LA TABLE RONDE

MARS 1954

SOMMAIRE

JEAN COCTEAU :
Clair-Obscur 9

JACQUES LAURENT :
Le petit canard 14

ANDRÉ BAY :
Taos et son prophète 57

MARC BERNARD :
La demoiselle et l'apprenti 71

THIERRY MAULNIER :
Du choix des victimes 102

LE BAL A ESPELETTE
présenté par PAUL GADENNE 111

LA RUBRIQUE DU MOIS

SUPPLÉMENT AU LIVRE MYSTIQUE
par ROBERT KANTERS 135

LES ESSAIS :

Notes par JOSÉ CABANIS, CLAUDE ELSEN, HUBERT JUIN, GUY LE CLEC'H, JACQUES NANTET, MAURICE PONS.... 142

ES ROMANS :

Notes par JEAN-LOUIS BORY, MICHEL DÉON, ÉRIC HELTIER, ROBERT MOREL, JEAN-BERNARD RAIMOND, ANDRÉ SÉAILLES, YVES TOURAINE 151

5

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Chronique de l'os-à-moëlle. 160

L'HISTOIRE :

PHILIPPE ARIÈS : Le protestant français............ 161
Note par C. E.. 164

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Ceux qui ne sont pas invités.......... 166
YVES FLORENNE : Théâtre et collectivité............ 168

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : L'amour moins scandaleux que la guerre.. 171

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : La biennale de Sâo-Paulo *(fin)*. 173
PIERRE BERGÉ : La rentrée de Bernard Buffet....... 178

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Grande couture............ 180

CLAIR-OBSCUR

BEAUX AMANTS...

Beaux amants enlacez vos prénoms dans le sable
Gravez-les dans l'écorce et le plâtre des murs.
Témoignez, beaux amants, de cet impérissable
Enlacement jailli vers les couples futurs.

Par un marbre d'orgueil les rois qui s'éternisent
Vous offrent le prétexte à vous éterniser.
Si votre encre s'efface et les marbres se brisent
Il nous en restera la preuve d'un baiser.

Enlacez vos prénoms comme firent vos membres
Inscrivez n'importe où la gloire du moment
Et que le solitaire au papier de vos chambres
Déchiffre la fureur de votre enlacement.

AMOUR AVEC QUELS DOIGTS...

Amour, avec quels doigts tenir votre couronne
Puisque nous n'avons que dix doigts?
Il vous plaît qu'on se taise et pourtant je vous donne
La louange que je vous dois.

J'ai vécu de vos feux et de votre indolence
Vous me fîtes aveugle et sourd.
Mais c'est ce qu'il fallait, amour, car le silence
Est le seul poème d'amour.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Votre police plus que la nôtre s'indigne
D'un attentat à la pudeur
Et nous oblige à mettre une feuille de vigne
Sur le sexe de notre cœur.

JARDINS...

Jardins du rut, du viol, du meurtre, de l'inceste,
Vous cachez votre jeu sous l'immobilité.
Sournoisement de vous rampe le moindre geste
Et le soleil y va de sa complicité.

La terre envenimant de haineuses racines
Mille parfums voilant des sexes ingénus
Mille couleurs masquant des armes assassines
Un Éros ténébreux peuple vos membres nus.

ÉCHANGES...

Échanges des pollens des regards et des ondes
Espions indiscrets
Odeurs des noirs taillis, parfums des touffes blondes
Et des linges secrets.

Vous courez plus actifs que la semence ailée
Que le fer sur l'aimant.
Car l'amour au hasard et à toute volée
Vous sème étourdiment.

Notre code a ses lois, la nature les siennes
Qui me dicte ces vers.
Par l'amour secoué l'arbre lâche ses graines
A tort et à travers.

CHÈRE BEAUTÉ...

Chère beauté, jeune spectre
Mêlant l'ivresse à l'ennui

Cinq anges s'élancent du sceptre
Cinq anges volent dans ta nuit.

Lorsque lasse tu retombes
Sur le linceul de tes draps
Saigne la gorge des colombes
Et le sceptre écourte son bras.

Indifférente au massacre
Le sommeil où tu descends
Déjà songe à changer le sacre
En massacre des innocents.

SI N'ÉTAIT NOTRE BRANCHE...

Si n'était notre branche une excuse de l'acte
L'arbre n'aurait jamais osé montrer le poing.
Jamais n'aurait osé ce fruit pourpre, ce point
Final, cette brûlante cire en haut du pacte.

Jamais l'arbre n'aurait osé prendre sur lui
L'obscur canal plongeant de ce fruit à ses sèves.
N'aurait osé jamais l'insolence d'un fruit
Aveugle, tendu vers la broussaille des lèvres.

Dans ce jardin d'Éden où tout autre fruit pend
Pourquoi brandirait-il sa pourpre presque bleue
S'il ne puisait sa rage aux boucles d'un serpent
Dont la tête sournoise interroge la queue.

SI L'HUMAINE BEAUTÉ...

Si l'humaine beauté d'excès outre son rôle
Son innocent génie apprivoise la peur.
L'écusson d'un genou, l'armure d'une épaule,
Savent une carcasse orner d'un cuir trompeur.

Avec ce trouble effroi lorsque notre art en use
Marche le choc brutal d'un visage ou d'un corps

Car Persée invisible est moins beau que Méduse
Lorsque du chef coupé le regard vit encor.

Vivante et loin du corps en sa tête qui tue
L'âme de la Gorgone aspire à se venger
Cherche à ce que se montre en devenant statue
L'invisible assassin oublieux du danger.

Insolente beauté dont l'arme nous défie
Tu rêves en secret de durcir notre chair.
Un peu de nous déjà ton regard pétrifie,
Mais que le reste suive il nous en coûte cher.

AMOUR SI SOUCIEUX...

Amour si soucieux de feindre la démence
Avec le temps menteur je connais tes accords
Tu tires sans viser tes flèches de semence
Dans la cible du corps.

Sans cesse une victime est mise neuve au moule
Sur les yeux exaltés tu fixes tes bandeaux.
Tu lèves sur le monde une amoureuse houle
Un océan de dos.

Un poison de l'alcool imite les délices
Ta flèche en est enduite et ton regard aussi
Non seulement il faut endurer tes supplices
Mais te dire merci.

Ton pacte avec la mort sous la forme d'un charme
Déguise ta fureur
Et ton but en bandant et rebandant ton arme
N'est pas toujours le cœur.

VOTRE ARME, ÉROS...

Votre arme, Éros, n'est pas celle qui me gouverne
Une autre autour des cœurs embobine son fil

Par les yeux l'amitié livre sa forme interne
Elle n'est pas soumise aux charmes d'un profil.

Votre désordre, Éros, ne peut me prendre en faute
Vos sirènes en vain épuisent leurs concerts
Reprochez d'être verte à ma grappe trop haute
Vous n'êtes pas le chef du parti que je sers.

JEAN COCTEAU.

Le petit canard

PREMIÈRE PARTIE

1939 - 1940

CHAPITRE PREMIER

Le commissaire de police envoya un agent protester parce que les volets de la chambre d'Antoine avaient laissé passer de la lumière. Antoine ne fut pas surpris par cette remontrance : il est à l'âge où l'on doit cacher sa lampe aux adultes quand on veut lire tard au lit.

La femme de ménage parla de quitter les lieux parce qu'Antoine insultait aux misères de la guerre. Il chantait. Or, il chantait non par gaieté mais pour accompagner son agitation. Le soir, il lui arrivait à ce point de frémir dans son lit qu'il lui fallait en sortir pour errer à travers la chambre, pieds nus et les mains tremblantes.

Aucun objet ne s'offrait à son imagination dont il ne fît aussitôt hommage à une guerre qui l'accaparait tout.

La première alerte nocturne l'avait enthousiasmé. Il avait ouvert sa fenêtre et regardé s'éteindre les lumières. Il n'était plus resté qu'un ciel bruyant livré aux avions dont les feux de position se déplaçaient au-dessus de la mer. Du bout des lèvres, il avait imité la cadence d'un moteur puis donné et reçu des ordres en morse.

Le matin, après les alertes, les élèves s'entretenaient de leur nuit en attendant d'entrer en classe. Le ton n'était pas fixé. Les uns plaisantaient, d'autres disaient avoir entendu le canon. Antoine ne pouvait pas se contenter des alertes. C'est un danger méprisable qu'on partage avec des femmes, des enfants et des vieillards, n'importe qui. Dans les bagarres de ses versions latines, il y avait d'une part les guerriers et

de l'autre une masse juponneuse à odeur de biberon abritée derrière les remparts. Antoine en vint à haïr les avions anglais et français qui patrouillaient au-dessus des côtes parce qu'il leur prêtait un dédain protecteur pour les civils sur lesquels ils veillaient.

Il n'osait pourtant pas annoncer à sa mère son désir de s'engager dans six mois, quand il aurait dix-huit ans. Patriote et catholique, elle aurait été fière de ce beau geste. Autant que l'admiration de sa mère, il redoutait les plaisanteries d'un père officier de réserve, mobilisé en Alsace, qui n'eût pas manqué d'expédier une lettre narquoise pour se féliciter d'avoir donné le jour à un héros. Antoine n'eût pu leur faire comprendre que l'amour de la France n'entrait pour rien dans ses transports. Il souhaitait tout simplement la blessure agréablement située qui l'eût renvoyé à l'arrière, breveté homme, et homme prestigieux ne fût-ce qu'à ses propres yeux.

Antoine se regardait tout le temps dans la glace. Devant celle d'une coiffeuse mal peinte en gris, il traçait avec l'ongle le contour de la cicatrice rêvée, toute droite sur la joue comme une aiguille de pin. Elle lui allait bien, corrigeant d'un air buté ce que son visage trop clair avait parfois de vif et de sot et qui n'était qu'une trace d'enfance qu'il ne se pardonnait pas.

Il atteignit à des assaisonnements plus piquants en logeant la cicatrice à l'abri de la vue. Ainsi elle ne servirait que sur les plages ou dans les piscines — ou au lit. Il la montrerait comme une qualité inconnue. La jeune fille : Qu'est-ce que vous avez là? — Antoine : Où ça? — La jeune fille : Là ! — Antoine : Ah ! ce truc ! Je l'ai ramassé en 39 par distraction. Une balle perforante. Car il ne porterait naturellement pas ses décorations. Aucun regard ne le déconcerterait plus. Il fallait vraiment qu'il s'engageât.

Les communiqués ne le décevaient pas. Il trouvait dans l'expression « activité de patrouille » un aliment riche. Son fusil à la main il explorait une nuit prête à exploser, n'ôtant le doigt de la détente que pour tourner les pages du cahier sur lequel il essayait d'apprendre son cours pour *le Printemps*.

On disait : « Je vais au *Printemps* » parce que le collège s'était installé dans un hôtel qui portait ce nom. L'expression plaisait aux petits Parisiens restés au Val Aimé avec leurs parents à l'issue de vacances que la déclaration de guerre avait frappées en plein cœur.

Ils travaillaient avec étonnement. On ne les aurait pas surpris en improvisant un collège dans une prison, mais ils

s'habituaient mal à un hôtel encombré encore de filets de pêche et de raquettes. Malgré la fraîcheur d'octobre les filles et les garçons ne pouvaient se défaire de leurs shorts. Même les mères étaient troublées de revêtir des laines sombres en un lieu fait pour les toiles claires.

Il y avait une centaine d'élèves, un tiers de filles et peu de professeurs, presque tous repris à leur retraite. La classe de philosophie, celle d'Antoine, avait lieu dans une chambre du premier étage tapissée d'un papier à ramages violets. A la place du lit on avait mis une table à tréteaux autour de laquelle s'asseyaient le professeur et les sept élèves.

— On vous aura soufflé, mon bel ami, dit Chevau à Antoine. J'ai bonne envie de vous faire passer votre prochain jeudi au *Printemps*.

Ce professeur de mathématiques s'appelait Gombert. On l'avait surnommé Chevau. La taille de ce mauvais Hercule au teint de lys, la brutalité de ses manières exigeaient ce surnom. Les enfants avaient senti que ce n'eût pas été lui rendre justice que de le baptiser Le Cheval et sans s'embarrasser de la règle du nombre ils avaient appelé le pluriel au secours de ce que le singulier avait d'évidemment trop faible.

— On ne m'a pas soufflé.

La classe de philo regardait rougir Antoine. Il rougissait parce que précisément on ne lui avait pas soufflé. L'injustice le démontait. Sophie, sa voisine, gardait la tête appuyée à une carte murale Vidal-Lablache. Elle était la seule qui eût pu souffler. Sous le regard de Chevau elle fit non silencieusement avec les yeux. Puis les élèves tournèrent la tête vers la fenêtre. Le démarrage des sirènes venait d'arrêter l'affaire.

De joie, les garçons se bousculèrent. Dans leur lycée parisien, les années précédentes, ils avaient trop attendu sans espoir vrai l'incendie ou que la Seine montât, obligeant à des cours sur les toits qu'on gagnerait en barque, pour ne pas adorer les alertes pendant les classes.

Comme dans les églises de village, la cave départageait les sexes entre la gauche et la droite, mais Antoine et Sophie se retrouvèrent par hasard sous l'escalier, qui était mixte. Le vacarme des pieds au-dessus de leurs têtes les étourdissait. Du sol piétiné montait une poussière difficile à respirer.

— Chevau dit que je vous souffle. Très bien, je vous soufflerai pour de bon si vous voulez, proposa Sophie.

Antoine découvrit qu'elle se parfumait légèrement.

L'après-midi, Têtard piqua enfin l'attention de ses élèves. M. Triton, surnommé Têtard (naturellement tous les professeurs avaient des surnoms, sauf le proviseur qui s'appelait

Condefille et l'excès de ce vocable avait découragé la malignité qui ne pouvait renchérir) était le professeur de philosophie. Cet homme prolixe et ensommeillé avait le don de rendre ennuyeux ce dont il traitait. Mais cet après-midi-là les enfants bronchèrent en discernant dans son chuchotement ininterrompu le nom de Hitler.

Presque aussitôt son discours s'égara en prudentes réserves. Têtard avançait-il qu'à son avis la guerre n'était pas une manière satisfaisante de régler les différends internationaux qu'il ajoutait aussitôt un compliment à l'intention de la cause des démocraties. Il trouva de la fermeté pour assurer que la guerre n'employait pas le meilleur de l'homme. Il s'arrêta ensuite pour se plaire à espérer que ses élèves garçons n'en feraient pas moins d'excellents soldats.

Effrayé par l'attention inhabituelle qu'on lui portait, il s'efforça de trouver une conclusion bénigne :

— La philosophie française, murmura-t-il, est le meilleur remède contre la guerre. Elle est la seule philosophie de portée universelle.

Et comme un receveur d'autobus qui en fin de journée est lassé par les noms des stations, il poussa un long soupir où défilèrent les noms de Descartes, Auguste Comte et Claude Bernard.

Puis il replongea dans son cours sur la théorie périphérique de l'émotion. En fin de classe, pris visiblement d'un remords, il éclaircit sa voix pour déclarer :

— N'interprétez pas mal les considérations auxquelles je me suis laissé aller sur la guerre. Ce n'est pas contre celle-ci que je m'élève. J'ai parlé en termes généraux. D'ailleurs, moi-même, j'ai fait la guerre de 14. Dans l'infanterie.

Pause.

— Et j'étais volontaire.

Dans l'escalier Antoine lui demanda :

— Si vous avez été volontaire en 14, monsieur, c'est qu'à cette époque vous ne pensiez pas de la guerre ce que vous en pensez maintenant?

— Ma foi si, dit l'autre avec brusquerie. Aussi suis-je très heureux de l'avoir faite, cette guerre. Cela me permet de dire ce que j'en pense. On ne peut mépriser les richesses ou les diplômes que si l'on en a.

— Alors c'est par amour-propre que vous vous êtes engagé?

Têtard haussa les épaules, enjamba les dernières marches du perron et disparut sur la route qui desservait l'hôtel du *Printemps*.

— Vous avez joliment bien fait !

C'était Sophie qui venait de parler. Ils marchèrent l'un à

côté de l'autre. La nuit était profonde. A cela non plus les enfants ne s'habituaient pas. Que la nuit tombât si tôt à Paris, c'était naturel, mais non au Val Aimé dont ils n'avaient connu jusque-là que les interminables crépuscules d'été et ce poudroiement qui subsiste après dîner, associé à la musique du *Café de la Plage*.

— Vous avez bien fait de lui river son clou. En logique, il fait toute une histoire pour savoir si on a le droit de dire que A égale A. Mais pour les choses de la réalité il raisonne encore plus de travers que ma petite sœur

Antoine résista à l'envie de lui répondre que Têtard l'avait troublé parce qu'il se demandait s'il n'y avait pas une ressemblance entre eux.

CHAPITRE II

Parmi les prétextes qu'Antoine avait trouvés pour priver son engagement dans l'armée de tous bons sentiments aux yeux de sa famille, l'indulgence que l'Université manifestait aux jeunes guerriers jouait un rôle principal. Il s'efforçait d'être dans les derniers pour pouvoir dire à ses parents que, s'il ne s'engageait pas dans la semaine qui précédait son baccalauréat, il n'aurait aucune chance d'être reçu. Le baccalauréat joue un tel rôle dans une famille bourgeoise que l'argument avait du bon.

Pourtant, quand il avait quitté Sophie, elle lui avait confié son devoir de mathématiques pour qu'il puisse le copier. Pour ne pas compromettre son plan il occupa sa soirée à inventer des fautes qui eussent l'air naturel. Pas un instant il n'avait songé à refuser le cadeau que la jeune fille lui faisait, touché qu'une complicité le liât à elle, mais honteux aussi que la guerre se réduisît pour lui à ces manèges douceâtres.

Le lendemain il rentra seul pour déjeuner. D'un commun accord ils se retrouvèrent cependant à la sortie du soir. Il n'osait pas espérer qu'en demandant à la nuit de les cacher Sophie reconnût par là l'irrégularité des relations qui avaient commencé entre eux la veille.

Ils firent des détours puis marchèrent le long de la mer. Elle était calme et rappelait à Antoine le glissement du métro entendu à travers les bouches d'aération sur les boulevards. Il en fit la remarque à Sophie.

— Je regrette que Maman n'ait pas voulu retourner à Paris, répondit-elle. Ce matin encore j'ai reçu une lettre d'une camarade. Il y a beaucoup d'alertes là-bas. Tout son collège descend dans les catacombes. C'est très amusant, paraît-il, et cela dure quelquefois deux heures.

Ce propos léger dérouta Antoine qui cherchait à se mettre au diapason de la gravité avec laquelle sa voisine considérait ordinairement la guerre. Ne lui avait-elle pas affirmé que si elle lui soufflait et lui passait ses devoirs c'était parce que les temps étaient exceptionnels? Elle répétait, contre les Allemands, des citations de Tacite et de Barrès, tirées de la *Revue des Deux Mondes* et elle en avait plein la bouche quand elle parlait de la ligne Maginot.

Elle le déconcertait d'autres manières. Tantôt elle prouvait une facilité admirable à comprendre la théorie des émotions, ou le surprenait par le ton adulte de ses remarques pratiques, tantôt le sidérait par sa niaiserie. En regardant *Pour Vous* par-dessus son épaule chez le marchand de journaux, elle s'exclama :

— Tiens ! Pierre Mingand est caporal !

— Vous le connaissez?

— Non, mais je croyais qu'on ne mobilisait ni les prêtres ni les acteurs de cinéma.

Après dîner, Antoine, en apprenant son Malet et Isaac à côté de sa mère, négligeait l'affaire Mingand pour ne se rappeler que l'affaire du nuage. « — Oui, avait répondu Sophie, Je veux bien vous donner une photo de moi. Mais on me rate toujours. Je n'en ai qu'une de bien et elle est à Paris. Elle a été prise par mon parrain. C'est la photo d'un nuage. — D'un quoi? — Sur une photo qu'il avait faite, mon parrain a été surpris par la ressemblance d'un nuage et de mon profil. C'est ma seule photo ressemblante. Mais je ne l'ai pas là. »

Tout en admirant qu'un nuage ait réussi à ressembler à Sophie, il parcourait la guerre du Mexique. La princesse Charlotte devenait folle à force de supplier en faveur de Maximilien. Le mot passion, qui n'avait été pour Antoine qu'un mot littéraire jusque-là, prenait cours.

— Tu peux me lire ces deux mots de la lettre de Papa? Je n'y arrive pas.

Antoine rendit la lettre traduite à sa mère. Les deux mots étaient : « sans anicroche. »

Or Antoine est encore à l'âge où l'on se moque des filles, où l'on échange des bons mots orduriers avec ses camarades. « Si l'on savait que je rêve à un nuage ! » pensa-t-il. Et aussi « N'est-il pas ridicule de souhaiter être un héros? » Bref

il se demande s'il peut aimer la guerre et s'il peut aimer Sophie.

La gloire, en gros, le tourmentait. La gloire, mais pourquoi? N'était-elle pas l'assentiment de milliers de coquins? Valait-il mieux plaire? La veille il avait feint de dormir devant Sophie pour s'offrir avec grâce à sa sympathie. Si blessure il y avait, il aurait eu l'occasion de l'éblouir par sa cicatrice. On peut longtemps hésiter entre l'autorité et le charme. Il y a des dissertations infinies sur le courage et la prudence. Antoine ne savait pas s'il devait aduler Sophie ou la mépriser. Il balançait entre des partis extrêmes : s'engager ou se faire réformer.

Si le lecteur se rappelle qu'Antoine, qui ne s'est encore pas essayé pour de bon, a été instruit moitié par des auteurs épris de gloire, moitié par des auteurs qui disaient *vanitas* (et le prouvaient, à partir d'Anatole France ou de l'Ecclésiaste, et facilement, car rien n'est plus facile à démontrer que la *vanitas* de quelque chose et plus spécialement de toutes choses) il comprendra mieux son embarras et ses contradictions.

Son embarras vis-à-vis de Sophie avait d'autres raisons. Pendant qu'il affectait de se choisir un style de vie, il avait affaire à une problème tactique : l'attitude à prendre en face de la fille. Car il l'aimait tout en se demandant s'il était bien nécessaire de se mettre à l'aimer. Déjà il avait pris l'habitude, en une semaine, d'admirer tout ce qui risquait de se rattacher à elle.

La vue d'un rail le touchait parce que le père de Sophie était un haut fonctionnaire de la S. N. C. F.

Il trouvait moyen de la vénérer : l'estime qu'il avait pour elle allait jusqu'à lui faire condamner le dessein de lui plaire, sans pourtant lui en ôter le désir.

Il ne voulait pas gagner l'amour de Sophie par de l'adresse. Il s'interdit les plaisanteries faciles sur les professeurs, les camarades, les têtes des gens qu'ils rencontraient dans la rue. Il se défendait de gagner son approbation par un baratin auquel il l'avait surprise parfois se laissant prendre. Cette rigueur lui était pénible car il avait toujours aimé faire l'intéressant.

Corneille le soutenait. Sa mère ayant lu dans un hebdomadaire que les troupiers raffolaient des classiques avait acheté un Corneille dont son mari ne voulut point. Antoine, en parcourant *le Cid*, fut émerveillé par ce qu'il crut être le premier à découvrir, à savoir que la pièce n'est pas un conflit entre le devoir et la passion mais le récit d'une émulation amoureuse, Rodrigue provoquant le comte parce que Chimène ne lui pardonnerait pas d'agir bassement, Chimène exigeant

la mort de Rodrigue par le même souci. Si les deux amants avaient été seulement des victimes du devoir accompli, Antoine les aurait méprisés, par dégoût des bons sentiments. Il s'emballa pour ces deux enfants terribles, goûta la cruauté de leurs jeux et en prit de la graine.

Des inquiétudes d'ordre pratique brouillaient l'aigu de ses résolutions. « Puisqu'elle sort avec moi, c'est qu'elle m'aime. » Mais aussitôt après : « Elle peut sortir avec moi sans m'aimer. » Autrement dit : le problème de la déclaration. Sophie ne risquait-elle pas d'ignorer son enthousiasme pour elle et de penser : « Il peut très bien sortir avec moi sans m'aimer, ce garçon. » Pendant ce temps-là d'autres lui feraient la cour et elle, mal informée de ce que sentait Antoine, pourrait en écouter un. C'était très joli la rigueur, mais chaque jour de réserve était perdu et permettait à un concurrent, qu'Antoine supposait au hasard plus habile, de réussir son coup. La tentation de croire au péril était d'autant plus vive que depuis qu'il aimait Sophie (c'était une nuit, il s'était dressé sur son lit et avait dit : « Mais je l'aime ! ») il ne comprenait plus qu'on pût aimer quelqu'un quand ce n'était pas elle.

Le désir de prévenir une trahison ne parvenait pourtant pas à affaiblir sa répugnance à lui marquer qu'il l'aimait. Il ne se départait pas, auprès d'elle, d'une attitude juste amicale et un peu ironique. Au fond il savait bien que Corneille avait bon dos : la timidité était le fin mot de l'histoire.

Car, s'il avait été sûr d'être approuvé, il n'aurait pas hésité à foncer. Ce qu'il cherchait à éviter par son silence, c'était la minute de gêne où le mettrait une réponse négative. Alors, il faisait donner la rigueur. Même coup à son dernier examen de passage : il avait appelé à la rescousse, par peur de copier, le dégoût des fraudes mesquines (un grand crime, oui, mais pas ça). Enfin il n'osait pas plus prendre Sophie dans ses bras que demander son stylo à un camarade qui le lui refuserait peut-être.

Il tentait simplement d'informer Sophie par le regard. Elle recevait ses regards sans broncher. D'ailleurs, elle ne bronchait jamais.

CHAPITRE III

Un kilo d'oranges fit heureusement l'affaire. En rentrant avec lui Sophie achetait souvent des provisions pour le dîner. Elle acheta des oranges. L'épicier, à qui elle plaisait, lui en donna une par-dessus le marché.

Une fois dans le noir, ils la partagèrent.

— C'est ma première orange, dit Sophie.

— Moi aussi.

— Faites un vœu.

— Ça y est.

— C'est quoi?

— Si je vous le dis ce n'est plus drôle.

— Pourquoi?

— Parce que mon vœu dépend de vous.

Elle le conduisit dans une allée poisseuse, entre les tennis détrempés. Ils s'appuyèrent à une claie en fil de fer. Comment peut-on rire d'un couple qui s'étreint? Lui-même s'était associé au rire de ses camarades, dans la rue ou au cinéma. Il se le reprocha plusieurs fois pendant la demi-heure d'embrassements qu'ils passèrent contre la claie.

En se retrouvant dans le couloir, en face de sa mère, il crut qu'elle allait s'écrier : — Que t'est-il arrivé?

Elle remarqua seulement, au coude du *trench-coat,* une tache de rouille laissée par le fil de fer.

A table, il remuait ses pieds et ses mains à l'abri de la nappe, par jubilation. C'était la première fois depuis qu'il vivait qu'une journée passait ses espérances.

Et pour la première fois depuis qu'il commençait de goûter aux ivresses des grandes personnes il n'était pas déçu. L'alcool lui avait donné mal à la tête ; Confucius lui avait paru enfantin ; la chute d'un ministère mal réglée ; le vanneau fade et les Folies-Bergère sentencieuses. Enfin un de leurs mots clefs, le mot baiser, ne perdait rien à être senti.

Quand il aspirait à savoir Sophie amoureuse de lui, il n'attendait ses baisers que comme une démonstration qui déposât de son penchant. Or il en avait découvert les agréments. Il se félicitait d'avoir quelqu'un dont on pût faire un usage aussi agréable.

Depuis une heure qu'il se savait aimé, il jugeait impossible de ne pas l'être et expliquait la réciprocité de leur passion par un mouvement aussi spontané que celui des astres. Ayant entendu des camarades se vanter de la déloyauté de leur méthode, il était content de recueillir d'une assiduité qui ne lui avait coûté que de la ferveur vraie ce qu'un autre n'aurait jamais acquis par la fraude. C'était bien lui qu'on aimait.

L'électricité éteinte il s'habilla de kaki. Le kaki le grandissait. Sans savoir ce que pouvait être une guitoune, il était assis dans une guitoune et il écrivait à Sophie.

Le lendemain, Sophie effraya Antoine par sa simplicité. Quand il entra dans la salle de classe, elle le considéra d'un

air ennuyé. Pendant les récréations ils ne furent pas seuls. A midi elle fila de son côté, comme d'habitude. A cinq heures il se mit à l'attendre, sans confiance, dans le renfoncement de la mercerie fermée qui était leur rendez-vous. Si elle venait, ce serait pour lui faire savoir qu'elle ne tenait plus à lui parler.

Elle vint et lui tendit la main comme si leurs poignées de main diurnes ne comptaient pas. Il prit cette main si gauchement que les livres qu'il tenait sous son bras en tombèrent. En se mettant à marcher, elle lui demanda pourquoi il avait eu l'air triste toute la journée. Il divagua.

— Alors, vous êtes vraiment content?

Il fallait, durant leurs promenades, éviter la rencontre d'une de leurs mères ou même d'un camarade qui eût pu concevoir des soupçons. Les professeurs étaient aussi un danger. Il y avait au *Printemps* bien des intrigues, des jalousies, des raccommodements ; tout ce qu'on met en usage pour plaire y était assez public mais ne tirait pas à conséquence aux yeux des professeurs parce que compris dans un appareil collectif. M. Condefille saluait avec bonhomie les bandes joyeuses qui se bousculaient sur la jetée. Il n'eût pas supporté un couple.

Heureusement les autorités entretenaient avec soin la nuit dans les rues. Le jeudi après-midi Sophie et Antoine recouraient à des voies stratégiques sans la conduite d'aucune autre règle que l'invisibilité, en se fiant un peu aux grâces du hasard.

Le Val Aimé était une localité préméditée. Un buste de bronze planté sur la jetée représentait le fondateur, M. Aimé Cotery, qui s'était écrié : « Cela vaut la baie de Naples ! » à la vue de cette anse bretonne encore déserte « où, poursuivait l'inscription dorée, seules quelques huttes de pêcheurs se nichaient dans la verdure ». Le nom des célébrités, mêmes régionales, s'appuie toujours sur deux dates. Celles de Cotery, 1822, 1907, limitaient l'époque des grandes invasions touristiques. Cet amateur de panoramas avait tracé une corniche pour permettre aux citadins de rêver à proximité des éléments, jeté une piste de galets qui, à marée basse, reliait à la plage l'îlot du Kerdelet à l'usage des amateurs de pêche et tracé des lotissements qui s'étaient bâtis. Le syndicat d'initiative s'était chargé du reste. Les enfants couronnaient d'aiguilles de pin le front du fondateur. Les grandes marées entamaient son socle l'hiver. Le syndicat d'initiative le réparait — et posait, chaque printemps, de nouveaux bancs.

Antoine et Sophie divisèrent les lieux en secteurs. La route qui, en allant de la gare à la pointe sud de la plage, desservait

à la fois le collège et la villa d'Antoine, était l'axe du secteur interdit, sauf de nuit, à la rigueur.

Le secteur recommandé, mais seulement de nuit, formait un triangle limité par le moulin, la gare et la miteuse vallée de la Sarah. Le moulin qui établissait entre la vallée et la gare une transition agreste ne moulait plus depuis lontemps. Il abritait un vieux Juif nommé Aaron qui possédait un troupeau et vendait son lait à un cercle de privilégiés ou la mère de Sophie avait eu longtemps la passion d'être reçue. Elle s'était empressée de mille manières et après avoir donné dans tous les pièges que des amies jalouses lui avaient proposés, elle eût fait chou blanc sans sa fille. Occupée d'Antoine contre le taillis fourré du moulin Sophie fut démêlée par Aaron qui lui proposa de la servir en lait avec l'arbitraire du Tout-Puissant. Dès lors, une bonne occasion pour eux d'aller le chercher chaque soir.

Le secteur trois était bon. Cette colline couverte de villas normandes, dont le standing n'était entamé que par la proximité du cimetière, était déserte en hiver à cause de la violence du vent. Sophie et Antoine écoutaient les villas gémir de tous leurs volets et des branches lamentables de leurs jardinets. Le cœur commençait à leur battre quand ils se laissaient descendre vers le secteur quatre, la place commerçante.

En général, Sophie entrait seule dans les boutiques. Antoine l'attendait, de préférence contre une des multiples devantures closes de bazar, de confiseur, de marchands de souvenirs et de cartes postales. Puis, chargés, ils longeaient le haut édifice de la communauté religieuse et débouchaient en secteur cinq sur un petit plateau protégé du vent pas des pins.

C'était là que la municipalité entretenait, entre les villas, des terrains vagues pour y organiser des « fêtes et compétitions de plein air » où concouraient les bicyclettes fleuries, les sauteurs en sacs, les bébés de moins de dix-huit mois et les cuisses de plus de dix-huit ans. A la suite des terrains vagues, les tennis. Abrités des regards et du vent par les grillages, Sophie et Antoine y goûtaient les plaisirs de l'angle mort à cinquante mètres de la villa de Sophie. A peine passait-il quelqu'un, un soir sur cinq. Le premier des deux qui entendait le pas devait imiter tout bas le bruit d'une sirène. Le danger passé, autre sirène pour la fin d'alerte.

Antoine imitait avec conviction. Sophie faisait plutôt la mouche. Profitant d'une accalmie du vent les sons en escalier d'une orgue se propageaient parfois dans leur couloir de fil de fer. C'était l'orgue de la communauté religieuse. Ses interventions inspirèrent à Antoine le jeu de mot « amours, tennis

et orgues ». Il le garda pour lui parce qu'il n'osait pas prononcer le mot amour.

Il arrivait que les travaux pratiques fussent supprimés et qu'on sortît à quatre heures au lieu de six. Alors ils poussaient jusqu'à la promenade de la Bénoare, appelée par les enfants Baignoire. Elle longeait la mer à travers les rochers. Comme ils dominaient un trou d'eau et qu'il jouait avec ses gants, des gants tout neufs, Sophie lui dit que s'il continuait à faire le clown il finirait par les laisser tomber.

— Et vous serez bien avancé.

Il lui répondit que s'il pouvait la distraire en jetant ses gants dans la mer, il s'empresserait.

— Si je vous disais oui, vous seriez attrapé.

— Non.

— Jetez-les.

Il lui laissa accepter son geste comme une preuve de dévotion. C'était la preuve de son indifférence aux objets.

CHAPITRE IV

Ils se donnaient aussi quelquefois rendez-vous le jeudi après-midi entre le Val Aimé et Penouët, sur la ligne du chemin de fer (à voie étroite). Un sentier grêlé de charbon suivait les rails. Ils jouaient à marcher sur un seul rail, les bras en balanciers. « Vive ce paysage ! » pensait Antoine. Il l'eût trouvé triste s'il avait été seul.

Au bout de deux kilomètres ils quittaient la voie et marchaient vers la mer sous des peupliers. Quand ceux-ci en se taisant un instant renforçaient l'un de ses propos Antoine était honteux de la banalité de sa conversation. « Comment peut-elle m'aimer? » Pour que Sophie ne le déçût pas, il supposa qu'elle lui prêtait beaucoup. Il conclut qu'elle avait raison et qu'il valait mieux que ce qu'il disait.

Ils finissaient au bord d'une plage vide et longue. Ils s'amusaient à y chercher des grains de café (ou « poings fermés ») infimes coquillages d'un rose muqueux dont la mère de Sophie, en les accolant à de la monnaie du pape, faisait des fleurs artificielles.

Antoine trouva des fossiles auxquels il essaya vainement d'intéresser Sophie. Elle se prit d'affection pour de la terre glaise. Ils façonnaient des poteries sur lesquelles avec une allumette ils eurent l'idée de tracer des signes cabalistiques,

puis latins et grecs, avec l'espoir qu'un nouveau Glozel en surgirait.

Pleine de feu dans ses désirs, enjouée sur les sujets les plus stériles, intolérante dans ses refus, Sophie avait sur le même objet la répugnance aussi rapide que l'engouement. Elle se passionnait sur Glozel. Il ne lui fallut qu'une minute pour nettoyer ses mains glaiseuses et déclarer ce jeu ennuyeux. Comme Antoine, désemparé, poursuivait une inscription, elle lui jeta qu'il était idiot.

— Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, répliqua-t-il au petit bonheur.

— Tu as du toupet de me tutoyer ! Tu ferais mieux de nettoyer tes mains. Regarde tes ongles.

D'une allumette tremblante, Antoine racla ses ongles. Puis il les montra à Sophie.

— Là, tu es contente?

En l'honneur de leur tutoiement ils baptisèrent la plage « la Plage du Proverbe ». Car les termes militaires dont Antoine avait usé jusque-là pour leur toponymie privée avaient lassé Sophie. Elle n'approuva jamais beaucoup non plus ce vocable Robinson Suisse. D'ailleurs elle se moquait de son goût pour les livres d'enfant. Il enrageait de ne point parvenir à lui faire entendre qu'après avoir aimé ces livres comme un enfant, les avoir méprisés comme un adolescent, c'était au troisième degré qu'il s'était repris de tendresse pour eux. Sophie, elle, en était restée au second degré tout en se croyant plus avancée que lui. « Il doit en être ainsi, pensait-il, de beaucoup d'idées. »

En fréquentant la voie ferrée ils se lièrent avec des trains de marchandise. Les cheminots les invitèrent à monter dans le wagon de queue. Assis sur des sacs de pommes de terre ils se laissèrent traîner, un jeudi, jusqu'à Tamaris.

Cette plage, qu'une petite banque avait essayé de lancer sans bonheur, était morte avant qu'on ait eu le temps d'ôter les mises en garde contre les fraîcheurs de la peinture. En proie aux genêts les façades crêpies de couleur déteignaient sur des lambeaux de chaussée.

En quittant le chemin on se retrouvait parfois sous des voûtes de stuc, ou devant une porte tambour battant à tous les vents, ou sous une baignoire suspendue dans le ciel par sa tuyauterie. Des murs s'étaient affaissés, découvrant le papier peint des chambres. Un ancien pêcheur, promu gardien par le syndic de faillite, habitait ces ruines toutes neuves où Sophie et Antoine errèrent, les yeux étonnés et se tenant par la main.

L'habitude de fuir les lieux civilisés leur était devenue natu-

relle. Pour croulants qu'ils fussent, et inutiles, ces murs les repoussèrent jusqu'aux ronces de la plage.

— On est prisonniers des épines ! cria Sophie en tournant vers lui un visage coloré par le vent et l'exaltation. Elle aurait pu tout aussi bien être en rogne.

Elle était contente et le remorqua jusqu'à une niche noire laissée par un minuscule incendie. Une fois assis, leur horizon se limita aux crêtes des buissons. Plus de vent. Ils ne s'étaient pas lâché la main. Elle retourna sur son genou celle d'Antoine. Elle lui mordilla le bout des doigts, lui baisa la paume, en suivit le sillon avec sa langue

— Ça, tu vois, c'est ta ligne de chance.

— Elle est belle?

— Fais voir l'autre main.

Elle en fit une coupe. Il lui répétait la même question.

— Pourquoi ta ligne de chance, tu ne t'intéresses pas à ta ligne de cœur?

Lorsqu'il rêvait de son avenir la seule question qu'il se posât portait sur sa chance. Tout le reste, pensait-il, en découlait. S'il avait de la chance elle lui donnerait, aussi bien que la gloire, les femmes. Sa haine bien intentionnée des bons sentiments lui interdisait d'accepter aucun laurier du travail ou du mérite.

— D'ailleurs, conclut-elle, les lignes de la main, moi, je n'y connais rien.

Elle posa sa tête dans les deux paumes ouvertes. Antoine se demandait ce qui lui arrivait : il était heureux et n'aurait pas bougé pour un empire. De ce lieu commun qui lui devenait particulier il tirait un démenti à sa foi dans la seule chance. Car ce n'était pas la chance qui lui valait cette douce révolution. L'ambition lui parut la manie d'un jeune homme mal pourvu.

Ils s'embrassèrent, mais les ronces guettaient leur moindre mouvement et piquèrent.

— Je suis déjà assez déchirée comme ça ! cria Sophie en montrant ses chevilles. Toi naturellement avec ton pantalon tu t'en fiches...

A demi levée elle lui raconta que, petite, elle avait organisé avec sa cousine une neuvaine pour devenir garçon.

Antoine, agenouillé, l'écouta, pensant que si Sophie eût été un garçon il n'aurait éprouvé aucune envie d'en faire son ami. Il ne sut qu'en conclure. Il sursauta en entendant :

— Dis-moi que tu m'aimes.

Déjà, elle s'excusait :

— Pardon ! Figurez-vous, c'est une rage que j'ai avec ma petite sœur. Je la pince en lui disant « dis-moi que tu m'aimes. »

Ils rentrèrent dans l'obscurité. Antoine lui en voulait en vrac de l'avoir confondu avec sa sœur, d'avoir mêlé des ordres d'attachement, de lui avoir donné une fausse joie qui était en même temps une fausse inquiétude et de ce vouvoiement accidentel. Elle le faisait passer à la douche écossaise. Problème : valait-elle la peine qu'il passât à la douche écossaise? Aussitôt après : « Ce ne sont que des piqûres d'épingles. » Mais : « C'est sur des piqûres d'épingles que je me suis épris d'elle. »

En claquant des dents ils attendirent le train de marchandise qui leur avait donné rendez-vous. On les embarqua dans un wagon rempli d'œufs. Le convoyeur dormait auprès d'une lanterne prudemment bleuie. Sophie s'endormit à son tour contre Antoine, sur la même caisse. Il la serrait pour la défendre des cahots et en était fier. La lanterne bleue n'éclairait pas plus que les œufs.

A l'arrivée le convoyeur trouva l'excuse que Sophie avait invoquée en passant son premier devoir à Antoine :

— Si on vous laisse monter, dit-il, et sans payer, c'est parce que c'est la guerre.

CHAPITRE V

Aucune habitude ne se contracte si aisément ni ne devient si vite nécessaire que de voir quelqu'un qu'on aime. Antoine l'éprouva. Le départ de Sophie lui fit connaître les traverses qui jalonnent les passions et en rendent l'exercice pénible. Les vacances de Noël lui nouèrent la gorge.

Le 23 décembre, à dix-neuf heures, deux trains se croisèrent à la gare du Val Aimé ; l'un en provenance de Lamballe apportait son père à Antoine, l'autre lui ravissait Sophie. Elle accompagnait sa mère à Paris.

Très sage, elle lui adressa seulement un signe de tête, entourée de valises. Il embrassa le visage non rasé et coloré d'un père qui éclatait dans son baudrier et frétillait de tous ses cuirs.

Devant la gare, ils furent salués par l'agent de police qui avait fait des remontrances, deux mois plus tôt, contre les veillées lumineuses d'Antoine. Dans le chemin la femme de ménage les rattrapa, celle que les chants d'Antoine avaient mise en fuite. A la vue des galons et des décorations, elle offrait de nouveau ses services.

Il eut honte de la fierté qu'il en tira et surtout de s'être retourné pour savoir si son amie avait aperçu le glorieux uniforme. Il était également accablé que le départ de Sophie lui ait gâté la joie de retrouver son père.

— Ah mes enfants, ça fait plaisir de se retrouver entre nous !

Ce fut la formule de son père pendant le réveillon. Mais aussitôt il entreprenait une nouvelle histoire sur ses camarades, la popote, les randonnées, l'hiver lorrain. Il montra des photographies. Il déplia même une carte. Un doigt pointé, il prononçait familièrement des noms inconnus.

— Dire que si tu n'avais pas suivi tes cours de perfectionnement, soupira, hostile, la mère d'Antoine, tu ne serais pas capitaine !

— Tu préférerais que je touche une solde de sous-lieutenant ?

Elle observa froidement qu'à son âge il n'aurait pas été mobilisé comme sous-lieutenant. Il vanta son nez : les affaires étaient mauvaises à Paris et cette solde arrangeait tout. Méticuleuse, elle lui cita ce que d'autres architectes gagnaient en travaillant pour l'État.

— L'État, merci ! cria-t-il.

Habile à détourner la conversation, il reprocha à l'État d'avoir mal préparé la guerre.

— Une seconde guerre ! Pendant la première mon seul espoir était que mon fils, si j'en avais jamais un, ne verrait pas cette cochonnerie. Heureusement, celle-ci sera finie avant que tu aies l'âge.

Antoine avait depuis longtemps compris que ses meilleurs souvenirs son père les tenait de la guerre de 14. En Lorraine il était en train de savourer un rab inespéré. Pourquoi présentait-il comme une corvée son plus grand plaisir? Antoine sentait que son père travestissait ses sentiments pour les mêmes raisons que lui. Il se garda de le provoquer à la sincérité. Il l'aurait mis à la gêne sans rien gagner.

Du même coup il s'empêchait de mettre au clair sa propre situation. Il aurait fallu commencer par lui dire : « Tu appelles la guerre une cochonnerie et tu l'adores. Moi aussi. Et ma seule crainte est de lui échapper à cette cochonnerie. »

Dans son lit, il ne pensa pas à Sophie. Il poursuivait et corrigeait sa proclamation imaginaire à son père. Il exposait son cas. Il avait honte quand il apercevait le marin en ombre chinoise de l'affiche intitulée : *Il veille*. C'est-à-dire : « Il veille sur vous, mon petit ami, n'ayez pas peur. » Il évoquait les vacances à Saint-Jean-de-Luz et la corrida : « Tu as cru que j'étais sensible parce que je regardais mes pieds. J'avais honte

d'être à l'abri, de ne pas être le toréador. Je veux pouvoir mépriser les autres. Un corps franc me plaît comme un coupe-file ou un club fermé. »

Bien que la discussion fût imaginaire il n'osait pas formuler une autre raison : « La guerre est ma seule chance de quitter l'enfance et de vous envoyer balader. » Non que l'ingratitude du motif le révoltât, mais il était confondu de n'avoir pas le courage de rompre sa coquille autrement que par un procédé aussi dispendieux que la guerre. Désirant avec fureur se singulariser dans quelque genre que ce fût, il était humilié de ne se trouver comme emploi que la vaillance militaire et comme ressort que le respect humain. Il s'endormit avec colère et rêva mal parce qu'il avait trop mangé.

Le lendemain :

— Je me demande bien ce que vous fichez ici, avait dit en substance son père. Vous êtes mal installés, mal chauffés. Nous payons double loyer. Mes rares permissions, j'aimerais les passer à Paris. Paris ne sera pas bombardé. Tout le monde y est rentré, etc.

— S'il n'y avait pas Antoine, je n'hésiterais pas, avait dit sa mère.

— Il n'est pas en sucre.

Tout agaça Antoine, dans cette dispute et surtout que pour rester au Val Aimé, donc auprès de Sophie, il lui fallût prétendre être en sucre.

Le pis : il n'osait pas tirer à fond contre un retour à Paris car les parents de Sophie l'envisageaient un peu. Il devinait sa fureur si, ayant réussi à persuader les siens de demeurer, il apprenait que ceux de Sophie remontaient. Dispensé de choisir par la confusion des facteurs, il se tint à l'écart du débat.

Il ne bougea que pour obtenir d'accompagner ses parents à Paris où son père avait décidé de passer les quatre jours de permission qui lui restaient. Il batailla avec l'espoir, à peine arrivé, d'entendre la voix de Sophie au téléphone, d'aller avec elle au cinéma. Son tourment était de revenir par le même train qu'elle. Elle voyageait en première et il serait en seconde. Partagé, il se laissa convaincre que le séjour de ses parents avait pour but des entreprises utilitaires, que son voyage coûterait cher et qu'il était aussi bien ici.

Deux jours plus tard il embrassait ses parents devant le même petit train qui avait enlevé Sophie. Il fut tout aise de rentrer en maître dans la villa, de manger à sa guise, en pensant à Sophie, le dîner que la femme de ménage avait préparé. Pour se prouver son pouvoir passager, il mit les pieds sur la table et installa sur un fauteuil le chat de la propriétaire auquel « les pièces » étaient habituellement interdites. Il

but plus que de coutume et se coucha dans une sorte d'enthousiasme.

Comme les autres matins depuis le départ de Sophie il se leva sans goût. Il ne se rasa pas. Un coup de peigne suffit. Ses dents, il les lavait du bout de la brosse. Depuis trois mois c'était pour Sophie qu'il se faisait beau. C'était pour elle qu'il soignait même les régions de son corps qu'elle n'atteignait pas, ses coudes par exemple, qu'il ponçait. Elle était sa raison d'être agréable. Les objets dont il se servait pour plaire, ses cravates et jusqu'au peigne en imitation d'écaille, étaient devenus les objets du culte. Sophie partie, les objets étaient désaffectés.

De la cuisine, il guetta le facteur. Il avait déjà souvent calculé le temps que mettrait à parvenir la lettre promise. Pour chaque jour de retard il avait trouvé une explication qui tenait à des correspondances compliquées de chemin de fer. Ce matin-là, il n'en trouva qu'une : Sophie n'avait pas envie de lui écrire. Il se pénétra de son malheur avec une joie complaisante toute nouvelle pour lui. Quand le képi du facteur passa au-dessus des fusains il fut surpris et même dérangé de le voir s'arrêter. Mais quand il tint la lettre, il n'en crut pas ses yeux.

Tous les correspondants sensibles ont connu ce scandale et cet émerveillement. Non seulement la distance est abolie, mais c'est un objet réel qu'on reçoit. L'autre l'a touché et façonné de ses doigts comme un gâteau. Un corps de l'État s'est chargé d'acheminer le miracle. C'était un miracle pour Antoine de voir non seulement son nom formé par la main de Sophie, mais son prénom, qu'elle n'avait jamais prononcé. Le papier de l'enveloppe était vert d'eau.

Il alla la relire dans les rochers. C'était un emploi du temps. Sophie relatait des courses. Elle y mettait de l'esprit comme la plupart des femmes lorsqu'elles écrivent. Elle ne déplorait en aucune manière leur séparation mais à la fin, avec un grand naturel, elle l'embrassait tendrement.

L'écume le chassa. En remontant à travers les rochers il imaginait des exploits et devenait un héros aux yeux de Sophie. Il était tout en même temps frappé de sa futilité : quoi, la guerre qui bouleversait son continent ne lui inspirait rien de plus grave !

Protégé par un rideau de peupliers contre les désordres du vent, il ralentit en traversant des prairies divisées par des haies. Son lyrisme tomba du même coup. Un instant avant il se disait qu'il avait une délicatesse de sentiment, une gloire peu propres à ce pays-ci. Maintenant il constatait avec une froideur pratique : « Je veux à la fois être au front et ne pas quitter Sophie. Je risque de ne pas aller au front et d'être

quand même séparé d'elle. Je ne peux rien, sauf par une résolution extrême, et encore ne vois-je pas laquelle. »

Une pluie douce le surprit en arrivant au port de Dahouët. Un petit café faisait pendant à la chapelle de la Vierge. Il entra. L'intérieur du café était peint en bleu, comme la statue de la Vierge. Sur une affiche, une vieille paysanne maligne demandait : « J'ai souscrit, et vous? »

Antoine commanda un marc par goût du téméraire. Comme c'était un jour sans alcool, on lui donna un demi. La patronne tâtait deux livres recouverts de bleu en s'entretenant avec un groupe de pêcheurs.

— C'est qu'il n'y a pas à lui dire, prononça l'un, je l'ai lu, mademoiselle Paule. Toc, elle vous interroge et on se retrouve baisé.

— Moi, celui de cette semaine me plaît bien. Je n'ai pas à me plaindre. Ça s'appelle *Marie-Claire*.

La patronne était de l'avis du pêcheur. D'ailleurs, elle aimait bien pleurer dans les livres. Quand Mlle Paule lui apportait son roman de la semaine, elle lui demandait toujours si c'était triste.

— Mademoiselle Paule est véritable institutrice importante de démocratie ! déclara une créature évidemment slave qu'Antoine n'avait pas vue en entrant parce qu'elle était embusquée derrière le poêle.

Grande, plate, maigre, disloquée, l'air essoufflé. Elle fumait.

— Voilà maîtresse Paule ! cria-t-elle.

Le vent entra avec la nouvelle venue, gonflant sa jupe de tricot. Elle avait les joues mouillées. Elle offrit ses mains au poêle. Ses mollets étaient fins malgré ses bas de fil. Elle était jeune.

Antoine avait envie de relire sa lettre. La pluie le décourageait de rentrer à la maison déjeuner. Il déjeunerait ici, la lettre de Sophie à côté de son assiette. Cela lui reviendrait à peine plus cher que chez lui. Le menu mal orthographié, qu'une épingle tenait au mur, acheva de le décider à cause des crevettes. Il aimait les crevettes.

— Je vais rajouter un couvert, lui dit la patronne.

Car il ne déjeuna pas seul, mais à la même table que l'institutrice Paule et la slave Sonia. Elles lui parlèrent.

— Vous êtes en classe de philosophie ! s'exclama Paule.

N'ayant fait que du primaire supérieur, elle l'envia. Elle l'interrogea sur Jaspers. La Slave voulut savoir quand finirait la guerre. Elle étalait ses petits pois sur un morceau de pain, comme pour faire un sandwich. Elle n'écoutait pas ses réponses. D'ailleurs, elle attendait Vladi-

— Puisque je vous dis que le maire a reçu les réquisitions

pour le bataillon polonais ! cria Mme Camille en les servant.

En gros, Antoine comprit que Mme Camille était la patronne de la *Buvette de l'Océan;* que Sonia était quelque chose comme polonaise et la « compagne » d'un réfugié de ce pays, devenu officier dans un régiment étranger intégré à l'armée française qui devait venir faire ses classes au Val Aimé. Elle lui déplaisait. Il aurait aimé lui plaire parce qu'il voulait machinalement plaire depuis qu'il s'y était essayé avec Sophie. Or la Slave ne considérait les gens que comme des types. Elle était entourée de braves pêcheurs, d'une institutrice démocratique, d'une patronne au grand cœur (« juste un peu regardante » précisait-elle) et Antoine devint aussitôt le jeune étudiant français.

— Marivaux, vous aimez? demanda Paule.

Elle ne bornait pas son entrain didactique aux gosses et obligeait le village à lire. De préférence les œuvres mineures d'auteurs classiques ou les chefs-d'œuvre baroques d'auteurs oubliés. Les livres bleus qu'il avait aperçus venaient de sa bibliothèque. Elle croyait à son rôle spirituel. C'était une charmante jardinière d'idées ennuyeuses. D'Antoine, elle ne voulait connaître que les lectures.

— Je crois que je n'ai rien lu de lui.

— Que c'est bête, gémit Paule. J'ai passé *la Vie de Marianne* à l'Adjoint et je lui ai donné une bonne quinzaine, parce que c'est un livre difficile pour lui.

Elle sortit un petit carnet et triompha. L'Adjoint devait restituer l'ouvrage le lendemain.

— Comme le temps passe ! cria Sonia. A propos, savez-vous paquet recommandé ce était? *(extatique)* Mon Vladi en retard pour anniversaire, mais pas oublié ! Mon Vladi m'offre une poudrière...

Encore qu'une éducation bien française eût édifié Antoine sur les mœurs coupables de cet Orient germanique qui commence à l'est du pont de Kehl et que tous ces gens un tiers escroc, un tiers espion, un tiers poète, lui parussent bien capables de s'offrir de redoutables cadeaux d'anniversaire, il ne fut rassuré qu'à la vue du poudrier hideux que brandissait Sonia.

Il prit rendez-vous avec Paule pour le lendemain soir après dîner. Marivaux serait là. Sonia apporterait de l'eau-de-vie de prunes.

Durant les trois jours libres qui lui restaient il passa ses soirées dans le living room que l'institutrice avait aménagé au-dessus de l'école selon les conseils de *Marie-Claire.* Il rentrait de nuit, un peu ivre. Dans la maison déserte il se faisait des fumigations, ayant attrapé un rhume, le regard

posé sur le Château de Chillon. Car toutes les pièces étaient ornées de vues de la Suisse.

Pendant ces fumigations, il pensait à Sophie.

CHAPITRE VI

Elle arriva en retard le premier matin et lui adressa un signe de tête trop naturel. Il décida que les vacances l'avaient changée. Toute la journée il mesura l'horreur de sa position si elle ne l'aimait plus.

Le soir, en l'attendant devant la vitrine morte, il pensait : « Si je ne l'ai plus, à quoi penserai-je?» Il frappait du pied, comme un cheval, la boue que l'hiver avait durcie.

Elle glissa son bras sous le sien, se haussa vers lui et l'embrassa familièrement. Il fut épouvanté. Il découvrait que depuis la première fois où il l'avait tenue dans ses bras il redoutait ses ambitions matrimoniales. Ce signe de tête du matin, ce baiser, allaient de soi. Ils donnaient du corps à ses craintes. « Pourtant, ses parents ont deux bonnes et les miens une femme de ménage. » En plus elle ne croyait pas en l'avenir d'Antoine. Le jour où il lui avait parlé de son étoile, elle avait ri. Mais alors que signifiait le temps qu'ils passaient ensemble?

Leurs embrassements étaient trop restreints pour que le désir expliquât leur entente. Elle eût pu tenir d'aplomb sur de la tendresse, mais comment de la tendresse eût-elle tenu d'aplomb sur la certitude du caractère passager de leur union? Où est le malentendu? se demandait Antoine.

Ils ne se donnaient plus rendez-vous : ils se retrouvaient. Leurs conversations étaient coupées de silences. Autrefois Antoine ressentait péniblement ces pannes et cherchait au petit bonheur un mot à dire. Maintenant ça n'avait plus d'importance. Ils se reposaient, lui pensant à autre chose, faisant fortune en imagination ou se battant à la mitraillette.

Antoine en était donc à trouver banal ce qu'il s'était figuré le souverain bien quand, un matin, le proviseur entra dans la classe. Il leur parla un peu de la France. L'heure où celle-ci combattait pour la liberté du monde était grave, mais non triste. Est-ce que les Grecs, en guerre, n'étaient pas accoutumés de..., etc. Bref, la Saint-Charlemagne serait fêtée comme les autres années. Il aimerait que, spontanément, les élèves de la classe de philo formassent une troupe qui, en cette occasion, gratifiât les jeunes d'un spectacle bien

français. Il avait pensé au *Mariage de Figaro,* mais les élèves choisiraient librement.

« La fêfête », pensa Antoine. Les bons enfants déguisés qui amusent parents et professeurs. Dire qu'il y a la forêt de la Whart!... »

Sophie, le soir :

— J'ai le rôle de Chérubin.

Elle ajouta que, pendant les dix jours qui les séparaient de la Saint-Charlemagne, elle répéterait après la classe.

— Nous ne pourrons plus rentrer ensemble, remarqua Antoine avec calme. Pourquoi as-tu accepté?

— Ça m'amusait.

— Ça ne t'amusait pas de rentrer avec moi?

Elle lui répondit que le rôle de Brid'Oison était libre. Il n'avait qu'à le prendre. Un rôle en or. Il s'anima pour lui expliquer qu'il crèverait plutôt que de se montrer avec le rose de sa mère aux joues devant des familles attendries et un corps enseignant souriant.

— Ce serait une occasion de vaincre ta timidité.

Il cria :

— Ça n'a rien à voir avec la timidité.

Impuissant à faire admettre ce qu'il ressentait profondément, il enrageait. Comme elle prononçait le mot timidité pour la énième fois, il s'arrêta, un goût de catastrophe dans la bouche.

— Puisque ça ne te plaît pas de rentrer le soir avec un timide, bonsoir!

En s'éloignant, il eut à résister à la voix suppliante de Sophie. Pour la première fois elle l'appela Antoine. Sa voix, naturellement haute, devint encore plus fragile sur cet appel. Il ne se retourna que cent mètres plus loin. Au bout de la place, Sophie entrait tranquillement dans l'épicerie.

Antoine goûta le double plaisir de cette rupture, celui d'être allégé, celui d'être déchiré. Comme il avait donné à sa mère de faux emplois du temps pour expliquer ses retards, il était réduit à errer seul pour rentrer à l'heure habituelle. Il ne pensait qu'à Sophie et ne savait qu'en penser.

Elle ne devait pas donner à leur éloignement la même signification définitive. Le rencontrant dans un couloir elle lui signala tout bonnement de l'encre sur le bout de son nez, sortit un mouchoir, le mouilla de sa propre salive, lui frotta le nez et s'éloigna après avoir dit : « Voilà. »

Ce soir-là, pour occuper ses pieds, il poussa jusqu'à Dahouët. La porte de la *Buvette de l'Océan* était ouverte. Paule le regardait. La Slave lui fit signe, heureuse de lui faire partager une bonne nouvelle.

— Le voilà enfin dans nos murailles ! C'est très bien preuve qu'il ne faut jamais dire cigogne...

Antoine le jugea petit pour un Polonais. En revanche il était blond, comme prévu. Il tendit une main large et froide. La narine largement échancrée, les lèvres retroussées, il confia à Antoine qu'ils avaient fait une marche d'entraînement de vingt kilomètres.

Antoine se rappela l'arrivée du bataillon polonais, deux jours plus tôt, piétinant devant la gare, sous la pluie. Le matin il les avait vus faire du maniement d'armes, en treillis sale, dans les terrains vagues destinés aux « fêtes et compétitions de plein air ».

L'institutrice les invita à monter chez elle. Il y faisait chaud. Les deux femmes s'installèrent sur le divan de pitchpin. Le Polonais inspectait le cosy-corner, tâtant le dos des livres. Il avait les mains sales et les ongles carrés, de la corne.

— Mérimée (et c'était son « Choix de Poésies lyriques ») grand homme, disait-il. Balzac (et c'était *Mercadet*), Zola, (et c'était *le Rêve*) grands hommes.

Ils burent du thé et le Polonais un rhum de cuisine qu'il déclara de première. Paule s'était mis du rouge aux lèvres. Elle fumait avec un fume-cigarette. De temps en temps Sonia attrapait Vladi par les basques de son uniforme et lui répétait que sa venue avait été « tant, tant désirable ». Des petits beurres passèrent de mains en mains.

Antoine chevauchait une chaise, cherchant de l'aisance dans l'incorrection. A la longue il se sentit assez chez lui pour s'asseoir naturellement. On parla de Charlemagne. Vladi expliqua en quoi il avait été un grand Polonais et un grand démocrate. Sonia se déclara contre les barbes. Paule les invita : après la fête de ses gosses, à quatre heures, elle voulait organiser une vraie soirée.

— J'adore les fêtes, dit Vladi.

Il raconta à Antoine qu'il avait rencontré son proviseur au bureau de tabac et qu'il s'était fait inviter à la Saint-Charlemagne du *Printemps*.

— C'est tellement charmant et désirable d'appeler lycée *Le Printemps*. Belle coutume du pays.

Sonia gloussait encore pendant que le Polonais convenait, avec Antoine, qu'ils se retrouveraient à la sortie du *Printemps* pour aller ensuite ensemble chez Paule.

— Je ne me suis pas inquiétée, lui annonça sa mère. On m'a dit que vous répétiez pour la Saint-Charlemagne.

Il répliqua qu'il ne jouait aucun rôle dans la pièce. Sa mère le loua de ne pas se laisser distraire de ses études. Il souffrit qu'on prêtât des motifs sages à ses décisions hautaines.

Pour se venger il lut après dîner du Paul Valéry. Sa mère geignit, assurant que cet auteur ne devait pas être au programme. Antoine en fit la représentante d'une bourgeoisie qui voulait que ses fils fassent leurs humanités parce que les humanités ne servaient à rien, mais réprouvait en même temps tout ce qui ne servait pas aux humanités du programme. D'ailleurs, il ne lisait pas Valéry. Il se félicitait d'avoir réussi, pendant les trois heures qu'il avait passées chez l'institutrice, à ne plus penser à Sophie. C'était tuant d'avoir tout le temps cette fille dans la tête.

Pour la Saint-Charlemagne, *le Printemps* cessa d'être un collège, ne redevint pas un hôtel et, malgré les lampions de 14 juillet prêtés par l'hôtelier et le *Mariage de Figaro* joué par les élèves, ne ressembla pas à un théâtre. C'était une cantine. Alors tout était cantine en France, même les châteaux historiques où coulait le Vin chaud du Soldat. De son coin, Antoine en ricana.

On ne joua pas un acte du *Mariage de Figaro*, mais un lever de rideau qui eût pu s'intituler *Un Caprice de Chérubin*. Tous les applaudissements allèrent à Sophie. Les autres balbutiaient. Quand ils eurent vidé la petite estrade où des dessus de lits figuraient les tentures et des chaises modern'-style un mobilier Louis XVI, le proviseur y monta, encore plus petit que d'habitude. Il y eut des rires nerveux. Il parla encore de la France. Selon lui Figaro, frondeur et libéral, primesautier comme nul autre, défiait déjà Hitler avec un siècle et demi d'avance.

Le mousseux coulait entre les bouquets de mimosa, sous les drapeaux tricolores et les affiches vieillies réprimant l'ivresse publique qui alternaient avec des affiches toutes neuves incitant à l'ivresse civique sans beaucoup de conviction. Manœuvres de nuit vers Lamballe : on entendait le canon malgré les vitres habillées de papier noir et les volets hermétiques.

Le photographe de « L'Avenir de Saint-Brieuc » demanda à Sophie de poser avec Hélène Beau qui jouait la comtesse Almaviva. Hélène se rejeta en arrière quand Sophie lui saisit la taille, tendant hardiment le cou pour atteindre la joue de sa compagne. Magnésium. Antoine en demeura interdit.

A deux pas de lui le Polonais regardait Sophie qui, pour une seconde photo, renouvelait son étreinte, le corps tendu, ses fesses dilatant le fond de la culotte de satin framboise louée à un fripier de Saint-Brieuc.

Antoine était ravagé par une émotion nouvelle à l'égard de Sophie : le désir. Il s'était gardé de la mêler aux petits romans dont il tirait presque chaque matin un plaisir honteux. Même, il lui était arrivé de baisser les yeux quand un faux mouve-

ment de Sophie relevait sa jupe. Il ne l'avait jamais caressée au-dessous de la taille. Il eût envie de lui dire à l'oreille quelques-uns de ces mots grossiers dont se servent les lycéens.

— J'ai bien joué, hein? lui lança-t-elle.

Le succès, le mousseux faisaient briller ses yeux. Elle ajouta plus bas qu'un officier polonais l'avait invitée chez Paule, l'institutrice dont Antoine lui avait parlé. En apprenant qu'il y allait aussi elle avait accepté. Il fallait qu'il attende qu'elle se démaquille.

Sur le chemin obscur de Dahouët elle continuait de briller. Il s'amusa à la pousser, comme cela lui arrivait quelquefois. Elle l'arrêta d'un geste de femme. Pourtant ce geste était confiant. Il la prit dans ses bras. Il entendait son cœur battre. Elle était encore essoufflée de son succès. Il la jugea. Il eut tant de dégoût pour elle qu'il essaya de lui caresser les cuisses.

— Non...

Antoine se demanda pourquoi il marchait de nouveau à côté d'elle. Qu'elle aille se faire cajoler ailleurs si elle n'admettait que des baisers d'enfant sage. Il ne comprenait plus ses transports du début. Qu'avait-il attendu de cette idylle niaise? Où avait-il pris l'idée de frémir le soir de leur premier baiser? La rebuffade qu'il venait de s'attirer avait également coupé son désir. Sophie n'était pas une beauté, gentillette sans plus, ni d'une intelligence ni d'une sottise remarquables. Il ne l'avait même pas choisie. Tout venait d'un devoir de mathématiques.

Paule avait remonté dans son living room le sapin de Noël dépouillé par ses gosses et un tableau noir sur lequel était écrite à la craie bleue une phrase de Péguy relative à Noël et à la France. Vladi venait d'éteindre le poste de radio. Paule le rallumait. Un message de Jean Giraudoux était cause de leur dispute. Le Polonais n'était pas content que Giraudoux parlât des Allemands comme de vrais hommes.

— On ne dit pas Giraudux, on dit Giraudoux, rageait Paule, prête à pleurer. Et puis c'est un spécialiste de l'âme germanique.

Vladi confia à Antoine qu'il n'y avait pas d'âme germanique, raconta à Sophie les camps de concentration et des histoires d'enfants crucifiés.

— C'est horrible! dit Sophie.

Antoine, qui avait d'abord craint que Sophie le jugeât mal pour lui avoir vanté en cours de route l'intérêt du Polonais qui se révélait tout à coup borné et ennuyeux, fut surpris de l'audience que lui accordait Sophie. Ce n'était pas un « C'est horrible! » de politesse. Elle regardait le narrateur dans les yeux. Elle essuyait ses mains moites à sa robe.

— Il faut faire la guerre, disait Paule, mais sans les bobards de 14.

Un instant Antoine préféra Paule à Sophie. Elle avait une opinion. Elle la défendait avec une clarté exaspérée. Précisément elle ne cédait pas à ce qui est fait pour que les femmes cèdent : les horribles détails. Au même instant ils ravissaient Sophie. Antoine se rappela les colères de Gide, dans son *Journal*, contre le bobard des Allemands coupant les poignets des enfants français.

— Si par malheur nous étions vaincus... s'écria Vladi.

Antoine se sentit de tout cœur avec cette bourgeoisie française qu'il croyait ne pas aimer. Xénophobe, il regarda de haut Vladi pour avoir dit « nous » en mêlant les eaux de la Vistule et de la Seine. Il ouvrit même la bouche pour lui faire remarquer que, si les Français étaient vaincus, il n'y aurait pas lieu d'en faire un drame. Ça ne serait pas la première fois dans leur histoire. Les précédents de tous ordres, tel est l'avantage des vrais et vieux pays .

— Voilà musique, roucoula Sonia, dansons.

Avec un enjouement de commande elle essayait de détourner la discussion vers le jazz. Paule continua de s'indigner.

— Il ne faut pas à cause des soldats au front.

— Et où est-ce qu'il est le rapport? gémit Sonia. Je vois pas, moi. Pas gai ni obscène danser. Gravité et communion. Vous lisez, vous regardez tableaux, danser aussi désirable. Nous pas danser, ça leur fait belle jambe aux poilus. Et Vladi, pas poilu? Peut-être il est au front dans huit jours.

Sophie demanda à Vladi :

— Vous allez monter au front?

Vladi poussa un soupir chargé de secrets et l'on se mit à danser. Il avait invité Sophie. Antoine eut Paule dans les bras. Elle était aussi grande que lui. Leurs ventres étaient à la même hauteur. Il se trouva dans le même état que sur le chemin quand il avait tenté de soulever la jupe de Sophie. Il en fut de même dans les bras de Sonia ce qui était absurde puisqu'il n'éprouvait aucun intérêt pour cette personne un peu sale qui se tortillait. L'élan acquis. Quand enfin il eut droit à Sophie son émotion retrouva un sens. « Elle est trop innocente, pensait-il, pour s'en apercevoir. »

— Votre ami Vladi est rasoir, lui dit Sophie, mais il danse bien.

Il fut soulagé qu'elle ait jugé comme il fallait les rodomontades solennelles du Polonais. Son intérêt n'avait donc été que celui d'une jeune personne bien élevée. Il appuya sa joue contre la sienne. Elle lui fit observer qu'on les voyait. Il faillit lui dire qu'elle était ennuyeuse. L'excès de pudeur

de Sophie lui gâchait la première danse qu'elle lui eût accordée.

Fâché, il mangea un morceau de la tarte à la viande que distribuait Paule et s'en alla. Puisque le Polonais proposait de ramener Sophie sur sa motocyclette, il n'y avait aucun remords à la laisser.

CHAPITRE VII

L'hiver s'écoulait insensiblement. Antoine et Sophie avaient repris l'habitude de rentrer ensemble et de s'embrasser. Mais un soir sur trois Sophie annonçait :

— Aujourd'hui, je ne peux pas.

Et un autre soir sur trois, c'était Antoine qui prévenait :

— A quatre heures, je rentrerai directement.

C'était lui qui avait pris l'initiative de ces relâches. Sophie l'avait imité. La saison des pluies leur arriva, comme dans *Robinson Suisse*, et justifia des jeudis l'un sans l'autre. Pleuvait-il vraiment plus qu'en novembre ou leur couple n'avait-il plus la vaillance de trouver les intempéries agréables?

Antoine savait qu'il fuyait Sophie par dépit et qu'il ne rompait pas par économie. Il n'avait pas oublié la netteté avec laquelle elle avait défendu ses cuisses sur le chemin de Dahouët. Il en avait décidé que cette fille n'éprouvait que des sentiments tout faits et que son seul agrément était de mettre du piquant dans sa manière d'exprimer des idées bien assises. C'était une jeune fille trop prudente. Grand admirateur de Costals, il n'était pas en peine d'imaginer ce que son héros, amoureux de Sophie — qui par ses côtés nuls pouvait en effet lui plaire — lui eût dit en pareille occasion : « Ma petite vieille, c'est au choix de la cliente : ou vous y passez ou vous avez le bonsoir du monsieur. »

Seulement Antoine se savait d'abord incapable de la prononcer, la phrase, sauf dans le silence de sa chambre. Ensuite il calculait les effets d'une rupture. Peut-être qu'il n'aimait plus Sophie, mais elle l'avait mis en état de n'avoir sans elle que des distractions imparfaites, qu'il s'agît de se promener dans la campagne ou d'aller au cinéma. Le plus pratique était d'éviter la casse, de renoncer à l'ultimatum et de poursuivre avec Sophie des relations qui ne lui coûtaient rien. « La garder telle qu'elle est, le temps de jeter mon dévolu sur une autre. »

Une autre. Il y avait bien Hélène Beau qui était sa voisine

en sciences nat. Une intrigue amorcée au *Printemps* eût été sensible à Sophie. Hors le lycée, il y avait Paule. Antoine profita des soirs où il était libre pour la voir. Elle lui passait des livres qu'il lisait dans la nuit et qu'il lui rapportait le lendemain ou le surlendemain. Il lui en rendait compte. Il essayait de devenir amoureux.

Elle le traitait comme un lecteur et non comme un garçon. Voilà du moins ce qu'il lui semblait. Mais un soir qu'ils étaient assis bien près l'un de l'autre, le même livre sur leurs genoux, Vladi entra et crut devoir trop s'excuser. Paule devint rouge. Elle se leva pour le rattraper dans l'escalier de bois mais s'arrêta devant la porte.

— Après tout, qu'est-ce que ça fait, hein? dit-elle à Antoine.

Il y vit l'aveu d'un sentiment pour lui. En s'en allant, il se reprocha d'avoir repris sa lecture au lieu de battre le fer pendant qu'il était chaud.

— Mon Dieu, Paule, quelle jolie chevelure elle a ! lui dit Sonia.

Il ne l'avait pas remarqué. Décidément il avait tout à apprendre. Ainsi, pour Sophie, il avait fallu que ses camarades, qui s'intéressaient beaucoup à elle depuis *Le Mariage de Figaro*, eussent signalé devant lui certains attraits physiques de sa voisine pour qu'il admît la belle bouche un peu grosse, les yeux noisette et les cuisses bien faites. Le jour de la Saint-Charlemagne, chez Paule, Vladi avait dit de Sophie : « Elle a des hanches superbes ». Alors Antoine avait regardé les hanches. Sans ça, il n'était sensible qu'à un ensemble qu'il aimait un peu abstraitement.

Son père lui envoya deux cents francs pour célébrer un rappel de solde. Il raconta à sa mère qu'ils avaient fondé un cercle avec quelques camarades et qu'une fois par semaine ils se retrouvaient pour dîner au restaurant. Celle-ci, hantée par le pouvoir des relations, avait toujours supplié Antoine de ne pas imiter son père et de s'en faire « le plus possible ». Elle approuva le cercle. Il invita Paule à dîner. Ils burent beaucoup. Il la raccompagna dans son living room. Il osa lui prendre la main. « C'est le moment » se dit-il. Antoine s'était répété dans l'après-midi qu'il était un séducteur, que l'occasion seule lui manquait ; dehors le vent et, assise à côté de lui, l'occasion déjà un peu dépeignée.

Mais l'occasion était un animal terrible, une femme. Paule avait vingt-quatre ans et si, comme il y paraissait, elle était bien disposée pour Antoine, ce n'étaient pas seulement des baisers, comme Sophie, qu'elle attendait de lui. A pied d'œuvre il était dépassé par son entreprise. Il n'avait jamais fait

l'amour que deux ou trois fois, l'année précédente, avec des prostituées quand son père lui avait donné de l'argent pour de bonnes places. Le ferait-il convenablement avec Paule?

Les humanités classiques font grand cas de l'amour. Elles en négligent l'application. Des propos de camarades, des indications dans les romans modernes, sans lui apprendre rien des secrets mécaniques l'avaient convaincu qu'il y en avait. L'affaire n'était pas simple. La technique ne semblait pas suffire : il fallait des dons. Et même pour chaque campagne une inspiration particulière. Cela tient en effet de l'art militaire, de la peinture, du poker. On avouera qu'il y a de quoi sidérer un jeune homme scrupuleux au moment de sauter sur une occasion. Il considérait comme malhonnête de prendre la responsabilité de débaucher une personne sans pouvoir lui garantir une heureuse compensation.

« Ce n'est pas de l'honnêteté », pensa-t-il. Il préférait faiblir par amour-propre que par honnêteté. Il décida de tenir pour vrai qu'il s'était dégonflé à la pensée de la tête qu'il ferait si, après, Paule lui laissait entendre sa déception. Il ne voulut pas tenir compte davantage de Sophie, qu'il avait pensé à elle en prenant la main de Paule et que ça n'avait pas arrangé les choses. Encore il se refusa l'excuse de la bague d'argent contournée, énorme, que Paule portait à la main gauche. Il avait imaginé cette grande fille toute nue avec sa bague au doigt, qu'il lui faudrait caresser. Incapable de se dire tout simplement qu'il aurait été bien bête de faire l'amour avec une fille dont il n'avait pas envie, il conclut : « Je n'étais pas prêt, il faut aviser. »

Il n'eut pas à battre en retraite car Paule déjà n'était plus une occasion. Debout, elle lui cherchait un livre. Elle lui recommandait *les Mémoires d'un Jeune Espagnol* de Florian. Paule donnait comme on sait dans le chef-d'œuvre méconnu, dans le mineur, tant elle craignait d'être traitée de primaire. Avant de la quitter il entrouvrit le livre par politesse et lut : « A dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami ». Il se crut jugé.

Il descendit l'escalier avec, autour du cou, le frottement étranger du foulard que Paule lui avait prêté à cause du froid nocturne qui avait succédé à la pluie.

A vingt-mètres, le phare d'une motocyclette éclaira la *Buvette de l'Océan*. Antoine distingua Vladi qui rangeait son engin contre les fagots, sous l'auvent. Quand Vladi l'eut reconnu il roula des épaules et marcha sur lui résolument.

— Bonjour, dit Antoine.

— Qu'est-ce que vous me voulez?

Vladi se retourna en entendant battre les volets de l'école. Paule fermait sa fenêtre.

— Ah ! bon, dit Vladi en riant.

Symétriquement s'ouvrit une fenêtre au premier étage de la buvette. Sonia parlait dans une langue incompréhensible et revendicatrice.

— Au revoir, dit Vladi.

En rentrant, Antoine se demanda pourquoi Vladi l'avait abordé de travers puis s'était apaisé en reconnaissant Paule à sa fenêtre. Tout s'était passé comme si Vladi avait cru qu'Antoine l'attendait avec une intention belliqueuse. Sans doute avait-il bu. L'énervement de Sonia était peut-être dû à la jalousie. Le lendemain il raconta à Sophie que le Polonais faisait des frasques nocturnes et ils en rirent ensemble.

Il ne l'informa pas de sa grande décision qui était de poursuivre son éducation dans les maisons de Saint-Brieuc. Le cercle de camarades où il se faisait des relations donna une séance imaginaire le jeudi suivant. Celle d'Antoine et de la prostituée ne fut pas très drôle. Il rentra en pleine nuit à bicyclette nanti de quelques compléments qui lui paraissaient dérisoires. Heureusement il eut droit à des descentes superbes où sans se vanter il crut faire du soixante. Cette nuit-là était tiède.

Les pommiers se mirent à fleurir avec élan. Le bruit se répandit qu'au bachot l'œil, les phanérogames vasculaires et la mémoire avaient de grandes chances d'être donnés et qu'en Syrie nos troupes allaient attaquer les Russes.

Les vacances de Pâques firent du mouvement, comme celles de Noël. Paule partit chez sa cousine à Loches. Le père d'Antoine revint, de plus en plus installé dans la guerre. Il rit beaucoup quand Antoine lui annonça son intention de s'engager, mais moins qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il dit :

— Passe d'abord ton bachot et on verra.

Sophie était partie pour Paris sans promettre à Antoine de lui écrire. Ils s'étaient dit au revoir distraitement. Elle lui écrivit tout le temps. Une lettre tous les deux jours. En tout, sept lettres. La première commençait par « Mon Cher petit Antoine ». La seconde par « Tonio », ainsi l'appelait-elle quand elle voulait le taquiner. La troisième y alla carrément du « Mon Chéri ». Il eut l'impression d'être aimé. Il renchérit dans ses réponses, jouant avec des mots d'adulte comme avec le colt de son père.

A la fin des vacances elle l'avait si bien accoutumé à ses lettres qu'il lui manqua quelque chose de nécessaire quand il n'en eut plus. Il avait à sa disposition la vraie Sophie, mais regardait tristement le facteur aux mains vides.

Sophie était rentrée très gaie. En classe, elle s'amusait à lui faire du genou. Elle le flatta en se montrant jalouse de Paule. Elle ne voulait plus qu'il allât à Dahouët. Elle-même n'y mettait plus les pieds depuis que Vladi était parti avec son bataillon vers l'Est, Sonia en pleurs à ses trousses.

On ouvrit les fenêtres pendant les classes. Les manches des filles se relevèrent sur les bras nus. Décidé à faire des bronches à ces enfants de la guerre le proviseur restaura la gymnastique que l'exiguïté du *Printemps* n'avait pas permise. En bandes, ils gagnèrent chaque jour la falaise pour y fléchir du tronc, les mains aux hanches. Vêtu d'alpaga, le proviseur vint les photographier. Il parla de *mens sana in corpore sano* et de la France. Tout tempérée qu'elle fût, celle-ci n'avait rien à envier à la « Force par la Joie » des pays totalitaires.

En attendant un vrai professeur de gymnastique, les enfants furent confiés à un volontaire, le nouveau professeur d'histoire, M. Hervé de Mestre-Rancy. Il remplaçait un vieillard pâle, que personne n'avait jamais remarqué et qu'une attaque avait renvoyé dans ses foyers pendant les vacances de Pâques. Il était très grand, très très bien élevé et tenant à le faire remarquer, non pas à son aise mais plus qu'à son aise, l'œil mou parce que myope mais le nez tranchant et l'air cavalier. Pendant ses cours d'histoire il affectait de traiter ses élèves comme de jeunes cousins en visite. Sur le terrain de gymnastique il les traitait en soldats, même les filles. Il ne dédaignait pas d'inviter celles-ci à rentrer les fesses. Elles étaient sous le charme.

Les garçons aussi. Mestre revenait du front. Interrogé sur ses exploits, il faisait un geste moqueur de la main. On lui prêtait les blessures qu'il taisait, les décorations qu'il était trop fier pour arborer. « Au temps pour les crosses » lançait-il quand il se trompait de page. Et de temps en temps un gros mot de poilu lui échappait, savamment soutenu par la distinction de la voix. Bref, on était conquis. Les hurlements de Gombert-Le-Chevau entreprenant d'expliquer le fonctionnement des sphères célestes n'effrayaient plus des enfants fascinés par l'histoire et la gymnastique. Pendant les pauses sur la falaise les filles s'étaient mis en tête de brunir. On ne voyait plus que leurs bras et leurs jambes, ce qui intéressait les garçons.

D'instinct, Antoine avait détesté cet homme disert, satisfait, qui donnait la comédie. Il se moqua de Sophie et des leçons particulières qu'elle prenait auprès de lui avec emportement. D'abord, prend-on des leçons particulières d'histoire ! Sophie riait en agitant sur ses épaules une chevelure devenue imaginaire depuis qu'un coiffeur de Saint-Brieuc l'avait mise à

la nouvelle mode : cheveux relevés, nuque dégagée, à la dame. Mestre-Rancy, qui savait tout, lui faisait reviser l'ensemble du programme, y compris la philosophie, et c'était tout de même plus attrayant qu'avec Têtard.

— Pendant la leçon, il fume. Il roule ses cigarettes lui-même comme un soldat. Il ne se sert même pas de papier gommé.

Antoine doutait du soldat. Il le soupçonnait de n'avoir jamais vu le feu qu'à blanc. Il avait dû mettre en œuvre sa myopie et se faire réformer.

— Ou il a vraiment été blessé, dit froidement Sophie et c'est un dur. Ou il s'est débrouillé pour décrocher, et c'est un malin.

Ce raisonnement irrita Antoine d'autant mieux qu'en peu de mots il ouvrait les deux voies entre lesquelles il hésitait lui-même : celle du héros et celle du malin. Il était en pleine hésitation. Tous les jours il parlait de s'engager, mais préparait sérieusement son bachot. Il avait opté pour la vocation de séducteur mais, malgré les leçons particulières de la prostituée de Saint-Brieuc, il ne séduisait personne, ni ne le cherchait. Il entrevoyait Paule. Il entr'embrassait Sophie. Ayant gagné un gage à Hélène Beau à propos du nombre de cuirassés allemands coulés dans la Baltique il la baisa sur la bouche mais ne profita pas plus de ses avantages. Il faisait doux. Antoine prenait ses quartiers de printemps.

Sophie décida de se baigner et un jeudi l'entraîna sur la longue plage où à l'automne ils avaient joué à Glozel. Ils s'arrêtèrent dans l'Anse du Proverbe. Antoine arguait du froid de la mer. Sophie, entêtée, argua de l'influence adoucissante du Gulf-Stream puis des mœurs des pays nordiques.

— Ce n'est pas une blague du tout ! Vladi a travaillé en Suède. Tu te rappelles l'histoire du loup qu'il nous a racontée. Là-bas, les gens se baignent même quand la mer est glacée. Et tout nus ! La preuve, Vladi a été étonné que j'aie des traces blanches de maillot de bain...

Et elle éclata de rire :

— Monsieur veut aller se battre contre les Allemands, mais Monsieur a peur de l'eau froide !

« Elle est toujours la même, pensa Antoine, qu'elle me loue ou qu'elle me querelle, c'est par légèreté. » Valter, son grand ami auquel il n'écrivait plus guère, depuis Sophie, ne lui aurait jamais dit une bêtise pareille. Il eut envie d'expliquer à Sophie qu'entre une liasse de hasards guerriers et une désagréable eau froide génératrice de maux de gorge il y avait la même différence qu'entre le risque et la sottise. Il se tut. Il faisait des progrès. Il avait appris qu'un « comme vous

voudrez » vous débarrasse de l'ennui de persuader personne ou de chercher à défendre une nuance vraie (1). Il consentait enfin qu'on ne puisse attendre d'une fille de raisonner à la même cadence que vous.

— Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle. Tu as l'air triste. Tu es fâché?... Si tu ne veux pas te baigner, ne te baigne pas. Moi, je veux pouvoir dire demain que je me suis baignée.

Il se détourna et elle réapparut en maillot noir. Il regardait cette grande superficie de peau. La poitrine qui avait dû enfler depuis l'année dernière écartelait le tissu. Il aurait voulu être fier de la regarder. Ce n'était pas un privilège. Qu'un inconnu passât sur la falaise, il en saurait autant.

Elle suivit le mouvement de ses yeux et du bout des doigts, vivement, gomma en vain l'auréole violette qui marquait sa peau à la naissance de son cou.

— Ne me regarde pas, supplia-t-elle.

Les mêmes hautes notes grêles que le soir où elle rappelait Antoine s'en allant. Mais déjà, avec un sourire :

— Tu ne devineras jamais! C'est Mestre. Il m'a fait ça en deux temps trois mouvements. Mais après, qu'est-ce qu'il a entendu!

Antoine, qui savait comment elle l'avait rembarré le jour où il lui avait caressé les jambes, imagina la scène et se mit à rire. Le vendredi, il considéra M. Hervé de Mestre-Raincy avec une supériorité amusée. Elle transparut dans une réponse qu'il eut à lui faire. L'autre, étonné d'une résistance, la première qu'il rencontrât dans cette classe, n'insista pas.

Il mêlait à ses cours de la tactique et de l'optimisme, commentant les communiqués. Depuis la bataille de Belgique les communiqués exigeaient de leurs commentateurs beaucoup d'optimisme. Par les fenêtres ouvertes de la chambre de classe on ne voyait plus le ciel, mais les feuilles d'un catalpa. Les ébats des mouches troublaient les cours. A la porte du syndicat d'initiative, l'aiguille du baromètre s'agrippa à l'u de « beau fixe ».

CHAPITRE VIII

Le 15 juin, les soldats cantonnés derrière la gare déversèrent des poutres dans un champ de genêts. Le Val Aimé s'écria : « C'est la fin! » On tint pour une certitude qu'ils édifiaient une « chicane ».

(1) D'après Chateaubriand.

Empêtrés entre le sensationnel et le sacré, les journaux racontaient une procession ministérielle à Montmartre conduite par un financier qui prétendait croire aux miracles. Les rédacteurs des communiqués prenaient des leçons auprès de ces courriéristes judiciaires habiles à raconter entre les lignes les prouesses des satyres.

On répertoria les parents sis au sud de la Loire. De la Bretagne aux Vosges les Français avaient résolu de donner raison à la théorie qui leur prête une origine méridionale.

Vers midi, on apprenait que ce que les soldats construisaient était un foyer. C'était rassurant.

— D'autant qu'ils ont prévu un trou pour le tuyau du poêle. Preuve qu'ils seront encore là cet hiver.

Mais la tentation de l'exode était née. On ne regardait plus les réfugiés comme des originaux ou des suspects. On les examina pour s'instruire. Malgré le bon augure du foyer on empila des draps dans des malles, à tout hasard.

Les cours du matin manquèrent de conviction. On se doutait que la session du baccalauréat n'aurait pas lieu, remplacée par la fuite. L'oreille collée au dos du patient, le médecin ordonne : « Dites n'importe quoi. » Les professeurs dirent n'importe quoi. Antoine leur prêtait la même attention distraite qu'aux conversations des vendeuses et des clientes dans les boutiques où le traînait Sophie.

En sortant, elle lui cria qu'elle courait chez elle écouter la radio et qu'elle serait à une heure et demie sur la plage. Arrivant chez lui il trouva sa mère en costume tailleur, avec des gants.

Et elle parla. Il lui en coûtait de quitter son fils mais Antoine était déjà presque un homme. Elle avait empilé leurs biens dans deux malles qu'elle expédiait à la cousine de Bergerac. Elle prenait le train pour Paris. Elle y serait dans la nuit, et de retour ici le lendemain soir. Juste le temps d'emporter la tapisserie et l'argenterie.

— Tu ne crois tout de même pas, lui cria-t-elle (encore qu'il n'objectât rien) que je vais leur laisser la tapisserie et l'argenterie. Avec ces gens-là, on ne sait jamais !...

Cette exclamation rappela à Antoine la scène annuelle des ramoneurs. De son lit, par un matin d'automne, il entendait le piétinement des mules maternelles et la grosse cavalerie de la femme de ménage : — Avez-vous caché les petites cuillers? — Madame, Monsieur qui a laissé son porte-monnaie sur la cheminée ! — Roulez le tapis d'Orient, ils vont tout salir ! ... Avec ces gens-là ! C'était dans l'appartement un élan de résistance à l'invasion qui puisait dans une mémoire gallo-romaine. Puis la sonnette tintait. Des pas énormes.

Alors les cheminées se mettaient à parler, échangeant des cris de guerre.

Après un déjeuner haletant, il accompagna sa mère à la gare. Sa gorge était sèche. Fier d'être libre et navré il agita la main vers la portière où sa mère agitait la sienne.

Sophie était en train de se déshabiller sur la plage vide.

— Oooh, oooh ! fit-il pour la prévenir.

Elle mit une serviette devant ses seins et acheva de passer son maillot. Le dos tourné elle lui expliqua que son père leur avait téléphoné : il se repliait sur la Loire.

— Moi, ma mère est partie pour Paris.

— Papa a décidé que nous irions à Poitiers. C'est maman qui conduira la voiture.

Il ressentit vivement que sa mère ni lui ne sussent conduire. Elle tirait sur son maillot, se cambrait. Elle demanda :

— Tu viens?

Ce « Tu viens » ébranla toute sa machine. Il se crut invité à partager sa fuite, mais c'était la mer qu'elle montrait :

— Dépêchons-nous, il est déjà deux heures.

Quoi de plus coupant que de se croire invité à tort. Pour occuper sa contenance, il déboutonna son pantalon. La blancheur du caleçon l'arrêta. Il dit à Sophie qu'il avait oublié de mettre son slip de bain et qu'elle ait à se baigner toute seule. Elle haussa les épaules, courut, piqua dans l'eau en criant.

Tout d'un coup Antoine savait que c'était fini, que jamais plus ils ne se baigneraient ensemble. Ce genre de pressentiment ne trompe pas. Puis ils coururent pour essayer d'arriver au *Printemps* à l'heure, bien que ça n'eût plus grande importance.

Le soir, ils allèrent voir Paule. Ses pêcheurs n'avaient pas l'intention d'émigrer. Elle resterait avec le village qui ne cachait pas son indignation. La France avait depuis longtemps loué à l'Europe et au monde un champ de bataille limité aux Vosges et à la mer du Nord, fallait-il que les généraux fussent ignorants pour qu'on songeât à se battre en Bretagne. L'expression « réduit breton » était en plus jugée insultante.

— Sans ça, dit Antoine, vous pourriez vous réfugier chez votre cousine.

— Quelle cousine?

— Celle de Loches, chez qui vous êtes allée aux vacances de Pâques.

Paule eut un regard fuyant. Sophie, à mi-voix, dit en riant :

— Une fois suffit.

Antoine ne chercha pas à démêler ces lueurs de complicité. Il imita Sophie et embrassa Paule. En revenant ils cueillirent des soucis à travers la grille d'un jardin. Ils se quittèrent

les bras chargés de fleurs. Il ne leur restait plus qu'un jour.

Le lendemain, les règles familiales et scolaires achevèrent de faire eau. La moitié des élèves n'était pas là. « Quoi qu'il arrive, » murmura le professeur de lettres. Et Mestre : « Le pays a déjà connu de sales coups. C'est le moment d'en avoir... vous m'entendez. » « J'ai lu dans un journal, murmura Triton, qu'il fallait que les civils aient de la philosophie. Je vous mets en garde contre l'emploi vulgaire du terme. La philosophie n'a rien a voir ici. Elle n'est qu'une réflexion sur l'être et la connaissance. » Il avait tiré du jeu l'épingle de la philosophie. C'était tout ce que les humanités avaient en magasin. Elle brûlaient leurs stocks avant de prendre la route.

Rancune (surnom d'un pion) passa dans les classes pour distribuer les bulletins de retenue pour le jeudi prochain. On rit.

Pendant qu'il déjeunait, on appela Antoine au café voisin qui avait le téléphone. Il reconnut la voix de sa mère. Faute de train pour Brest, elle filait directement sur Bergerac. Qu'il détale le lendemain matin. Il trouverait cinq mille francs sous la pendule de la salle à manger, règlerait la propriétaire, obtiendrait le grenier pour entreposer les affaires de plage, mettrait dans la valise bleue la robe grise, les bas de soie du tiroir de gauche, la sac de crocodile, la pendulette de voyage en argent et le poudrier de même métal. Il avait du linge chez la blanchisseuse, qu'il le récupère. Rendez-vous à Bergerac. Elle l'embrassait.

L'après-midi, Antoine retourna au *Printemps* pour la distribution des livrets scolaires. Le proviseur en profita pour esquisser un léger discours. A tout hasard, il félicitait les élèves de l'effort qu'ils avaient fourni durant l'année scolaire. Le lycée se repliait sur Cahors, mais naturellement on laissait toute liberté aux familles. On laissait également au patriotisme des élèves le soin de ne pas douter de la victoire finale. Le proviseur faisait confiance à l'exemple de leurs parents, à l'enseignement que leurs maîtres leur avaient donné et aux auteurs du programme. Que diable ! ce n'était pas la première fois que la Culture reculait devant la Barbarie mais, en fin de compte, c'était toujours la Barbarie qui, qu'on lui passe l'expression, en prenait un bon coup. Que les enfants n'oublient pas ceux qui mouraient à l'heure actuelle pour la Civilisation, qu'ils n'oublient pas non plus que selon toute vraisemblance les sujets du baccalauréat qu'ils passeraient à Cahors ou ailleurs s'inspireraient des douloureuses circonstances présentes. Il leur disait à tous « A bientôt ». Il était pressé.

Pendant ce discours du premier étage parvenaient les hur-

lements de Gombert-le-Chevau. Il s'obstinait à décrire le fonctionnement des sphères devant deux petits fanatiques. Il se prenait pour Archimède, mais le Val Aimé n'est pas Syracuse. Dans le jardin, assis sur une brouette, le professeur de sciences nat. assurait que « tout ça était la faute des littéraires ». La recherche des responsables commençait. L'hôtelier était venu assister à l'agonie d'une réquisition abusive. Campé sur un pliant il servait de confident au professeur qui en arrivait à exiger l'abolition du grec et du latin :

— Ou alors, qu'on leur apprenne le chinois ! Le chinois aussi c'est une langue. Un peu de logique messieurs s'il vous plaît ! Moi je ne sors pas de là.

Sa femme vint le chercher, furieuse et ce fut Mestre qui réussit sa sortie. Il apparut sanglé dans une veste de cuir. Il en savait beaucoup. Il ne dirait rien, mais qui vivrait verrait. Les enfants éblouis le suivirent jusqu'au bord de la route où il enfourcha la motocyclette qu'il venait de s'acheter. Il leur fit un geste de la main comme un coureur et démarra à pleins gaz.

Sophie prit le bras d'Antoine. Pourquoi ne lui aurait-elle pas pris le bras en public puisque les Allemands occupaient Paris? C'était officiel.

— Où étais-tu? demanda-t-il.

— Maman n'avait pas le temps, elle m'a envoyé régler ses cachets à Mestre. Il décampait. Il m'a déposée ici avec sa moto.

Elle l'accompagna à l'agence de voyage *Route Exquise,* où le proviseur avait affirmé que des places prioritaires étaient réservées aux élèves du *Printemps*. Plus de places, agence fermée.

— Je partirai à bicyclette, dit Antoine, ravi.

— C'est ça. En attendant, allons nous baigner.

En entrant dans l'eau avec Sophie Antoine attendit vainement le cataclysme qui justifiât son pressentiment de la veille. Puis ils s'étendirent au soleil qui baissait sur la mer, chaud. Étendus, ils s'embrassèrent. Puis elle le repoussa :

— Ce n'est plus la peine.

Il crut que cette phrase signifiait « Nous allons nous quitter ». Ils se quittèrent. Sophie marqua dans un coin de son livret scolaire l'adresse à Bergerac de la cousine d'Antoine. Sur la jetée ils se serrèrent la main. La jetée était trop publique pour un déchirement privé. Elle rendit leurs adieux plus faciles.

Antoine courut. Il y eut la blanchisseuse, la femme de ménage à régler, les trésors de sa mère à ranger dans une valise, ses affaires à empiler dans un sac tyrolien, la radio à

écouter qui confirmait les croisières d'éléments blindés ennemis au nord de la Seine.

Il dîna froid. La propriétaire vint, un cahier à la main. Un cahier de classe. C'était l'inventaire. Elle posait les questions et c'était Antoine qui répondait mais en montrant les objets. Cela tenait de la leçon de choses. C'était le dernier devoir de l'année scolaire.

— Chambre à coucher, disait la dame. Un lit à deux places...

— Il a toujours deux places, répondait Antoine en montrant le lit.

— ... comprenant un matelas, un protège-matelas, un traversin, une couverture de laine et deux couvertures de coton, un édredon jaune...

— Il les comprend toujours, répondait Antoine qui se sentait de l'esprit, et léger devant cette femme encombrée de biens.

— Une table de nuit... Un cendrier représentant un coq traité à la façon bretonne en vert et orange avec guirlande de légendes...

Car un inventaire reste une œuvre humaine. La dame méticuleuse qui l'avait rédigé n'en avait pas traité tous les articles avec un sang-froid égal. Il lui arrivait de trahir sa passion par une prolifération de détails et son indifférence par de la sécheresse. En gros, Antoine lui restituait le monde qu'elle lui avait commis et dont le cahier faisait foi. Elle en reprenait possession lentement, tout en parlant un peu de la guerre, par politesse. De sorte que les quartiers de villes bombardées dans le nord épousaient les ébréchures de bols. Elle fit payer à Antoine une soupière fêlée, mais ajouta :

— Vous pouvez l'emporter.

Après son départ il démonta un pneu de sa bicyclette. Pendant que les rustines séchaient sur la chambre, dans la cuisine, il eut de nouveau faim et envie d'imaginer. En exterminant un camembert il rêva qu'il rencontrait le lendemain un régiment sur sa route. On lui donnait le calot et le fusil d'un mort. On lui confiait un pont. Pour le défendre il tuait tant d'Allemands qu'il ne se souviendrait jamais que d'un seul, celui auquel il avait fait grâce.

La grille sonna. Il trouva Sophie dans l'obscurité du vestibule. Elle lui proposait une place dans la voiture.

— J'avais cette idée-là derrière la tête. En dînant, j'ai réussi à persuader maman.

L'invitation l'avait transporté la veille quand il s'en était cru l'objet à tort. Elle l'ennuya presque. Au moment où sa famille lui laissait du champ, une autre famille le capturait. Il n'hésita pas entre Sophie et sa route de guerre, mais

regretta la bicyclette qui, depuis une heure, lui était devenue une escadre (1).

Sophie était essoufflée. Elle s'assit sur le canapé. («Un canapé tapisserie représentant Pierrot et Colombine ; un accoudoir recollé »). Il alluma l'électricité, considéra le joli visage échevelé, les yeux brillants, jugea sévèrement la robe qui était vieille et trop courte, les chaussettes de garçon. Il fallait qu'il lui en veuille de quelqe chose. Il lui en voulut, pour apporter une nouvelle qu'elle pensait bonne, d'avoir couru chez lui en gardant sur elle les vieux vêtements qu'elle mettait à la maison.

— Éteins !

Elle lui avait parlé bas, le visage brusquement si triste qu'il pensa que c'était pour cacher des larmes qu'elle redemandait l'obscurité. Il la fit. Elle lui prit la main comme l'après-midi des ronces, quand elle avait examiné sa ligne de chance. On ne regarde pas les lignes de la main dans l'obscurité. Elle logea cette main entre ses genoux. Elle poussa un cri en se levant.

Ce n'était pas un cri. Elle jouait à imiter le petit chat qui miaule parce qu'on ne veut pas le laisser sortir de la maison. Il lui ouvrit la porte du vestibule. Elle disparut en courant.

CHAPITRE IX

On déjeuna sur l'herbe.

On était cinq : Mme Nubien, Sophie, sa petite sœur Rose et la femme de chambre. La cuisinière n'avait pas voulu se lancer. Elle était restée avec le chat. Ainsi chaque corps constitué, chaque division, chaque académie, chaque immeuble laissait derrière soi un échantillon pour attendre l'ennemi. La cuisinière avait répondu : « Dieu vous entende ! » à Mme Nubien qui, en démarrant, l'assurait qu'elle serait de retour dans quinze jours. Ce « vous » avait paru inquiétant à Mme Nubien habituée à ce qu'on lui parlât à la troisième personne.

Maigre, avec beaucoup de physionomie, elle conduisait violemment en gourmandant sa tribu. Antoine, qui était assis entre Rose et la bonne, dit qu'en partant il avait trouvé

(1) « La jeunesse est une chose charmante ; elle part au commencement de la vie couronnée de fleurs comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile. » (Chateaubriand.)

une lettre de son père. Marchant en avant-garde de son état-major, il avait fait son entrée à Clermont. Il croyait toujours en la victoire. En rapportant cette opinion autorisée à Mme Nubien, habile façon d'opposer les trois galons d'or de son père aux six cylindres d'acier de la traction, Antoine se gardait d'ajouter qu'elle était de mauvais augure, son père ayant le goût de la contradiction.

A partir de Rennes la route avait épaissi. La bonne se croyait dans une foire, Rose, à la rentrée de Paris un dimanche. Sophie évoqua des pique-nique d'avant-guerre. On trouva enfin, entre un ruisseau et des arbres, le champ où étaler la nappe, déballer le poulet, le pâté en croûte, les œufs durs.

Le pâté était bon. Mme Nubien distribua de la poudre contre la constipation. Comme toujours en pareil cas, les mouches gâtèrent un peu cette partie de campagne. Le déjeuner fini, la bonne alla laver la vaisselle dans le ruisseau. Comme elle s'était montrée gémissante, Mme Nubien en profita pour déplorer la tendance des gens du peuple à tout dramatiser.

— Enfin, la pauvre, elle est de la famille.

Rose avait entrepris un bouquet. Sa mère lui assura que l'heure n'était plus aux bouquets, l'invita à réciter sa leçon d'histoire, vainquit sa résistance d'un :

— Tous les prétextes te sont bons.

Sophie chatouillait l'oreille d'Antoine avec une brindille pendant que la petite fille, qui en était au siècle de Louis XIV, récitait le sac du Palatinat, les palais incendiés, les villes passées au fil de l'épée.

— Bon. Il est temps de repartir si nous voulons dépasser Angers ce soir.

Le matin, l'armée avait prédominé. Mais de même qu'un défilé militaire suscite, à la longue, un concours de foule de plus en plus nombreux, la Nation motorisée finit par noyer son émanation, la Nation armée, qui ne garda plus de prestige qu'en raison de son état et de ses pleins pouvoirs sur l'essence.

On mit deux heures à franchir le pont d'Angers. Cela permit à Antoine de découvrir que la distinction Sud et Nord de la Loire n'était pas seulement une vue de l'esprit universitaire. De même il n'avait jamais compris les embarras que les Espagnols avaient fait devant la Somme, les Français devant la Bérésina, les Allemands devant la Marne. La traversée de la Loire en juin 40 suffisait à communiquer au profane le respect que les stratèges portent au cours d'eau

On coucha à Pontausay, la bonne dans le garage d'un

hôtel transformé en dortoir, Mme Nubien et ses filles dans le même lit-cage, Antoine, par une faveur qu'il n'avait pas cherchée, dans un boudoir rose, sur une chaise longue. Il dormit.

A son réveil il se mit à penser à ses parents, s'accusant d'ingratitude envers sa mère, d'insouciance pour son père. En chemise, il regardait une dizaine de voyageurs qui, torse nu, se rasaient devant l'hôtel autour d'un abreuvoir.

Sophie entra au galop :

— Tout le monde est dans la voiture ! Maman va être furieuse contre toi. Tu as laissé tes affaires par terre, elles doivent être propres ! Dépêche-toi donc. Ne rentre pas ta chemise dans ton slip, tu la bouchonnes. Et puis ça ne se fait plus. Avec ça tu ne t'es même pas lavé les dents? Les Allemands sont au Mans.

« Celui qui nous écouterait nous prendrait pour frère et sœur » pensa Antoine avec dépit. Une voix usée, courtoise, remplissait le rez-de-chaussée.

— C'est le maréchal Pétain, expliqua Sophie.

Antoine passa sa veste.

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Des choses vagues. Il n'est pas content.

Quand ils parvinrent à la voiture, la tête du mécanicien sortait du capot.

— Rien à faire pour réparer, il faudrait aller à Angers.

Il s'éloigna de la Citroën béante. Mme Nubien fit le point. Le discours de Pétain l'inclinait à reconnaître ses fautes. Elle se déclarait coupable. On ne fait pas rouler une voiture sans huile, ça tombe sous le sens. Comment la veille n'avait-elle pas vérifié son niveau, elle se le demandait. Comme Rose sautait sur place en criant que la voiture était cassée, elle la gifla en suggérant que pour avoir demandé à faire pipi toutes les cinq minutes, lui brouillant les idées, c'était peut-être Rose la coupable. Puis elle assit son monde dans la voiture et partit téléphoner à son mari.

Antoine, enchanté du contretemps qui mettait un peu d'inattendu dans une fuite trop bien réglée colla son genou à celui de Sophie. A travers les vitres ils considérèrent le défilé qui continuait sur la grand-route. Les camions militaires étaient tous ornés d'emblèmes peints avec soin, diables fonçant avec une pique, coqs en bataille, tigres, mais ces emblèmes, négligeant la ligne bleue des Vosges, menaçaient la ligne non moins bleue des Pyrénées.

Les soldats chantaient. Quelques-uns vinrent prendre de l'eau à l'abreuvoir, rirent au nez de Sophie, l'appelèrent « Beauté ». Elle les traita d'idiots avec complaisance. « Si

c'est là une armée vaincue, pensait Antoine, comment imaginer une armée victorieuse? » Or il soupçonnait les Allemands d'être tristes et que leurs régiments studieux poursuivaient sans comprendre un adversaire parti en vacances.

Le comble : assis sur une chaise de paille, coiffé d'un chapeau de papier, le proviseur apparut, entouré de nègres, sur un tracteur d'artillerie. La joie des enfants fut interrompue par le retour de Mme Nubien.

— J'ai eu Papa au téléphone. Il est encore à Tours. La guerre est perdue. On ne se défendra même pas sur la Loire, à peine la Garonne. Ce qu'on attend, c'est l'armistice. Pauvre France ! Papa a mangé un pâté qui ne lui a pas réussi.

On finit par comprendre qu'un officier ami, qui filait sur Limoges, s'arrêterait pour les prendre, mais qu'il n'avait qu'une place.

— Je mettrai Rose sur mes genoux. Mais toi?

Elle s'interrompit, prête à pleurer. Que cette femme pût songer à pleurer donnait la mesure de la situation. Elle ne pleura pas, mais pleurèrent la bonne, dont les parents habitaient Poitiers et qui fut invitée à les rejoindre par ses propres moyens en faisant la retape sur la route, et Rose qui, pour la première fois, sentait chez sa mère un affolement vrai, et peut-être Sophie qui avait pris Rose sur ses genoux, les yeux dans ses cheveux. Antoine était plus réconforté qu'ému par ce spectacle. Ainsi les grandes personnes renonçaient à expliquer le nouveau par le déjà vu et notamment 40 par 14. La course au trésor vers la Garonne, elles convenaient qu'elles n'avaient jamais vu ça. Quelle victoire ! Antoine aurait voulu leur faire signer tant d'aveux précieux. Devant les moteurs allemands, les adultes avaient retrouvé une inexpérience juvénile.

Mme Nubien reprit du poil après le départ de la bonne. C'était une bonne chose de faite. L'ami officier ne serait pas de marbre. A quatre, on se caserait plus facilement qu'à cinq. Elle regarda Antoine qui comprit qu'elle pensait « à trois ».

Ils s'installèrent dans la cour du garage où l'officier devait s'arrêter. Réfugiés et militaires échangeaient leurs idées sur la guerre. Ils maudissaient les traîtres, qui n'étaient pas les mêmes pour chacun. Ils attendaient l'armistice comme le véhicule qui les ramènerait chez eux. On se moqua des cavaliers qui voulaient se battre sur la Loire, d'un bataillon de marche que son capitaine faisait remonter vers Tours. Il était évident que si l'armistice n'était pas encore signé, comme il eût été raisonnable, c'était parce qu'un gouvernement ami des marchands de canons entendait qu'on brûlât les munitions.

L'officier ami précipita les événements. Il chargea Rose

et sa mère. Quant à Sophie, le camion de matériel qui suivait avait ordre de la prendre, ainsi qu'Antoine. Ils n'avaient qu'à attendre. Rendez-vous ce soir à Limoges. Il y eut une étreinte sincère entre Sophie et sa mère. Ils se retrouvèrent seuls, avec des sandwiches.

L'après-midi fut long. Au crépuscule, l'air trembla. Puis dans les camions débâchés qui suivirent Sophie, du bout du doigt, montra les paquets de civils ensanglantés. Le tête-à-tête de Sophie et d'Antoine commençait mal. L'aviation allemande — certains disaient italienne — avait bombardé la route dix kilomètres plus haut. Le camion de matériel n'arrivait pas. Antoine se demandait ce qu'il était advenu du train qu'avait pris sa mère. Sophie, qui l'avait quitté, revint.

— Dépêche-toi, ceux-là sont gentils. Ils veulent bien nous prendre.

Ils s'endormirent dans les ténèbres intérieures du camion après s'être embrassés sur la joue et souhaité le bonsoir, dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils avaient toujours dormi ensemble.

JACQUES LAURENT.

(A suivre.)

TAOS
ET SON PROPHÈTE

Mrs. M. m'offre un *green lezard* (cocktail de glace et menthe pilées arrosées de gin) au *Country Club* de Denver. Mrs. M. qui , — entre autres titres, — a été l'amie de Thomas Wolfe et surtout de Paul Robeson, me raconte, puisque je vais prendre l'avion pour Santa Fé, que Frieda Lawrence, a épousé le capitaine Ravagli après qu'il eut rapporté les cendres du grand homme.

Si Lawrence fut d'abord enterré à Vence, c'est que Frieda manquait d'argent pour le faire incinérer. Dès qu'elle eut obtenu une succession en sa faveur, elle quitta l'Europe pour retourner à Taos et confia au capitaine le soin de réduire D. H. en cendres et de le lui ramener. On raconte d'ailleurs que dans leur joie de se revoir et la confusion qui en résulta, l'urne fut oubliée à la gare et qu'il fallut retourner en hâte la chercher. Autour de ces cendres même, les trois égéries de Lawrence ne purent se mettre d'accord. Mabel Dodge pensait que bien loin d'être enfermé dans un bloc de ciment. Lawrence eût souhaité voir ses cendres dispersées au vent. Un enlèvement des cendres fut tenté dans ce dessein. Dorothy Brett orna le reposoir de chevaux au galop, peints de sa main, et qui furent effacés...

Je devais plus tard retrouver l'écho de ces « on-dit » dans le livre de *Witter Bynner* intitulé *Journey with genius* et qu'il est indispensable d'avoir lu si l'on veut savoir ce que Lawrence faisait au Nouveau Mexique.

Pourquoi quitter Denver et le Colorado pour aller à Santa Fé, à Taos, dans le Nouveau-Mexique? A New-York, j'avais demandé à voir un jeune écrivain, Donald Wetzel dont j'avais aimé les deux premiers livres. On me répondit qu'il habitait Santa Fé. Mais à Santa Fé-Taos, il y avait aussi le

souvenir de Lawrence, de Willa Cather, il y avait Oliver La Farge et une colonie d'écrivains, d'artistes qui au milieu des Indiens et cernés par le désert trouvaient une liberté plus exaltante que celle de Greenwich village, le Saint-Germain de Manhattan, désormais assez calme.

On peut faire tout ce que l'on veut aux États-Unis, à condition de le faire au bon endroit. Le principe des « réserves » ne s'applique pas aux seuls Indiens.

Je sais maintenant qu'une autre raison pousse l'Européen vers Santa Fé. Cette curieuse agglomération est la plus ancienne des graines qui, traversant l'Atlantique et d'incroyables déserts, est venue se planter là et germer comme par miracle. Le plan de Santa Fé a été conçu en Espagne en 1573, sous Philippe II, et ce plan avec sa « plaza » est devenu une réalité malgré des moyens de transport inexistants, des Indiens plus plus ou moins hostiles, pas de route, pas même de piste. Rien n'est moins encourageant que le paysage vu d'avion : un désert rougeâtre, des traces de cours d'eau asséchés, de rares bouquets gris, le sentiment que seuls peut-être des serpents peuvent subsister dans les anfractuosités de cet indigeste amalgame de gâteaux secs. Pourtant Santa Fé, à quelque quinze cents mètres d'altitude est une oasis pépiant d'oiseaux, pourvue d'un Palais de boue (adobe) qui fut construit en 1610 et qui constitue le plus vieil édifice public des États-Unis.

Dans un numéro du *New-Mexico Quarterly*, Frieda Lawrence a publié un inédit de D. H. Lawrence, quelques notes retrouvées dans ses papiers :

« Il n'y a pas de conflit entre le christianisme et moi. Peut-être existe-t-il un certain conflit entre le non-conformisme et moi, car au fond par nature je suis catholique. Mais je crois en un Dieu tout-puissant. Je crois que Jésus est l'un de ses fils ; non pas le seul Fils de Dieu. Je crois que les hommes qui croient en un Dieu tout-puissant lui élèveront une Église. C'est-à-dire que je crois en une Église et que je crois en la nécessité d'une doctrine secrète contre la vulgarité du non-conformisme. Je crois en l'autorité de l'Église et que le prêtre a le pouvoir d'accorder l'absolution.

« En sorte qu'il n'y a pas désaccord fondamental entre moi et l'Église catholique.

« Mais je ne puis croire en une Église du Christ. Jésus n'est que l'un des Fils de Dieu. Il y a plusieurs sauveurs, il n'y a qu'un Dieu. Il y aura d'autres sauveurs, mais Dieu restera Dieu. En sorte que cette grande Église de l'avenir connaîtra d'autres sauveurs : les hommes sont sauvés de différentes manières qui varient avec le temps, la succession des siècles, et les lieux. Une Église établie sur le Dieu tout-puissant mais possédant des temples pour ses divers sauveurs est le vrai chemin de l'homme.

« Le grand malheur c'est que chaque religion tend à imposer son exclusif sauveur. Le christianisme se fait haïr parce qu'il prétend qu'il n'y a qu'une voie vers Dieu. Une véritable Église reconnaîtrait qu'il y a quelques rares grandes voies et de nombreuses, nombreuses petites pistes.

« — Je suis la seule voie ! Jésus même ne peut dire cela à tous les hommes.

« Pour de nombreux hommes, Jésus n'est plus la voie, il ne l'est plus pour moi. Mais qu'importe? Il est l'un des Fils de Dieu. Et je brûlerais volontiers un cierge en son honneur.

« Néanmoins, il me faut chercher un autre chemin. Dieu, le Grand Dieu, est toujours Dieu. Mais il nous faut trouver une nouvelle voie qui nous conduise vers lui.

« Pour le moment, nous n'en avons pas. Dieu est Dieu — mais nous ne pouvons pas l'attendre. Dieu est Dieu, *mais il ne nous a pas envoyé de nouveau prophète.*

« Cela ne veut pas dire que nous renonçons à essayer de le rejoindre. »

Cet inédit ne peut surprendre si l'on connaît, notamment, *Le Serpent à plumes.* Ces paroles pourraient se trouver dans la bouche de don Ramon quand il explique à Kate pourquoi il se fait le grand prêtre de Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, et que voulant ressusciter, les anciens Dieux, il fait jeter dans le lac le Christ et la Sainte Vierge en une cérémonie qui se veut déférente. Comme Frieda ne nous donne pas de précisions sur l'origine de ce texte, il est permis de penser qu'il fut écrit par le romancier pour don Ramon. Mais cela ne change rien, car don Ramon est une projection directe de Law-

rence *qui aurait voulu être ce nouveau prophète*. Et c'est dans ce dessein qu'il parcourt la terre, l'Asie, l'Australie, l'Amérique, dans ce dessein que partout, des Druides aux Étrusques en passaut par les Indiens, il interroge les anciennes religions et c'est en définitive de Santa Fé, de Taos qu'il lança son principal message — à travers un roman — dérisoire signe des temps !

Arrivé à Santa Fé, je téléphone à Donald Wetzel. Il est gardien du Laboratoire d'Anthropologie, au bord de l'Arroyo Chamiso, une sorte de ravin qui se fait torrent quelques heures par an, à des moments inattendus. Au bord de ce ravin assoiffé, attenant à sa maison, il a fait une cuve de ciment où il tente de faire vivre deux canards. Ses yeux sont très noirs, un peu riboulants, il est très jeune ; on le sent à la fois traqué (objecteur de conscience, il a été emprisonné) et avide de sympathie, acharné à défendre ses convictions. Il me fait visiter son *laboratory*, poteries, tapisseries indiennes. Il doit veiller à leur entretien. L'édifice est beau. Il se prolonge par le Muséum d'Art folklorique international (la France s'est distinguée par la qualité de ses envois). Ce Muséum a été construit avec l'argent d'une riche héritière de Chicago qui ne croyait pas avoir donné de quoi faire un Musée aussi important... L'Amérique a la manie des musées, comme si leur existence augmentait la durée de son histoire. On y emmagasine, non seulement le passé, mais le présent immédiat, et si l'on pouvait, si l'on osait, l'avenir même y prendrait place. Une idée pour un donateur éventuel : la création d'un Musée de l'Avenir...

La lumière est crue, le soleil n'a rien à craindre, il va se coucher derrière les montagnes hantées de coyotes et autres fauves. Il y a un moment de gloire folle, d'apothéose écarlate dans un silence inquiétant. Je ne puis oublier les immenses étendues rongées, l'énorme lèpre qui nous entoure. Nous sommes assis par terre sur le trottoir qui borde le Musée, Don Wetzel, sa femme et moi. Nous buvons boîte de bière sur boîte de bière, et nous buvons directement à la boîte comme en France au goulot. Cette bière glacée, le métal sur

les lèvres, c'est une étrange sensation que je renouvelle entre chaque pipe. La nuit nous serre de près, une nuit à guet-apens. Dans le lointain un groupe d'étoiles entassées à mi-ciel. Wetzel et sa femme sont anxieux de savoir ce que je pense de l'Amérique. Tous les Américains le sont. Je n'ai jamais songé, en France, à leur demander ce qu'ils pensaient de la France. On croit en général que cette question va au-devant de compliments... prodigieux l'Amérique ! quel tour de force, quelle puissance ! A vrai dire, il m'a souvent semblé que cette question cachait une inquiétude.

Ce qui me touche en Amérique, c'est le mal que les hommes doivent se donner pour vivre, pour survivre. Tous les superlatifs américains, le superboy et le superman répondent à cette nécessité première qui fait qu'une voiture là-bas est aussi indispensable qu'une paire de chaussures ici. J'avoue qu'à New-York, dans la turbulence de Broadway, du haut de l'Empire State, dans Rockfeller Center ou en faisant le tour de Manhattan, je n'ai pu m'empêcher de penser à *The City in the Sea* d'Edgar Poe :

Lo! Death has reared himself a throne
In a strange city lying alone
Far down within the dim west
Where the good end the bad and the worst and the best
Have gone to their eternal rest...

The City in the Sea, cette ville encerclée par la mer, dont les palais et les tours ne ressemblent à rien qui soit nôtre, cette ville qui semble en suspension dans l'air, tandis que du sommet de sa plus fière tour, la Mort regarde gigantesquement en bas, serait-ce une anticipation de New-York? Les sages indiens avaient fait de Manhattan un cimetière. Cette île s'enfonce insensiblement dans la mer. Mais New-York n'est pas l'Amérique... dit-on.

Les déserts traversés et vus d'avion de Denver à Santa Fé n'ont pas contribué à modifier ma façon de voir. Le culte de la mort au Mexique non plus. A travers la nuit, diadème posé au bord du ciel où s'est levée une grosse lune rousse, un petit tas d'étoiles à fleur de terre attire mon attention.

— C'est Los Alamos, me dit Wetzel.

— Los Alamos?

— La ville atomique.

Elle est entourée de précipices. La main-d'œuvre est surtout composée d'indiens que l'on vient chercher dans les pueblos environnants. Les habitants de Los Alamos vivent dans une atmosphère de suspicion et de peur — peur aussi d'une explosion. On construit de formidables refuges dans les falaises à pic. (On joue de la sirène d'alerte un peu partout dans les villes d'Amérique comme si l'état d'alerte et le rappel de la mort étaient indispensables au déploiement d'énergie nécessaire pour assurer le triomphe de la vie.)

Malgré la nuit et l'altitude, l'air reste sec en été. Il n'a pas plu depuis des mois. Il paraît que s'il y avait de l'eau, cette terre apparemment stérile serait d'une richesse fabuleuse. Il est question de faire venir l'eau du Pacifique, de transformer l'eau de mer en eau d'irrigation. Mais le Pacifique est loin, il y a, avant, les vastes déserts de l'Arizona. Il est aussi question de drainer les nuages et de faire pleuvoir scientifiquement. On se dispute déjà l'eau du ciel entre Utah, Arizona, Nouveau-Mexique et Texas.

On peut goûter une certaine douceur de vivre à Santa Fé. Posées comme de vieilles poupées sous les arcades du Palais du gouverneur, des Indiennes vendent leur pacotille : colliers de grains de maïs teints, petites poteries aux couleurs éclatantes, bijoux Zuni ou Navajo ; elles sont silencieuses et ne vantent pas leur jolie marchandise. Peut-être ne sont-elles que des figurantes.

Impossible de traverser la place, à plus forte raison de s'asseoir sur un banc sans être assailli par une nuée de petits cireurs munis de leur boîte et de leurs brosses. Indiens, Espagnols ou métis. En deux mois, j'ai du consentir plusieurs fois à faire cirer mes chaussures. C'est une volupté d'espèce un peu louche. De la Plazza on rejoint le Rio, bordé d'arbres verts et de tables en ciment pour pique-niqueurs.

Santa Fé est un centre de l'art indien, espagnol aussi. L'existence de cet art autochtone n'est pas pour rien dans

l'afflux d'écrivains et d'artistes qui s'y sont installés. Mais les manifestations libres de cet art local sont encadrées, étudiées, classées dans toute une série de musées et d'écoles. Les édifices les plus harmonieux sont construits en blocs d'adobe selon une antique méthode indienne. De là vient que les Indiens aient pu être ici sédentaires, un pueblo étant un village. La nécessité pour les missionnaires de fabriquer avec les moyens du bord, non seulement les édifices mais les autels, les saints, les crucifix peints ou sculptés ont donné un art singulièrement hybride. En fait, on voudrait bien aujourd'hui rendre à César ce qui est à César. Les mélanges de race même semblent plus difficiles qu'au temps où les hommes volaient les femmes apaches des environs.

Je n'ai rien tant admiré que les peintures de sables ; elles sont Navajo, faites de terres colorées. Le symbolisme de ces peintures, couleurs et formes a été étudié. Elles sont reliées au mythe de la création Navajo, mythe fort compliqué d'apparence mais au demeurant joli conte. Begochiddy (le Grand Dieu) dit : « Il nous faut nous hâter et créer l'esprit de Nahastau (la terre) qui est l'esprit qui fait que les choses poussent, et aussi l'esprit du Ciel, de la pluie et des nuages. La face de la terre fut marquée de blanc au sommet, de noir sur les yeux, de bleu en travers du nez, de jaune à travers la bouche et orné de cornes bleues tachetées de noir. Elle avait des plumes d'aigle sur la tête avec beaucoup de petits oiseaux dedans et tenait un panier plein de pollen et elle était enveloppée d'une couverture faite de toutes sortes de végétaux... » (Navajo Creation Myth-Museum of Navajo Ceremonial Art. Santa Fé, 1953.)

Don m'emmène chez Witter Bynner. C'est chez lui que D. H. Lawrence et Frieda passèrent leur première nuit dans la région. Les Indiens avaient surnommé Witter Bynner « l'antilope de la montagne », D. H. Lawrence : « le loup rouge », quant à Frieda, elle aurait eu droit au surnom de « Furieux Hiver ».

Witter Bynner est un poète. Il a vécu assez longtemps en Chine et possède une admirable collection de jades. Il a

traduit Lao Tseu (et aussi le *Livre d'Amour* de Charles Vildrac) Sa bibliothèque, son salon regorgent de souvenirs. Il a connu Mark Twain (et voulut même épouser sa fille), Edith Wharton, Henry James, etc... C'est un sage, un collectionneur, un esprit critique souple et pénétrant. De l'antilope, il a conservé une certaine grâce. Entre Lawrence et lui, entre le loup et l'antilope, l'accord ne pouvait être profond. Il me montre une peinture de Lawrence, corps vaguement entrelacés, une sorte de Blake délavé. Il me montre un panneau de bois peint que Lawrence avait ramené de Taormina et trimballé avec lui pendant des mois à travers le monde et qu'il lui abandonna le jour même de son arrivée, dans un accès de colère.

Wetzel et moi avons projeté d'aller à Taos le lendemain. Witter Bynner m'apprend que Frieda est partie pour Aspern, dans le Colorado, à une conférence d'écrivains comme il s'en tient un peu partout pendant l'été. On y parle littérature. On y apprend comment faire un roman, une nouvelle, un poème. Les candidats à la gloire y paient leur séjour, les auteurs déjà publiés y sont payés pour leur présence, leur science, leur chance. C'est une formule de vacances. La littérature ne semble pas y gagner beaucoup.

Witter Bynner a un peu trop connu Lawrence. L'opposition de leurs génies est évidente. Lawrence prophétique et possédé, Witter Bynner sceptique et apparemment détaché. Pour le sage Witter Bynner, Lawrence était un enfant, un enfant qui avait peur de la nuit. Assez singulièrement, pour Witter Bynner qui croit d'abord aux relations entre hommes, Frieda a été la grande inspiratrice de Lawrence, une mère dans tous les sens du mot.

Je ne crois pas que la lucidité de Witter Bynner rende exactement justice à l'œuvre de Lawrence, ni à l'homme qu'il fut. J'aime mieux la position d'un Fabre-Luce (1). Lawrence a cru en la responsabilité religieuse du romancier, il a rempli son rôle de toutes ses forces. Il est toujours pathétique, même s'il lui arrive d'être ridicule. Cette lumière sacrée qu'il cherchait à l'intérieur de lui-même, chez les Peaux-Rouges,

(1) *Vie de D. H. Lawrence.* Éd. Grasset.

ou dans les vibrations même de la terre sur laquelle il vivait, on la retrouve dans son œuvre, et elle fascine. L'absolu qu'il cherchait, il eût aimé le trouver non seulement en lui-même, mais dans les rapports des êtres entre eux, chez les Indiens du Nouveau-Mexique, ou dans une société de disciples. Il fut pour le moins un merveilleux Don Quichotte.

En route pour Taos. Ce qui en 1922 était encore un rude chemin à travers un canyon, le long du Rio Grande, n'a plus rien d'une expédition. Ce n'est pas non plus une promenade idyllique. Le canyon n'est qu'une esquisse des Grands Canyons de l'Arizona, une esquisse maladroite encore que tourmentée. Le Rio Grande, l'ombre des falaises attire un peu de verdure et les pueblos. La population y est très clairsemée. Nous passons une église qui semble abandonnée. Il paraît qu'elle ne l'est pas et que, malgré les autorités, des « pénitents » y ont été flagellés et crucifiés. Ces pratiques christo-indiennes continueraient de nos jours. Il faut bien avouer que le paysage n'incite pas à la mansuétude.

Nous lâchons le canyon pour aller au ranch de Robert McKinney. C'est un coin de paradis. Dès que l'on peut capter un peu d'eau le chaos se métamorphose en verger normand. Il y a là un pré, des vaches noires bien luisantes, des chevaux. La maison est un palazzo d'adobe aux lignes arrondies (le grand charme de ces maisons : elles n'ont pas d'angle rigoureusement droit). Les pièces se succèdent. On pourrait se croire à Vence, dans une riche villa de la côte. En fait, McKinney vient assez souvent en Europe. Il porte la moue d'un lord, mélange d'insolence et d'indolence. Si ses ancêtres ont livré des combats sur la Santa Fé trail (l'une des plus importantes, elle partait du Missouri), lui doit gérer sa fortune à coups de conseils d'administration. Je jurerais qu'il écrit des poèmes. Il est le propriétaire du journal *New-Mexico* pour lequel j'ai été interviewé. Il nous fait les honneurs de son oasis. Un petit jet inlassable remplit la piscine. Il a des cygnes, des canards, des paons. Gentiment, au moment du départ, il offre à Wetzel une plume de paon pour son petit garçon.

Çà et là, dans les replis de la montagne, il y a d'autres

ranchs, d'autres fermes, ainsi dans *La Mort et l'Archevêque* avons-nous la ferme *Agua Secreta* que découvre le Père Latour au moment où la soif allait le torturer.

Ces montagnes arides, puissamment mortes, n'ont que l'apparence de la mort et un fabuleux potentiel de vie. « C'est ici l'un des centres magnétiques de la terre, disait Lawrence, si l'on en croit Mabel Dodge, de tels lieux sont invisiblement irradiés pour un temps, puis l'esprit qui les informe se retire et s'en va ailleurs », ajoutait-il malicieusement comme si cet esprit avait été le sien.

Il n'est pas douteux qu'en un tel lieu et aussi longtemps que le mercantilisme ne s'en mêle pas, l'Église offre une idée de l'Église de Dieu selon Lawrence. Les Espagnols et Indiens pueblos s'entendirent assez bien pour combiner leurs religions.

Mabel Dodge raconte une assez jolie histoire : les Indiens avaient ensemencé leurs champs mais la sécheresse régnait. Ils promenèrent une image de Jésus en le suppliant de leur envoyer la pluie. Dans la nuit, une pluie torrentielle emporta tout. Alors cette fois, ils promenèrent une image de la Vierge, lui disant :

— Vois ce que ton Fils a fait !

Taos, à sept mille pieds d'altitude, est dominé par la chaîne Sangre de Cristo dont Lawrence a dit qu'elle était la plus belle du monde. Cette terre promise est maintenant une terre trop bien exploitée, amplement pourvue de boutiques et d'hôtels. Taos a son héros américain : Kit Carson. Les Buffalo Bill, ces chevaliers des âges héroïques de l'Amérique — il n'y a pas un siècle de cela — ont eu de la chance, nos fils les connaissent mieux que Bayard ou Bertrand Duguesclin..

Dans l'un de ces *drug-stores* qui font l'unité de l'Amérique, on m'a remis une brochure sur Taos. Alors que nous nous installons pour déjeuner chez *La Dona Luz,* le restaurant français de Taos, je dis à Wetzel : « Parions que nous trouverons dans ce guide la liste des célébrités qui vivent à Taos. »

Or, à la page *Art in Taos* on peut lire : Lawrence Frieda, writer. Mabel Dodge, writer. Books, Intimitate Memories...

Mémoire de Lawrence, qu'en pensez-vous? L'esprit dont vous parliez n'aurait-il pas déserté Taos? Je ne vois pas encore sur cette liste, le nom du jeune écrivain William Goyen que j'aurais aimé rencontrer.

On longe une jolie rivière bordée de saules pour atteindre le Pueblo, le plus ancien et le plus vaste de l'Amérique. En posant les briques d'adobe, les indiens ont réussi à entasser des cubes les uns sur les autres jusqu'à cinq étages. Petits étages, petites ouvertures, des échelles. Des gosses jouent. Wetzel ne possède pas la clef qui permet d'entrer en contact avec les Indiens et réprouve ma curiosité. Les Indiens ont compris qu'ils devaient sacrifier à la curiosité des Blancs. Pour leurs fêtes, leurs cérémonies, ils satisfont au besoin du pittoresque, mais leurs vraies traditions comme leurs langues, demeurent secrètes.

C'est à un Français, Paul Coze, que je dois de les avoir un peu approchés. Dans chaque état des U. S. A., il y a eu, il y a encore un Français hors série. Le héros par excellence du Nouveau-Mexique, c'est le P. Latour, qui a inspiré, comme on sait, *La Mort et l'Archevêque* de Willa Cather. C'est au P. Latour, plus qu'à Kit Carson que les Indiens doivent d'avoir été — relativement — respectés. Paul Coze est un grand garçon sorti d'un western, long, mince, sec, l'œil bleu, le visage osseux sous le vaste chapeau, il a tout du cowboy et mérite la renommée qu'il a su acquérir par ses livres auprès de milliers de boy-scouts. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les Indiens, de *l'Oiseau-Tonnerre,* le fondateur du Club du Lasso à Paris ; il habite Phœnix dans l'Arizona, mais passe l'été dans un ranch aux environs de Santa Fé, un ranch édifié sur un point d'arrêt de la Santé Fé trail, au bord d'un torrent. Dans ce ranch, je serais volontiers resté. Pour vivre avec les Indiens Apaches, Navajo ou même Pueblo, il a conçu une ingénieuse petite roulotte, il a vécu de nombreuses années avec eux, passant son temps à dessiner — fort bien — à peindre, à prendre des notes, à étudier la vie indienne en la vivant d'aussi près que possible. Il me raconte qu'au cours de la dernière guerre, pour la première fois, les Indiens ont été mobilisés. Ils ont combattu un peu partout. Puis ceux

qui sont revenus ont regagné leurs tribus, laissé repousser leurs longs cheveux qu'il est sacrilège de couper. Ces Indiens ne se seraient battus que pour un motif : délivrer la France. Ils n'auraient fêté qu'une victoire : la Libération de Paris ! On comprend ce qu'il y a de pur et d'ambigu dans cette position à la fois naïve et fort diplomatique... La plupart des Indiens, surtout les pueblos, qui ont eu le rare, l'exceptionnel privilège de pouvoir rester où ils habitaient depuis des siècles évitent de s'intégrer à la civilisation américaine, ils restent fidèles à leurs traditions et à leur pauvreté.

Vivre avec les Indiens, c'est le moyen de ne pas perdre son innocence. Leurs coutumes, leurs danses, leur goût des couleurs, leurs légendes, leurs masques, leurs clowns : manifestations de l'enfance. De l'enfance de l'humanité ! Witter Bynner a écrit un livre pour nous laisser entendre que Lawrence était un enfant. Et après? Paul Coze accepte que nous soyons tous des enfants. Van Gogh, qui peint comme Lawrence décrit, avait sauvegardé le génie de l'enfance. Et il n'y a peut-être pas d'autre génie. Aux civilisés, il reste « l'humour ».

Coze pense que pour les Indiens pueblos, les plus sacrés des prêtres sont leurs Koshares, leurs clowns, personnages bariolés, masqués, grotesques et grossiers, bouffons des besoins qui font la vie, mais aussi incarnations de l'esprit des ancêtres. Ils expriment par leur sexualité, le goût de la fertilité et en même temps ils combattent, en se désarticulant, l'angoisse du mystère originel. Pour avoir l'honneur de faire les imbéciles et de porter un masque de terre ils doivent accepter la plus sévère des disciplines,

D. H. Lawrence a connu l'un des plus fameux d'entre eux : le gros Agapito, un grand comique, celui-là, qu'il appelait « tonneau de tripes ».

D. H. Lawrence n'avait pas tort de rechercher dans l'Indien l'antidote de la civilisation américaine. En fait, entre le conquérant infatigable et l'Indien traqué, l'opposition semble nette et irréductible. Pendant toute la période de la conquête, l'Indien a fixé la peur du pionnier et il a été la victime de cette peur. Le problème noir, la haine raciale procèdent, je crois, aujourd'hui encore, de cette même peur

cosmique qui exige de l'homme blanc un survoltage constant. L'Indien lui, s'est accommodé, il s'est arrangé avec les mystères de son séjour terrestre ; l'homme blanc au contraire a entamé une lutte sans merci. Malgré les colossales réalisations de l'homme blanc, il n'est pas certain que l'Indien ne soit en définitive le plus sage.

En ressuscitant Quetzalcoatl et en se faisant le prophète d'une religion nouvelle, Lawrence offrait peut-être un accord possible, les clefs d'un nouveau bonheur, d'une harmonie à rétablir. L'homme blanc est trop orgueilleux, trop assujetti à son entreprise pour écouter son nouveau prophète, l'homme indien n'en a que faire. Il est curieux tout de même qu'aucune secte ne soit encore sortie de là.

Lawrence n'a pas eu de chance avec ses disciples, sceptiques ironiques et jaloux de sa puissance créatrice et de son ingéniosité (Bynner ou J. M. Murry). Il n'a pas eu de chance non plus avec ceux qui lui étaient entièrement dévoués et dont l'enthousiasme (Mabel Dodge) ou la vénération (Dorothy Brett), choquaient les esprits non prévenus. Frieda elle-même, sut-elle défendre sa mémoire autant qu'il le méritait? Elle l'avoue : « Je me sens comme si j'avais passé des années devant une lumière terriblement forte et maintenant je suis encore éblouie et hébétée (1) ». Lawrence lui-même ne fut pas toujours à la hauteur de son apostolat. On voit bien à travers Witter Bynner que si ses héros, tel Don Ramon ne connaissent pas la peur, lui par contre tremblait devant l'œil en grain de café noir du Mexicain. Lui, si libre à bien des égards n'avait pas pu se libérer de la notion puritaine du Mal et il avait tendance à en voir partout les manifestations. Encore faut-il prendre garde que le Mal au Mexique, c'est la cruauté et le goût de la mort. Mais on oubliera les défauts de l'homme et ses mauvais disciples pour ne retenir que le meilleur de l'œuvre.

(1) D'une lettre reçue depuis : « Oui, les relations entre Murry Katherine et Lawrence sont plus claires pour moi, maintenant. Il était délicieux de vivre avec Katherine, elle était si gaie que je suis furieux de voir les critiques s'appesantir sur le côté tragique ; de même avec Lawrence. J'ai encore un livre que Katherine m'avait donné « chants de soldats » (Berger-Levrault) que nous aimions chanter Lawrence et moi. »

Je devais déjeuner dans une auberge de la montagne avec McKinney, mais il pleuvait. Ce n'était pas une pluie ordinaire. Des trombes d'eau unissaient la terre à un ciel furieux. Une pluie apocalyptique déferlait sur Santa Fé, crachée par le Dragon, mêlée de grêlons gros comme des moineaux de cristal. Le septième ange avait déversé son bol dans l'azur et loin d'avoir peur, je n'éprouvais que soulagement. L'air était devenu respirable. Les rues s'étaient muées en torrents rouges de boue. Nulle malédiction ne sortait de la bouche des hommes ; ils semblaient heureux comme on peut l'être quand une averse vous surprend par un jour d'été trop ensoleillé.

Quand cette espèce de tornade fut passée, il fallut attendre l'écoulement du flot. Bientôt un bout de trottoir réapparut. La chaussée inondée redevenait praticable aux jeeps et aux plus grosses voitures. Il était deux heures de l'après-midi quand McKinney put me rejoindre. Nous avions le sentiment joyeux que donne un bon lavage. Lui avait dépêché les reporters de son journal aux quatre coins de la ville et m'informa des dégâts. Il n'y avait qu'une mort d'homme à déplorer, le quartier espagnol était inondé, nombre de voitures avaient été déportées et enlisées. Mais déjà nous pouvions rejoindre une route à peu près sèche, la terre avait tout bu. Encore quelques heures de soleil et tout serait oublié si ce n'est dans l'édition du soir du *New-Mexico*.

D. H. Lawrence a écrit au moins deux apocalypses, deux révélations. Il y a les hymnes du *Serpent à Plumes*, et le dernier de ses livres, son ultime message : *Apocalypse*. Je crois qu'elles méritent toutes les deux d'être bien lues, — et à la lueur des apocalypses antérieures.

Sur la route qui conduit à l'aérodrome de Santa Fé le regard ne peut éviter une énorme enseigne au néon pour cinéma en plein air. A n'en pas douter c'est une figuration obscène, un phallus érigé, dressé contre le ciel. A moins qu'elle ne veuille représenter le champignon d'une explosion atomique...

ANDRÉ BAY

La demoiselle
et L'APPRENTI

Sur la boutique, en lettres noires sur fond jaune, était peint : *T. H. Corse*. Qu'une île pût être aussi une droguerie m'épatait.

Le personnel (comme disait le patron) se composait de quatre personnes : M. Henri, Mlle Jeanne, Mlle Anna et moi, le plus petit, le dernier venu, mais non le moins occupé. J'étais préposé aux livraisons. On chargeait mon charreton de balais, de bidons, de boîtes, et bride à l'épaule je démarrais sur les pavés de la place de la Cathédrale dans un pétard de roues et de bidons secoués. Aussitôt je devenais cheval et cocher. Parfois ma bête, claquant du talon, la tête haute, s'obstinait à vouloir tourner à droite alors que je devais aller à gauche ; mais j'arrivais toujours à la reprendre en main. Non sans mal.

Il y avait des chemins faciles ; brimbalé entre les brancards je me laissais pousser vers la place des Carmes par la rue Saint-Castor pavée de cailloux ronds. Une seule petite côte à monter, licol tendu, et j'arrivais devant la diligence de Beaucaire. Mais il y avait aussi les livraisons aux épiceries des hauts quartiers de l'Enclos Rey, et là je devais harceler ma bête qui dérapait des deux galoches, étranglée par le harnais, le cœur battant, les yeux hors de la tête. Aussi lui permettais-je de s'arrêter à une fontaine pour boire.

« Et allez, zou ! » Je la ramenais dans les bras du charreton, claquais de la langue et nous repartions. Si la montée était trop raide, je gueulais comme un vrai charretier : « *Troun de Diou de noum de Diou! La mountaras! de ques aquella puta de bestia! Lou fouï! Loui fouï!* » Je faisais claquer le fouet au-dessus de ma tête, m'en cinglais les flancs, frappant entre les cuisses comme je l'avais vu faire aux camionneurs. Bien entendu, tout se passait à l'intérieur.

« *Van lou creba aqueu drole!* » C'était une petite vieille qui s'apitoyait sur le trottoir ; je tendais le jarret pour lui montrer que ma bête avait du nerf.

J'aimais les rails du tramway ; quand j'arrivais à y glisser

les roues, plus de tumulte dans mon dos. Le charreton roulait seul.

Dans les descentes j'avais la planche sur le cul, et rien d'autre que mes talons pour freiner, aussi j'allais parfois à fond de train : j'étais emballé. J'avais un boulot du diable pour retrouver une allure normale ; il me fallait attendre un plat.

Un jour, je vis venir à ma rencontre la vitrine d'un encadreur, avec tous ses miroirs où des douzaines de garçons de course couraient à pas de géant, prêts à entrer dans les glaces, les bouquets de roses et les paysages. Je ne réussis à prendre le virage que d'extrême justesse.

Les diligences partaient de la place des Arènes et de la place des Carmes. C'étaient d'énormes boîtes où grimpaient par de hauts marchepieds des dames à ombrelles ou manchons, selon la saison ; des messieurs à lévites, à souliers pointus, coiffés de panamas ou de melons.

Quand j'arrivais, les charretiers plaçaient mes colis sur le toit, que protégeait une bâche verte. L'un d'eux m'avait à la bonne ; il me permettait de monter sur son siège et me contait ses combats contre les uhlans. Tandis qu'il parlait je le voyais, sabre au clair, poitrine étincelante, galopant avec son escadron. Et quand, les pieds bien calés, le torse droit, il faisait claquer son fouet au-dessus de son couple de chevaux noirs, que la diligence s'ébranlait dans le cliquetis de ses vitres et le craquement de sa vieille carcasse, le charretier me paraissait retrouver un peu de sa gloire.

Lorsqu'il sortait de l'affenage, entre ses bêtes au poil lustré, peignées en quadrillé, leurs crinières frisées retombant sur le cou, sabots cirés, les gens s'arrêtaient ; et lui, tenant chacun des chevaux par la bride, mince et droite, sa moustache blanche relevée en crocs, traversait la place des Arènes sans regarder à droite ni à gauche, comme s'il allait atteler le carrosse du roi.

Après un tel spectacle, quand je revenais à la droguerie j'étais plus cheval que jamais. Le reste du temps j'emplissais de poudre de javelle de petites boîtes ou je rangeais dans l'arrière-boutique.

Il arrivait que Mlle Anna m'appelât (c'était la voyageuse, elle avait soixante-dix ans) ; elle tenait un cabas à la main. Elle était toute petite et menue ; ses cheveux roulés en coquilles de chaque côté de sa tête lui donnaient l'air d'une enfant. Elle me parlait toujours avec douceur et en souriant, comme si je l'amusais.

— Veux-tu aller me faire mes provisions?

Je prenais la liste, le cabas, l'argent, et je courais.

Mlle Anna passait une grande partie de sa vie sur les routes ; elle allait d'un village à l'autre et rentrait avec un carnet plein de commandes.

J'étais là parfois quand elle montait dans la diligence ; ces jours-là elle portait un béguin attaché sous le menton par une bride, et tenait à la main un livre à reliure de cuir noir et son réticule. Il me semblait qu'elle allait à la messe. Relevant sur son bras la traîne de sa jupe, découvrant ses petits souliers plats et ses bas de laine blanche, elle montait avec légèreté le marchepied ; de derrière la vitre elle levait sa main de poupée, gantée de mitaine, et me disait au revoir tandis que la lourde voiture s'ébranlait.

C'était la seule personne dans la droguerie à qui M. Corse parlât avec respect. Il la raccompagnait sur le seuil de la boutique et lui faisait une sorte de révérence, dos rond, bras repliés.

La voyageuse habitait dans la maison voisine de la droguerie, de l'autre côté de la cour, au deuxième et dernier étage, avec sa sœur paralysée. Quand je frappais à la porte :

— Entre ! criait la vieille demoiselle.

Je l'ai toujours vue assise dans un fauteuil, les pieds sur un tabouret. Elle s'assurait que je n'avais rien oublié, puis :

— Je parie que tu boirais un petit verre de carthagène?

— Oh oui, mademoiselle !

— Eh bien, sers-toi, disait-elle en riant.

Dès que j'avais bu tout changeait ; je me sentais léger.

— Tu donneras bien un coup de balai avant de descendre?

— Oui, mademoiselle.

Le balai valsait dans mes mains.

— Eh, doucement ! Tu fais trop de poussière ! Qu'est-ce que tu as à tes mains?

— C'est la javelle, mademoiselle.

La poudre entrait dans les crevasses des engelures, les rongeait.

— Il faut les soigner, mettre de la vaseline. Le soir, en te couchant, mets-les dans tes bas.

Tout en me surveillant par-dessus ses lunettes, la demoiselle tricotait.

— Là ! Et maintenant tu vas donner un petit coup de serpillière. De chiffon, quoi !

En un rien de temps je lavais le carrelage.

— Tu en as de la chance !

Oui, en effet, sans savoir pourquoi je trouvais que j'avais de la chance.

— Tu peux courir, jouer.

La pointe de sa longue aiguille appuyée sur sa lèvre, la demoiselle me regardait.

— Et moi, depuis dix ans, je suis clouée.

Clouée? Comme le Christ? A voir mon air ahuri, elle se mit à rire.

— Paralysée, quoi ! Tu crois que c'est gai ! Jusqu'à ma mort à regarder la cour? Et encore, la cour ! Un morceau de la cour.

De son aiguille elle montra le mur.

— Quand tu marches en bas, je sais que c'est toi qui vas à la cave. Tes galoches claquent comme des battoirs. Et quand tu cours, c'est terrible ; toute la maison résonne. Moi, j'ai les cloches.

Et comme je la regardais étonné :

— Celles de la cathédrale, petit sot ! Le mur, les cloches...

Elle se remit à tricoter. Je ne savais pas si elle avait fini de parler et n'osais pas partir.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-elle soudain avec brusquerie.

Je sursautai, courus vers la porte et descendis l'escalier quatre à quatre.

Quand je n'avais plus de boîtes de javelle à remplir et le charreton à traîner :

— Va ranger ! ordonnait M. Henri.

J'allumais une bougie et filais dans les ténèbres de l'arrière-boutique. Il m'arrivait de heurter un sac ou une caisse et de tomber dans un fracas d'objets renversés.

— Ça y est ! Il s'est encore foutu par terre ! criait M. Henri. Comme dégourdi celui-là ! Vous verrez qu'il finira par mettre le feu à la baraque.

La flamme de la bougie roulait dans le noir, puis s'éteignait. Je me relevais, rallumais, et me mettais à changer les boîtes d'étagères. C'est ce qu'on appelait « ranger ». Je rangeais surtout les bonbons et les racines de réglisse.

Soudain :

— Aux livraisons ! hurlait M. Henri.

C'était le moment du branle-bas ; tout le personnel venait sur le pont.

— Six balais. Deux grosses de cirage ! Un bidon de térébenthine ! annonçait le commis-chef.

Mlle Jeanne et moi courions du magasin à l'arrière-boutique où nous prenions d'assaut les marchandises.

C'est pendant l'une de ces « livraisons » que je fis une découverte : M. Henri avait six doigts à chaque main. A côté du pouce un autre sortait comme un ergot. Mon étonnement fut tel que je restai sur place.

— Nom de Dieu ! quel abruti !

M. Henri voulut me saisir par l'épaule, mais la crainte d'être touché par tous ces doigts me souleva. Je courus sur la place. Mon sort était réglé. Mon compte le fut huit jours plus tard quand on me mit à la porte.

C'est peu après que la folie s'empara de la ville, et m'entraîna : la guerre venait d'être déclarée.

Sans savoir comment, je me trouvai au milieu de la foule. Un prêtre et un sous-officier me tenaient chacun par un bras. Nous chantions *la Marseillaise*. Une musique militaire, des soldats à cheval nous précédaient ; des pompiers porteurs de torches nous escortaient. Nous n'étions qu'un cri, marchant comme on danse, bras dessus, bras dessous, deux pas en avant, un en arrière, zigzaguant autour des boulevards, devant les monuments qui paraissaient en flammes. Tout avait la couleur du feu : arbres, visages suants, eau des fontaines. Tout en nous était rouge. Nous aussi nous flambions.

Parfois un cri courait de la tête à la queue : « A Berlin ! A Berlin ! » Un hurlement s'élevait du tas : « A bas Guillaume ! »

Si on l'eût lâché parmi nous, il aurait disparu, dévoré par les milliers de crabes que nous étions devenus. Le sang nous coulait au bout des doigts. A Berlin ! A Berlin ! Nous en voulions de l'Alboche, tout cru, saignant. Nous voulions y aller, comme ça, en dansant, bras dessus, bras dessous, jusqu'à Berlin, jusqu'au palais du kaiser. Il suffisait que la tête prenne la route de l'Est, la queue suivrait, et toute la ville pêle-mêle sur les routes. A Berlin ! A Berlin ! Une promenade d'été, à la lueur des flambeaux, dans l'éclat hérissé des trompettes, le martèlement sourd des tam-tams, derrière les officiers qui saluaient et resaluaient du plat de l'acier rouge. Rouge déjà.

En avant ! tous en chœur, gueulant, dansant, chantant, deux pas en avant, un en arrière. Et moi aussi, entre mon curé et mon sous-off, il me tardait de prendre le vrai départ. Nous sautions le Rhin à pieds joints, bras dessus, bras dessous. Et en avant la clique ! Précédés des croupes des chevaux, des galons brillants, des boutons d'or ; dans l'odeur des harnais et du crottin, notre élan seul suffisant. Et plus nous gueulions, plus notre chaleur montait. Il n'y avait plus d'âges, de conditions, rien d'autre qu'un tas parfait, pâte noire et rouge qui montait, montait sans cesse.

Mais plutôt que d'aller vers le Nord, nous perdions du temps ; ni le prêtre, ni le sous-off, ni les officiers ne prenaient la bonne direction. On ne sortait pas de Nîmes, comme si l'ennemi se fût trouvé au centre de la ville et que nous l'encercliions et le terrifiions avec nos cris et nos chants, et

que Josué nous menât. Nous repassions devant le palais de Justice, les Arènes, le Théâtre municipal et la Maison Carrée, nous arrivions devant la place des Carmes, puis sous les marronniers de l'Esplanade ; nous marchions sous les arbres, le long des terrasses désertes des cafés comme nous aurions traversé une ville dont les habitants auraient fui. Nous prenions Nîmes d'assaut, nous l'avions à notre merci. Nous avions déjà gagné la guerre en quelque sorte. Il nous avait suffi de sortir dans la rue, bras dessus, bras dessous, deux pas en avant, un en arrière, avec notre musique militaire et les flammes des torches, et de chanter *la Marseillaise* de tout notre cœur chauffé au rouge. Le reste n'était plus qu'une affaire de jours, de semaines au plus. Le plus dur était fait. Nous pouvions aller nous coucher. Mais on ne s'y décidait pas. Musique partie, pompiers rentrés, nous tournions encore, inlassables, n'ayant pas cuvé notre vin, toujours zigzaguants, toujours aussi nombreux, mais les voix s'enrouaient, les « A Berlin ! » devenaient plus sourds, haletants, comme si nous avions tiré la langue. Nous commencions à être vidés.

La douche m'attendait à la maison. Mon cousin Eugène était assis dans la cuisine, sous le bec Auer.

— Et alors, imbécile, tu as bien gueulé?

Je frémis : l'ennemi était dans la place.

— Tu avais bonne mine entre ton ratichon et ton fayot !

Et il voyait, savait tout !

Tous mes livres d'histoire me remontèrent au cœur : Jeanne d'Arc et Duguesclin, le chevalier d'Assas et Marceau. Je me couvris de drapeaux.

— J'aime mon pays, dis-je.

Eugène eut un petit rire. Ses grandes mains, aux ongles noirs de cambouis, reposaient sur la toile cirée.

— Pauvre andouille ! répondit-il.

Mais cette fois je ne me laissai pas intimider ; la gloire, l'espérance me donnèrent du courage.

— Nous gagnerons la guerre !

— Nous la perdrons tous.

Il se leva, s'étira, touchant presque le plafond.

— Couche-toi, va ! Ça vaudra mieux que de dire des âneries, dit-il.

Et il alla dans sa chambre. J'ouvris mon petit lit pliant et m'endormis aussitôt.

Les journées historiques passent vite, ce qui reste c'est la petite réalité. Je finis par trouver une place dans une fabrique de chaussures. On m'avait offert de devenir fraiseur. Il ne fallait rien moins qu'une guerre pour permettre de pareilles promotions. De petit colleur de gravures devenir fraiseur,

c'est un peu comme si un caporal était nommé général de division. Et, à dire vrai, je n'y croyais pas.

Nous en avions deux dans mon ancienne fabrique, qui m'éblouissaient ; de nettoyer leurs machines seulement, le samedi soir, me donnait du lustre, me semblait-il. Et quand ils sortaient avec leur casquette à carreaux blancs et noirs, leur chemise blanche et leur magnifique cravate, nous étions tous fiers d'eux. C'étaient là des ouvriers de luxe. Le dimanche on les rencontrait sur les boulevards, en grande tenue : chapeaux cloches marron, cols hauts, bottines à boutons, rasés au plus près, leur petite moustache taillée en brosse, à l'américaine, gandins en diable. Et chaque ouvrier de notre fabrique se disait avec orgueil : « Tiens, nos fraiseurs ! »

Il leur arrivait d'organiser des courses auxquelles tous les apprentis prenaient part, et ils décernaient les prix à la terrasse du *Café Glacier*. Nous arrivions la langue entre les dents, au milieu des consommateurs étonnés. Les vainqueurs avaient droit à un mélange d'absinthe et de grenadine, et partaient de là éméchés.

Aussi, quand on me proposa de devenir fraiseur, me sembla-t-il rêver. Il me tardait d'apprendre.

La fabrique où je venais de dénicher cet emploi fabuleux se trouvait près des jardins de la Fontaine, dans le quartier de la haute bourgeoisie protestante. Là, de chaque côté du canal, de cossues maisons en pierre de taille donnent à cet endroit un air de ville d'eaux.

Mon contremaître s'appelait Paquet ; il tenait du porc et de la boule, avec ses petits yeux rieurs, son ventre rond, énorme, ses jambes courtes.

C'est lui qui m'apprit le métier, sans mettre la main à la pâte. Depuis qu'une fraiseuse lui avait coupé deux doigts, il se méfiait. Moi pas. Je ne craignais pas les lames que la vitesse rendait invisibles. Pour les atteindre je montais sur une caisse.

Me montrant l'atelier : « Regarde-moi ça, disait-il. C'est devenu une crèche. » Les plus âgés des ouvriers, à deux exceptions près, avaient dix-huit ans. Aussi n'entendait-on que rires et sifflets. « Silence ! » criait Paquet. Il se promenait avec une règle et toc ! tapait sur la tête d'un canari. Mais il y avait trop de joie en nous pour qu'on pût nous faire taire ; elle nous sortait de la bouche avec notre souffle même.

Nous avions plus de travail que nous n'en pouvions faire ; pendant dix heures, parfois douze, toute la crèche lissait, fraisait, talonnait, rabattait. Devenant de jour en jour plus habile, je gagnais davantage de semaine en semaine. Un lundi matin, Paquet me dit :

— On t'a donné un coup de ciseaux. Tu as trop gagné.

On a peur que tu ailles dépenser tes sous avec les filles.

Je regardai les étiquettes ; les prix avaient été abaissés de dix pour cent. Tout en fraisant je commençai à réfléchir. On me harcelait pour que j'aille plus vite, mais désormais tout en travaillant autant je gagnerais moins. Pourquoi? C'est ce que je me demandais. Et qui m'assurait que le lundi suivant, ou dans un mois ou deux, on ne me diminuerait pas de nouveau?

Ainsi il y a des limites que je ne pourrais jamais franchir, puisque à mesure que je les atteindrais on les reculerait. Un découragement me vint.

Le plus singulier peut-être est que ma sympathie pour la patronne demeurait. Quand elle passait dans l'atelier, habillée de noir, les bras derrière le dos, la tête un peu penchée, j'étais content qu'elle fût là.

A l'atelier nous inventions des jeux ; celui du langage sifflé par exemple, avec lequel nous arrivâmes à tout exprimer : crainte, étonnement, joie et colère. « Oh la la ! Pas possible ! Qu'est-ce que tu me racontes-là? Non, je n'en crois rien. Tout ça c'est du vent. Le contremaître arrive, sauve qui peut ! C'est extraordinaire ! Eh bien ! mon vieux, on me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru. Tu en es sûr? » Nous disions tout cela, et bien d'autres choses encore, plus nuancées.

De derrière chaque haie de chariots montaient des roulades ; l'atelier se changeait en bocage.

Puis ce fut l'époque des mousquetaires, les jurons d'ancien style, les capededious, mordious, ventrebleu, sangbleu. L'un de nous trouva des épées et des masques ; nous ferraillâmes dans le grenier qui me servait de chambre.

A jouer de tels personnages nous en prîmes les allures ; les petits ouvriers devenaient de jeunes seigneurs en gapettes.

Eugène m'observait avec étonnement. Mon air absent, les expressions bizarres dont je me servais, la façon dont je mangeais, les goûts d'élégance qui me venaient, tout en moi lui parut curieux. A l'heure des repas il disait : « Monsieur le vicomte de la Talonnette est servi. » Mais cela ne me blessait pas ; nous n'étions pas de la même lignée, du même sang.

De temps à autre, à la cantonade : « Qu'est-ce qu'il tient comme couche ! » disait-il. Je n'entendais pas ; je rêvais à Marie-Antoinette, au chevalier de Maison-Rouge, dont j'avais lu les amours dans un livre d'Alexandre Dumas. Mêlé à la foule je la voyais s'avancer sur la charrette, les mains liées derrière le dos, coiffée d'un bonnet blanc. Et quand Sanson tenait la tête par les cheveux, des larmes me venaient. Que l'on pût pleurer pour Marie-Antoinette, voilà qui aurait épaté Eugène, mais il ignorait la raison de ma tristesse, bien entendu.

Il mettait tout sur le compte de la couche que je tenais.

Pourtant je lui donnais satisfaction sur un tout autre plan. Peu à peu je découvrais qu'il avait vu juste quand il disait que la guerre ne serait pas aussi joyeuse que nous l'avions imaginé. A écouter les soldats en permission je m'apercevais que la réalité ne ressemblait pas à ce que nous avions cru au cours de la nuit où nous dansions sur les boulevards. Ces bouches amères, l'horreur de retourner « là-haut », les récits des combats, rien ne ressemblait aux brillantes images du jour de la déclaration de guerre.

L'un des anciens fraiseurs habitait dans notre cour, mais où était le garçon joyeux, élégant que j'avais connu? A chacune de ses permissions il venait prendre le café chez nous. A mesure que le jour du départ approchait, son égarement grandissait. « C'est demain que je remets ça, disait-il. Je retourne dans un sale coin. »

Nous ne savions quoi répondre. Nous étions tous trois, Eugène — ouvrier spécialisé — ma cousine et moi, bien « peinards » comme disait le fraiseur. Nous n'avions que le droit de nous taire.

— Un tel est mort, disait souvent ma cousine au milieu d'un repas. Sa femme vient de recevoir l'avis.

Nous n'y pensions pas longtemps ; ils étaient trop.

Je n'aimais pas non plus la façon dont on parlait de la guerre au music-hall où j'allais avec les copains le samedi soir. J'étais gêné quand un comique troupier chantait :

A nos poilus qui sont sur le front
Qu'est-ce qu'il leur faut comme distraction,
Une femme, une femme!
Quand ils ont bien bouffé le rata,
Qu'est-ce qu'il leur faut après ce plat,
Une femme, une femme!

A ces instants près nous pensions peu à la guerre.

— Ça fait trois semaines que le vieux a pas écrit ; la vieille se fait du poil, disait parfois un copain.

Et aussitôt il parlait d'autre chose.

La soirée du samedi nous y tenions tant que, lorsqu'on nous dit que nous devrions travailler ce soir-là aussi, la révolte gronda. Depuis quelques semaines nous revenions travailler après souper, de huit à dix heures, mais la soirée du samedi nous la voulions à nous.

Plus de sifflets, mais des conciliabules dans tous les coins. Un vieil ouvrier s'approcha de ma machine et me demanda si je voulais faire partie de ceux qui allaient être reçus par la

patronne. Nous traversâmes les deux ateliers dans toute leur longueur, on tournait la tête pour nous voir passer. Ce qui avait commencé simplement prenait une sorte de solennité : soudain nous étions la délégation.

Le bureau de la patronne se trouvait au bout d'un couloir ; elle nous attendait avec les deux contremaîtres et le directeur.

— Il paraît que vous avez quelque chose à me demander, dit-elle. Je vous écoute.

Casquette en mains, intimidés, nous nous taisions, tandis que le directeur nous regardait avec la sévérité d'un général quand les soldats se plaignent de la gamelle. Enfin, l'un de nous parla, mais rien de ce qu'il disait ne me paraissait convaincant. Non, ce n'était pas là ce que nous pensions tous et qu'il eût fallu dire. Je le sentais avec tant de force que, à peine le compagnon s'était-il tu, je me mis à parler : je dis ce que représentait pour nous cette soirée du samedi, et que, au surplus, au-delà d'un certain effort nous ne faisions plus rien, ou presque. Et puisque j'étais lancé, je poursuivis en parlant des diminutions de salaire. Si l'on voulait que nous produisions davantage on ne devait pas nous retirer le bénéfice de notre travail, sans quoi nous nous découragions.

C'est la patronne seule que je regardais ; ses belles mains posées à plat sur le bureau, elle écoutait avec attention. Elle seule, me semblait-il, pouvait nous comprendre. Il me semblait aussi que, entre elle et moi, il existait un accord qui allait au-delà des conditions sociales, comme si je m'adressais à un être secret que nul ne voyait que moi.

Quand j'eus fini :

— Ces messieurs et moi allons examiner la question, dit-elle. Nous vous ferons connaître notre réponse.

La « délégation » sortit un peu en désordre, et chacun revint à sa machine.

Une demi-heure plus tard, Paquet rappliquait en souriant.

— Ça y est, dit-il. On travaillera pas le samedi soir. Mais tu as un brave culot ! ajouta-t-il en riant.

Rien ne pouvait m'étonner plus que cette réflexion. Quel culot y avait-il à dire ce que nous pensions, à ne pas laisser un malentendu s'aggraver?

Quand je contai l'affaire à Eugène :

— Tu aurais dû demander les prix d'avant, dit-il.

Mais je ne le trouvais pas très franc du collier lui non plus.

Il avait été entendu que lorsque je gagnerais trente francs par semaine, j'aurais cinq francs pour mon « prêt » ; mais le samedi où, tout fier, je rapportai cette somme, ma cousine ne m'en laissa que trois, comme avant. Aussi désormais je me

servis moi-même, gardant le surplus, qui arriva à s'élever au double et me permit de faire le gandin.

Ce qui sépare le prolétariat de la pègre est parfois une courte frontière ; on va de l'un à l'autre en pente douce. Il suffit de la moindre distraction.

C'est ainsi qu'un jeune ouvrier me demanda, un soir, à la sortie de l'atelier :

— Tu veux pas acheter un feu?

Il sortit de sa poche un revolver neuf, me le tendit.

— Fais gaffe, il est chargé. Cent sous.

— Où tu l'as pris? demandai-je.

— Chez un armurier, répondit Albouy.

Et il m'expliqua que la bande à Vache, dont il faisait partie, avait découvert une boutique fermée depuis le début de la guerre. L'armurier était au front, sa femme à la campagne. Vache avait de fausses clefs,

— On fait des réveillons dans la cuisine, ajouta Albouy. Un toucheur apporte les biftecks, nous les patates. Tu devrais venir. Qu'est-ce qu'on rigole !

Les armes à feu ne m'intéressaient pas. Ah ! s'il y avait eu des rapières, peut-être eussé-je cédé. Mais comme d'Artagnan ni Pardaillan ne se servaient de revolvers dans les livres que je lisais, je n'en voulais pas.

Un jour que je demandais à Albouy :

— Qu'est-ce que tu veux faire plus tard?

— Maquereau, répondit-il.

Sans hésiter une seconde. Et il ajouta :

— C'est ce qu'il y a de mieux.

Il paraissait décidé.

— J'ai commencé, dit-il.

— Ah !

J'étais assez épaté.

— Oui, j'ai une petite poule qui fait la Bourse le lundi. Elle m'a même présenté à son pecquenaud.

— Tiens !

— Elle se fait passer pour ma frangine. On bouffe ensemble tous les trois. Un vrai cave, avec un chapeau comme une omelette. Et alors, des gueuletons ! A la Grille ! Soua-soua ! Plein la lampe. Me peler toute ma vie pour un singe, très peu pour Louis !

Ce n'était pas seulement la commodité qui attirait Albouy, plutôt une certaine poésie. Il parlait avec respect des grands barbeaux de la ville ; d'eux il savait tout : que l'Oiseau venait de se faire réformer, que le Grêlé était sorti de prison la veille, que le grand Noël avait acheté une nouvelle maison. Il connaissait tous les détails de la moindre bagarre dans un claque

Ça m'ennuyait qu'un ouvrier devienne maquereau, mais si j'essayais d'ébranler sa vocation :

— Si, je veux être maquereau, répondait Albouy.

— Et si tu aimes une femme?

— Quelle bille tu es ! disait Albouy.

A cette manie près, il était très sympathique, généreux et amusant. Il aimait chanter des chansons du music-hall anglais, avec de petits gestes, de petits pas de slow, bras replié comme s'il eût serré une canne.

Tout le long de la Tamise
Nous sommes allés tous les deux
Goûter l'heure exquise,
Le bonheur qui grise...

Ou :

Elle prend le boulevard Magenta
Jusqu'au coin de la rue Lafayette...

Toujours avec de petits gestes, d'une voix chevrotante.

Comme il ne voulait rien apprendre, on l'employait aux basses besognes où il gagnait peu. Il est vrai qu'il y avait les lundis.

Il portait, il va sans dire, les cheveux à la bombée, rasés dans la nuque, un foulard noir, de petites chaussures à deux tons et hauts talons, comme il se doit pour un jeune « nervi ».

Le jour où l'on arrêta la bande à Vache, il s'en tira sans dommage. Interrogé, mais relâché aussitôt, il était fier d'avoir eu affaire à la police. Il se rapprochait de ses grands aînés.

Il y avait une autre graine de mauvais garçon dans notre atelier, mais celle-là montée déjà, promettant de belles fleurs.

Souchon était grand, maigre, cheveux et sourcils d'un noir de fusain. De sa voix extraordinairement grave, il chantait toujours la même complainte :

Hélas! quel mal affreux déchire ma poitrine,
J'ai sorti du berceau pour apprendre à souffrir...

Quand il hurlait, dans le fracas de sa machine :

Et vous, feuilles des bois, que la brise a jaunies,
Ne tombez pas encor, je ne veux pas mourir

l'atelier s'emplissait d'un tumulte funèbre.

Tous les samedis, Souchon allait « faire un coucher », comme il disait, dans l'un des claques les plus misérables de la ville. C'était un vrai dur, il prenait possession des lieux à l'heure de la fermeture, et des deux femmes qui l'admiraient et le craignaient. On le sentait à chaque instant prêt au pire ; une force obscure le menait.

Bien que mon aîné de trois ans, il me traitait en égal et me parlait toujours avec gentillesse. Il est curieux que, à quelques exceptions près, les êtres ne m'aient jamais montré que ce qu'ils avaient de rayonnant. Mais je devais découvrir un autre Souchon, plus inquiétant.

Un soir il m'emmena chez lui, dans un appartement admirablement tenu par sa mère et sa sœur ; elle ne ressemblaient pas à des femmes du peuple mais à des dames, celles dont l'élégance et la grâce sont spontanées. En leur présence, Souchon, avec sa casquette à visière tordue, sa grande gueule qui emplissait la maison de son aboiement, sa brutalité et sa hargne, paraissait d'une autre race : corbeau parmi les colombes.

La beauté de Mlle Souchon, sa douceur m'allèrent droit à l'âme. Elle était aussi blanche et blonde que son frère était noir, aussi distinguée qu'il était rustre. Jamais le côté voyou de mon camarade ne m'avait frappé ainsi. Portant dans la salle à manger les cannes qui lui serviraient à pêcher, il sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt et se mit à tailler des copeaux qui tombaient sur les meubles et le carrelage brillants. Quand sa sœur, gentiment, lui en fit le reproche, il l'injuria.

A voir la grande lame trembler dans sa main et se planter dans le bois, la crainte me gagna. Le démon qui conduisait ce grand garçon était si véhément qu'on n'imaginait pas qu'il pût lui échapper. Tout se passait comme si sa mère; sa sœur et moi voyions au-delà du moment présent et pressentions ce qui ne pourrait manquer d'arriver un jour.

Les éclats de bois volaient de toutes parts avec la violence de flèches. Mâchoires serrées, ses yeux noirs pleins de feu, Souchon paraissait ivre. C'est à peine si je reconnaissais le copain qui chantait sur sa machine.

Quand il remporta ses cannes dans une autre pièce :

— Aidez-le à changer, me dit sa sœur.

J'avais seize ans et c'était la troisième fois qu'on m'adressait la même prière ; le père d'Albouy, la mère d'un autre de mes amis m'avaient parlé un jour de la même façon, presque avec les mêmes mots. Mais je me sentais impuissant à changer qui que ce soit, et peut-être ne le souhaitais-je même pas. Souchon, je ne le savais trop que, retournerait à ses « couchers » il finirait sans doute par aller dans un bataillon disciplinaire, et avait neuf chances sur dix de crever Dieu sait où, et vite. Nul n'y pouvait rien.

J'appris qu'il menaçait sa mère et sa sœur pour avoir de l'argent ; mais il me sembla alors que Mlle Souchon parlait d'un autre garçon. Ce voyou et le jeune ouvrier qui travaillait

chaque jour à mes côtés, je n'arrivais pas à les identifier.

Quand il chantait :

— Eh ! Souchon, tu nous casses les pieds ! lui criait-on.

Il tournait la tête en riant, tressautant sur la pédale de sa machine, montrant ses dents blanches de Maure ; puis de sa voix de croque-mort il reprenait :

J'ai sorti du berceau pour apperndre à souffrir.

Il rappliqua un jour, la tête rasée, à une mèche près, qu'il avait gardée, longue et noire, en arrière du crâne. Quand la patronne passa devant lui, il retira sa casquette, salua gravement. Elle le regarda, ahurie, fit rapidement demi-tour et s'éloigna, un mouchoir sur la bouche pour cacher son fou rire.

Une semaine plus tard, Souchon était mobilisé : sa chevelure avait devancé l'appel.

Le matin, en allant au travail, je voyais les jeunes recrues qui s'exerçaient sur le boulevard de la République. On les appelait les « Bluets ». On leur apprenait en huit jours à marcher au pas, à faire demi-tour. J'entendais les cris des sous-officiers : « Baïonnette... on ! ». Le boulevard se hérissait d'acier. « En avant... arche ! » Un long roulement de godillots retentissait. « Un ! deux ! trois ! »

Quand Madelon vient nous servir à boire...

Le pauvre chant s'élevait devant les jardins de la Fontaine, tandis que les passants hochaient la tête, que des femmes avaient les yeux pleins de larmes.

Quand on lui prend la taille et le menton...

Ils paraissaient plus enfants encore dans leurs capotes trop grandes, avec leur duvet sur les joues, pareil au mien ; appliqués, maladroits. La guerre avait perdu tout panache ; on tuait en tas, en séries. Cela se passait quelque part, dans des régions que nous ne connaissions pas : celles de la pluie, de la neige, de la boue.

Les Bluets monteraient dans des wagons à bestiaux ; par fournées de quarante ils rouleraient là-bas, vers les tranchées ; on les jetterait dans la terre.

Nous connaissions maintenant le rituel.

Et bientôt, nous aussi on nous fourrerait dans le bleu ; chose étonnante nous n'y pensions jamais. Au début de chaque année de jeunes ouvriers partaient ; ceux qui restaient ne prévoyaient pas que leur tour allait venir.

Moi moins que quiconque, car j'étais devenu amoureux, d'un seul regard. A la folie.

Je me promenais un dimanche après-midi à la Fontaine quand je vis une fille de mon âge que je reconnus à l'instant. À n'en pas douter c'était elle ; tout m'en avertissait. Mon cœur se mit à battre chaudement, tout à coup il eut une existence propre, tyrannique. Un mélange de langueur et d'exaltation me vint. C'était elle, la réplique exacte de celle que je portais en moi depuis toujours ; c'est-à-dire depuis dix-sept ans.

Buckingham, Aramis, le chevalier de Maison-Rouge m'escortaient. J'avais mes modèles ; je savais qu'un grand amour devait être sans espoir : il suffisait d'aimer et de souffrir. J'étais prêt.

La jeune fille était en deuil, ce qui ajoutait encore, s'il est possible, à sa distinction ; une gouvernante l'accompagnait. Un abîme nous séparait, que je ne franchirais pas. Je la suivrais à distance, l'admirerais, ne vivrais que pour elle. Le reste importait peu.

Et en effet, durant toute sa promenade je la suivis. De temps à autre elle se retournait, à la longue étonnée par ce garçon qu'elle rencontrait dans tous les coins du jardin et qui, la tête droite, grave, n'arrêtait pas de la regarder.

C'était un après-midi d'automne, la Fontaine entière était rousse, jusque dans l'eau de sa source. Tous les marronniers flambaient, les statues étaient plus dorées que de coutume ; le ciel bleu s'arrondissait au-dessus du Mont-Cavalier, et la cascade pour une fois coulait. Chaque détail du paysage devenait signe et charme. Je venais d'entrer dans un monde enchanté. Le mien. Et j'y entrais par la grâce de cette jeune fille qui marchait devant moi d'un pas égal sur ses talons plats.

Ce qui me frappait en elle c'était son orgueil ; elle me paraissait très orgueilleuse, mais sans y songer, tout naturellement, comme une rose est rose. Tout en témoignait : son port de tête, son allure, la façon dont elle regardait, qui tenait à distance tout ce qui l'entourait. Autour d'elle il y avait un vide et, au-delà de ce vide, les êtres et les choses parmi lesquels je me confondais.

Ce que dura cette promenade ne saurait être mesuré, aucun sablier n'existe pour cela. Elle fut sans fin et brève. Nous allions dans notre jardin, franchissant les ponts du canal, passant devant les statues, longeant les balustrades, nous réfléchissant dans l'eau couleur de rouille, nous arrêtant soudain, puis repartant, tournant autour des massifs de fleurs, prenant une allée, puis une autre, ainsi qu'une reine et son écuyer.

De se savoir suivie et observée ne semblait pas la gêner

le moins du monde ; elle devait me voir de là-naut où elle tournait sa tête, tel un passant que nous apercevons d'une fenêtre.

Je me félicitais d'être sur mon trente et un : chapeau mou, gants de cuir, souliers étincelants, manteau demi-saison. Plus la nostalgie, la tristesse douce qui faisaient tout à coup de moi un être délicat, aussi fragile que si j'eusse été de cristal.

Quand la jeune fille rentra chez elle, mon mal me parut sans remède : elle habitait l'une des plus luxueuses maisons de la ville. Je vis la porte de chêne, au heurtoir brillant, se refermer, et je demeurai à contempler la façade de pierre de taille, les fenêtres scintillantes, tous les signes de la richesse qui se dressaient ainsi qu'une barricade immense, infranchissable.

Par bonheur il y avait un balcon. Les balcons tenaient dans les romans que je lisais une place importante ; c'est par là qu'on grimpait plutôt que par l'escalier. J'avais l'imagination pleine de jeunes hommes suspendus à des échelles de soie qu'en un tournemain ils lançaient dans le vide comme des oiseleurs leur filets. Je savais que c'était là la façon la plus pratique d'entrer dans une maison, qu'un balcon est une sorte de trait d'union avec la rue, qu'il appartient dans une certaine mesure au passant.

Aussi décidai-je aussitôt de signaler ma présence. Pour la première fois j'achetai un bouquet : roses thé et pourpres, avec une collerette de feuillage ; à la nuit noire j'allai le lancer sur le balcon. Ce n'était pas si facile ; les fleurs sont légères, elle retombaient sur le trottoir. De plus je devais surveiller les environs, pensant qu'on pouvait trouver mon attitude bizarre. Elle l'était.

Manteau flottant — le mistral s'était levé — ganté de jaune, mon chapeau mou menaçant de s'envoler, je courais du milieu de la rue jusqu'au trottoir pour ramasser mes roses, et les relançais à la fin avec une certaine impatience. Un bec de gaz éclairait vaguement la scène ; je ne voyais pas l'état de mes fleurs, mais je l'imaginais aisément. Elles m'avaient coûté cinq francs : cinq heures de travail. Quand, du bout de mon gant, je les avais désignées à la fleuriste en disant : « Celles-ci ! » il me semblait entrer dans un monde délicat, plein de miroirs et de parfums, celui dans lequel je vivrais désormais, avec mon invisible et saignante blessure.

Aussi, de les voir réduites à un bouquet minable, avec son papier cristal déchiré, ma colère montait. La nature elle-même m'était ennemie avec ce nom de Dieu de vent. Non, ce n'était pas si facile que dans les livres. Sans doute Aramis et Pardaillan choisissaient-ils des nuits sans mistral.

Enfin je trouvai la combine ; mon bouquet était ceint par une faveur, j'attachai un caillou que j'avais longuement cherché à tâtons et expédiai une dernière et bonne fois mes fleurs. Pas si bonne cependant pour que je n'entendisse le bruit d'un carreau brisé.

Il ne me restait plus qu'à m'éloigner rapidement, ce que je fis, léger comme le vent, la tête chaude, le cœur battant.

Demain, dès son réveil, elle trouverait les fleurs, et peut-être se souviendrait-elle de l'inconnu du jardin qui la suivait pas à pas, aussi évidemment épris que s'il eût été vêtu de rouge.

Je montai légèrement — tout en moi n'était qu'un souffle — dans mon grenier par l'échelle. De bois celle-là.

Juste au-dessus de la tête de mon lit de fer se trouvait une lucarne, j'avais le front contre les étoiles ; elles s'ouvraient et se fermaient derrière la vitre, le vent sifflait sur les tuiles changées en pipeaux. C'est à peine si j'osais remuer sur ma paillasse tant je me sentais précieux, la poitrine constellée de diamants, mon sang devenu miel et lait. Enfin, j'étais amoureux ! Et quel amour ! Sans espoir, livré au chétif hasard des rencontres, des regards. Trop près, trop loin l'un de l'autre, jamais nous ne nous rejoindrions, mais notre amour serait le signal et la flamme, il donnerait à nos deux vies son sens profond, par-delà les obstacles nous demeurerions unis, comme par une de ces mariages secrets qui ont lieu aux flambeaux, avec des témoins masqués et un prêtre chuchotant.

Une vague clarté touchait les épées suspendues au mur du grenier ; songe, réalité, tout se confondait dans ma tête brûlante. Mes héros m'entouraient, des balcons de cuivre vibraient ; bleus et roses flottaient en moi. Et au cœur de ce monde se trouvait une jeune fille que je ne connaissais pas quelques heures avant, qu'il m'avait suffi d'apercevoir pour que l'univers fût changé.

Je décidai de m'engager. Je reviendrais sous-lieutenant, la poitrine pleine de décorations ; nous nous marierions.

Quand j'annonçai mon intention à Eugène :

— Toi, alors, tu en rates pas une ! dit-il.

Il me fallait sa signature, il la refusa. Tête haute je filai au bureau de recrutement ; il n'y avait pas foule en 1917 aux engagements. Les gendarmes gros et gras, eux, étaient d'accord ; ils regardèrent le poulet avec des yeux d'ogre, et m'expliquèrent qu'à défaut du consentement de mon cousin je devais obtenir celui du juge de paix. Du haut de son fauteuil celui-ci me regarda avec pitié (c'était un défaitiste) et fit si bien traîner les choses que je renonçai après quelques visites.

Paquet trouvait que j'enterrais beaucoup de gens depuis un mois, car je donnais toujours la même raison pour justifier

mes retards. Il est vrai qu'il y avait la « grippe espagnole ». Tous nos voisins mouraient. Chaque jour ma cousine disait :

— Une telle est morte, toute noire. Avec sa langue gonflée.

On se couchait avec de la fièvre, une envie de vomir ; quelques heures plus tard c'était fini, on noircissait.

Nous habitions sur le chemin qui mène au cimetière catholique ; du petit jour à la nuit un seul cortège défilait sous la fenêtre, ininterrompu ; de loin en loin un corbillard, des gens derrière, ainsi jusqu'au bout de la rue d'Avignon et de la place des Carmes. On manquait de cercueils, on manquait de prêtres, de chevaux ; on manquait de tout, sauf de morts. Le lendemain on enterrait ceux qui, la veille, suivaient les corbillards.

Eugène disait :

— C'est la peste. Il en meurt tellement là-haut que ça pourrit tout. Ils ont pas le temps de les enterrer ; les mouches se posent dessus et adieu panier ! Nous y passerons tous.

Mais ma cousine préférait la grippe espagnole, qui l'effrayait moins.

Depuis trois ans mourir me paraissait la règle ; on mourait sur le front, on mourait de la peste d'Eugène ou de la grippe de ma cousine. A propos de tout et de rien on mourait. Je m'y habituais.

Le Théâtre municipal avait rouvert. Un vieux cordonnier s'occupait de mon éducation musicale, tout en confectionnant des petits souliers d'enfant.

— Ah la ! la !

Il posait sa cigarette sur le veilloir, tandis que de petits nuages de fumée sortaient de sa bouche. Bien carré sur son tabouret, maître de son temps, il pouvait parler à loisir et ne s'en privait pas.

— L'Opéra ! Nous sommes allés à l'Opéra de Paris, Mélie et moi, en voyage de noces. Une salle comme la cathédrale, et un orchestre je te dis que ça !

Mélie qui piquait des bottines à la machine, l'interrompait timidement :

— Et les chœurs !

M. Pau pouffait dans son nuage.

— Les chœurs ! Ici tu as deux pelés et un tondu, mais là-bas chacun pourrait être un premier sujet. Tu vois ça d'ici?

Je voyais fort bien et entendais mieux encore, tout oreilles pour tant de splendeurs.

— Il faudrait que tu voies le lustre !

— Et les fauteuils ! chuchotait Mélie. Tout en or et en velours rouge. Et le corps de ballet !

— Quelles filles ! ajoutait M. Pau. Et lestes ! Elles sont pas moisies tu peux croire. Quand le Théâtre ouvrira on se paie des parterres.

Ce fut un grand soir que celui où j'allai chercher mes amis. M. Pau et sa femme avaient mis leurs costumes de noce. L'habitude du tabouret rendait le cordonnier un peu raide, mais son col cassé, sa requinpette et son chapeau haut de forme rachetaient tout. Quant à Mélie elle était toute en paillettes et portait un toquet noir orné d'une plume de coq.

C'est dans tout ce tralala que nous allâmes au Théâtre.

— Tu as de la chance, on joue *Werther*, me dit M. Pau.

Les sièges du parterre étaient durs et étroits, séparés par des accoudoirs de fer, mais à l'atmosphère de solennité qui régnait dans la salle comble, je comprenais combien j'étais loin des vulgarités du music-hall. Je me rapprochais de celle que j'aimais. Je la cherchais du regard dans les loges et aux premières, vainement.

L'orchestre se mit à jouer, mais le rideau demeura baissé ; ce fut mon premier étonnement. Je regardai M. Pau.

— C'est l'ouverture, murmura-t-il.

Le grand rideau rouge, peint sur la toile, soutenu par une énorme cordelière, se soulevait, découvrant les Arènes, la Maison Carrée, le Pont du Gard. Pour l'instant il n'y avait que lui à regarder. Mais je comprenais qu'un spectacle de cette qualité devait avoir ses rites.

Enfin la pièce commença. Elle ne m'intéressa qu'au moment où entra un monsieur en redingote olive, aux bottes d'un noir miroitant ; il était coiffé d'un chapeau à la Camille Desmoulins et portait un pantalon blanc qui moulait ses cuisses. Les bras ouverts, tourné vers nous, il se mit à chanter. Je me reconnus. C'était moi. Sa tristesse, sa langueur étaient les miennes. Et quand je l'entendis crier : « Un autre est son époux », qu'il répéta avec plus de véhémence encore comme s'il craignait que nous n'eussions pas compris, je sursautai sur la banquette. Ne l'avais-je pas perdue? Elle aussi se marierait avec un autre. Lorsqu'on apporta les pistolets, je frémis. Un coup de feu retentit dans la coulisse. J'avais les yeux pleins de larmes.

Durant quelques jours je fus Werther. « Un autre est son époux ! » Je ne pensai qu'à cela et décidai de mourir.

Le revolver d'Albouy me parut peu sûr avec sa petite crosse, son canon étroit. J'empruntai un revolver allemand d'ordonnance, dont l'extrémité des balles avait été refendue.

— Attention, me dit le copain, il est chargé à bloc. Et avec de drôles de pruneaux !

Exactement ce qu'il me fallait. Pourtant je ne savais pas

qu'il pouvait être si difficile de mourir. De temps à autre je prenais le revolver, le soupesais, faisais tourner le barillet, appuyais sur la détente, jamais à fond. Selon les jours je l'appliquais contre ma tempe ou contre mon cœur, hésitant encore sur l'endroit où je tirerais. Il me semblait que la répétition, l'accoutumance rendraient mon geste plus aisé. Et chaque fois, à l'instant de sauter, je reculais. Il y avait en moi une chaleur si vive que d'y porter la main m'emplissait d'horreur.

Ma lutte pour vaincre ma peur était telle que j'en arrivais à oublier presque la raison pour laquelle je voulais me tuer. Ce revolver caché sous ma paillasse me hantait, et lui seul. Il m'arrivait de sortir une balle, de la tenir dans ma main. Le copain avait raison : de drôles de pruneaux avec leur pointe fendue en quatre. Chacun d'eux pouvait m'emporter la moitié de la cervelle. Et si facilement ! Il suffisait d'appuyer du bout du doigt.

Un dimanche matin je me décidai. Je trouvai que j'avais assez traîné. Soulevant la paillasse je repris une fois de plus le revolver. Il faisait beau. Je n'habitais plus le grenier mais dans une pièce qui se trouvait près de la cuisine ; une fenêtre s'ouvrait sur le chemin d'Avignon. Des gens passaient sur le trottoir, mais ce qui retenait mon attention, uniquement, c'était la lumière qui rendait le rideau léger, la chambre claire.

De sa voix de nez qu'il n'avait qu'en chantant, Eugène fredonnait :

Le vent soulève la gandoura
Et l'on voit, tout comme dans un rêve,
Le gai paradis d'Allah.

Souvenir de son service militaire, en Tunisie.

Je voulais mourir debout, mais me plaçai près du lit pour y tomber ensuite. Appuyant le canon sur ma tempe je pris élan ; la porte s'ouvrit brusquement. Dans ma hâte pour cacher l'arme le coup partit.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda ma cousine.

Le revolver derrière le dos, je ne répondis pas.

— Viens déjeuner.

Alice m'examinait.

— Viens !

Elle attendait, tenant la porte ouverte. Eugène chantait :

Ah! mademoiselle Rose,
J'ai un p'tit objet, un p'tit objet à vous offrir.

Son répertoire du dimanche matin pendant qu'il faisait sa toilette dans l'évier.

Je me baissai, comme pour rattacher un de mes lacets, et glissai le revolver sous le lit. Il était impossible qu'Alice n'eût pas vu.

— Ton café est prêt, dit-elle.

C'est alors seulement que je découvris sa pâleur et le tremblement de sa main sur la poignée de la porte

Elle referma derrière moi, j'entrai dans la cuisine. Ce fut un dimanche comme les autres.

Paquet aussi était amoureux. A soixante ans il aimait une ouvrière qui en avait dix-huit, grosse et grêlée. Mais il était marié ; il avait épousé un spectre. Quand par hasard sa femme venait à l'atelier, sa présence nous glaçait ; elle marchait sans rien voir, aurait-on dit, ses yeux brûlaient. Nous savions qu'elle était très malade. Son mari lui porta le dernier coup. Un lundi, pas de Paquet : la jeune ouvrière et lui s'étaient « enlevés ».

Je m'enhardis à proposer à la patronne un nouveau contremaître, mon ami Canet, l'ancien fraiseur. Les poumons brûlés par les gaz il venait d'être démobilisé. Deux jours plus tard il dirigeait l'atelier.

Comme nous étions voisins, nous faisions route ensemble. Il me parlait de la guerre ; je voyais les obus tomber, j'apprenais à connaître le sifflement de chacun. Ce qui m'étonnait c'est que soldats français et allemands ne se haïssaient pas, que ni les uns ni les autres ne voulaient se battre, qu'ils restaient plusieurs jours sans tirer un coup de fusil, puis craignant que ce calme ne parût suspect ils ouvraient le feu, en ayant soin de n'atteindre personne. Canet ajoutait : « Si on nous laissait faire, nous sortirions des tranchées et chacun irait chez lui. »

Si les soldats ne voulaient pas de cette guerre, pourquoi continuait-elle? C'est ce que je me demandais. Je me demandais beaucoup de choses depuis quelque temps. Tout en fraisant je rêvais, surtout le soir. J'aimais cette heure où l'on éclairait les lampes ; soudain l'atelier se divisait en zones d'ombre et de lumière ; plus de sifflets, plus de chants, le seul bruit des machines, le tremblement des courroies. Si je tournais la tête je ne voyais que des visages graves et, parfois, un ouvrier qui, une main sur un chariot, prenait un instant de repos. Il paraissait attendre quelqu'un, quelqu'un qui ne venait jamais.

Les plus petits des apprentis eux-mêmes ne parlaient plus, ne jouaient plus. C'était l'heure du travail seul et des songes.

Il faisait beau, il pleuvait, les saisons passaient, les arbres devenaient verts, puis jaunes : six jours par semaine, pen-

dant dix heures, nous demeurions liés à un espace de deux ou trois mètres carrés pour chacun de nous. Au loin il y avait des plages, des montagnes, des forêts, des pays qu'on disait beaux : nous ne les connaissions que pour en avoir entendu parler.

Mais il nous restait la tête ; nous louions notre corps, sauf la tête. On pouvait contrôler nos gestes, pas nos idées, pas nos rêveries. Ce luxe nous était permis ; nous en usions au point de sourire à une image, à une pensée. Rien ne m'émouvait autant que de voir un visage s'éclairer soudain.

Je rêvais d'un monde où garçons et filles pourraient s'aimer et s'épouser librement ; entre eux il n'y aurait rien, que leur amour. Quand ils se reconnaîtraient au premier regard, plus rien ne les séparerait.

Mais il ne suffisait pas de rêver. Je décidai d'agir. La célébrité, la gloire me rapprocheraient d'Yvonne. Je résolus de devenir acteur et demandai à un jeune ouvrier de me donner la réplique pour le concours d'entrée au Conservatoire. Dans ma hâte j'avais oublié qu'il était bègue. C'est quand nous commençâmes à répéter qu'il me parut que j'avais choisi mon partenaire un peu à la légère. Je lui dis mes craintes.

— T'en fais pas, répondit-il dans son style haché, une fois que je connaîtrai le truc par cœur je bégayerai plus.

Et en effet, sa diction s'affermit de jour en jour.

De huit à dix heures du soir nous répétions ; des éclats de voix passaient dans la cuisine. Eugène entra dans ma chambre, le premier jour,

— Vous avez pas fini de vous disputer tous les deux, dit-il.

Et quand je lui eus expliqué :

— Il te manquait plus que ça ! En tout cas ne gueulez pas tant. C'est pas une maisons de fous ici.

Pendant quelques jours il ne m'adressa plus la parole qu'en vers.

Si monsieur veut s'asseoir pour manger son fricot,
A moins que monseigneur n'aime pas les fayots.

Je savais Eugène fermé à la poésie et aux arts en général.

— Tout ça c'est du vent, disait-il.

Il n'admirait que la technique, la science. Quand il avait dit d'un de ses ingénieurs : « Lui, oui, c'est une tête ! » on pouvait tirer l'échelle. Moi, je n'étais pas une tête, une fois pour toutes j'en avais une couche.

Quand il me voyait lire :

— Tu es encore en train de t'abrutir? demandait-il.

Le soir où je rentrai avec un bouquet, Eugène se leva de sa chaise pour venir voir la chose de près.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

Il me parut qu'on voyait assez que c'étaient des fleurs, aussi ne répondis-je pas.

— Et c'est pourquoi?

Je le trouvai à la fois indiscret et sans imagination. Ma cousine répondit pour moi.

— Pour sa belle, pardi !

Sous l'ironie perçait un peu d'émotion. Jamais Eugène ne lui avait offert de fleurs, il va sans dire.

— Et combien ça coûte?

Le papier cristal, la faveur, le luxe inouï que représentait pour lui ce bouquet l'épataient.

— Au moins cent sous !

Par le plus grand des hasards il venait de taper dans le mille. Et tourné vers la cousine :

— Grand genre et petits moyens. Il fait partie de ceux qui veulent péter plus haut que leur cul.

— Eugène !

Quand il allait trop loin, ma cousine intervenait, et Eugène rentrait dans sa coquille.

— Tu te rends compte ! Vingt paquets de tabac ! Il faut être malade. Et après deux jours on les jette.

Il me paraissait d'une autre espèce que ma cousine et moi. Cependant j'avais pour lui une admiration effrayée, car il existait un avers à sa rudesse : sa dureté à son égard. S'il lui arrivait de se blesser :

— La lime est entrée jusqu'à l'os, disait-il avec son petit rire.

Si la plaie s'infectait, il regardait sa main noire, enflée, comme si elle lui avait été étrangère.

Et en hiver, quand la gelée couvrait les champs :

— Quand tu prends le ciseau il te brûle, disait-il. Tu as l'impression que ta peau va rester dessus.

Toujours avec son petit rire. Il travaillait dehors, souvent couché sous un wagon, à même la terre glacée.

Certains mots il les prononçait à sa façon ; c'est ainsi qu'il disait ingéni-eur, en détachant les deux dernières syllabes. Ce qui l'épatait, c'était que les ingénieurs disent rels.

Ses sourcils levés, qu'il avait épais et noirs, ironique et respectueux :

— Rels, répétait-il. Et ouagons.

Il avait des contradictions singulières ; il admirait les gens riches.

— Il a plus d'argent qu'un chien de puces. Et tu le dirais

pas ! Il se ferait pas couper la tête pour cinq cent mille francs.

Pourtant sa plus profonde sympathie allait aux vagabonds.

— Ils ont le filon. Où ils tombent, ils dorment. Et ils finissent toujours par manger. C'est pas des cavés, comme nous.

Trait curieux, il méprisait la plupart de ses compagnons de travail.

— Tous des manches. Et tant que la pièce de cent sous sera la pièce de cent sous, rien changera.

Ce qui me paraissait rejeter tout changement dans les nuées, et peu en accord avec la foi révolutionnaire d'Eugène. C'était une foi sans illusion, ardente pourtant, têtue, sans défaillance

— Qu'est-ce que tu veux faire avec des naves comme vous?

Mais alors, si nous étions tous des naves, quel espoir restait-il? Cependant :

— Un jour tout pétera, disait-il aussi. Mais c'est pas pour demain. Il aura passé de l'eau sous le pont de la Fontaine !

Moi, j'aurais voulu que ça pète tout de suite.

Toute éloquence, toute sentimentalité étaient suspectes à Eugène, aussi n'allait-il presque jamais aux réunions politiques. Si je lui demandais ce qu'on avait dit :

— Des conneries, répondait-il. Tous des bavaloules. Quand ils ont bien gueulé ils sont contents.

— Lénine et Trosky, ça c'est des bons !

Pour lui il y avait les bons et les autres. Il ne savait pas trop dans quel groupe me ranger. Mon ardeur, au moins égale à la sienne, pour tout faire péter, lui plaisait — bien qu'il n'en montrât évidemment rien — mais mes extravagances le mettaient en défiance. Quand il me vit aller au travail avec un chapeau mou et des gants, il me jugea mal. J'étais un « sauteur ».

— Ton cousin, disait-il à Alice, c'est un comique. Il sait plus où il en est.

Mais Alice était de mon côté, elle aimait l'élégance et souhaitait que son mari fût un peu plus coquet. Car Eugène venait de son atelier en bleu plein de taches de cambouis, coiffé d'une casquette impossible. A une heure sonnante il se levait de table, ses pinces à bicyclette serrant le bas de son pantalon sur ses espadrilles à semelles de corde, et il buvait le coup de l'étrier en se rinçant la bouche au vin rouge, ce qui faisait un drôle de bruit. Puis il embrassait sa femme sur le front et repartait.

— A ce soir. Je crois que je suis à la bourre.

En effet, il était souvent l'un des derniers du long peloton qui roulait sur le chemin d'Avignon.

Certains jours Eugène était hors d'haleine ; il avait les narines pincées ; sous sa chemise noire son cœur battait à grands coups.

— Quelle pute de vent ! disait-il haletant. Tu as beau appuyer sur tes pédales, tu avances pas.

Il se laissait tomber sur une chaise et pendant quelques minutes reprenait souffle, récupérait, comme il disait. Puis il ouvrait la bouche en poisson.

— Ah ! ça va mieux !

Sa chemise ne battait plus, sa pâleur avait disparu ; il se mettait à manger sa salade à petits coups de dents de rongeur.

A son travail s'ajoutaient ces quatre longues courses quotidiennes. Il gagnait quatre francs par jour et ne pouvait manger à la cantine, c'était trop cher. Alors, malgré nos différences, une sorte de chaleur me venait qui ressemblait à de l'affection ; j'admirais la façon si discrète dont il parlait de sa fatigue. En sa présence je me sentais fragile, douillet. Quand, des suites d'une blessure, on dut m'arracher un ongle j'avais failli m'évanouir ; je savais que Eugène pouvait supporter la plus vive douleur. Sa chair me semblait faite d'une matière plus dure que la mienne.

— Nous sommes des prolétaires, lui arrivait-il de me dire.

Sans en comprendre le sens exact, je pressentais que ce mot signifiait le fond du panier.

Dans toutes les usines, les fabriques, les chantiers, les mines, on trouvait du prolétaire, comme sur la plage du sable, et de la terre dans les champs. Nous étions une sorte de matière grisâtre, extrêmement nombreuse, indispensable et méprisée peut-être à cause de son abondance. Jeunes et vieux nous nous ressemblions tous par quelque côté. Beaucoup de choses nous étaient interdites ; nous ne pouvions pas épouser n'importe quelle fille, nous entrions par l'escalier de service dans les maisons que nous avions bâties ; hors notre métier nous ne savions rien.

Au-dessus de nous se trouvaient tous ceux qui n'étaient pas des prolétaires ; ils formaient une haute pyramide à la pointe de plus en plus mince qui s'effilait dans la puissance et la richesse. Du bas, je contemplais le haut ; un vertige me venait : jamais je ne grimperais assez vite pour rejoindre celle que j'aimais. Je l'avais déjà perdue.

Si nous avions été de plain-pied je l'épousais ; mon amour était tel que nul ne m'eût devancé. Mais le mépris me paralysait.

Ah, que la révolution éclate, que les règles soient changées, que tout l'édifice tombe, je le souhaitais avec passion. Il

n'était pas de cause plus légitime que la mienne, me semblait-il.

Mon obstination à tourner autour de la maison d'Yvonne alerta son père. La main sur la poignée étincelante de sa porte, il lui arrivait de m'examiner avant d'entrer. Quel était ce minable qui osait regarder jusque vers sa fille? Tant d'insolence l'étonnait, plus encore qu'elle ne le scandalisait. Ce garçon de dix-sept ans, sans griffes, convoitait une si belle proie? A ce point de dénuement, d'impuissance, cela devenait curieux plutôt qu'inquiétant.

Cet homme symbolisait la richesse, tout ce qu'il y avait en lui d'élégance cossue en témoignait. Nous nous regardions dans les yeux, moi comme si j'attendais un signe, lui comme s'il se demandait ce que je pouvais bien espérer.

Entre les fleurs et ce garçon voyait-il un lien? Mon intérêt pour ses fenêtres me désignait, ma condition m'écartait. Il demeurait indécis, je le lisais dans son regard. Quand je me retournais le trottoir était vide ; il ne conduisait guère qu'à la maison d'Yvonne.

Je me hâtai vers l'atelier.

Notre directeur, Lamy, venait des régions envahies. Il aimait boire ; la clairette de Bellegarde lui plaisait, les figues aussi. Dans la cour de la fabrique se trouvait un énorme figuier ; Lamy l'avait fait sien et surveillait la couleur des fruits. Nous aussi.

Un matin où quelques-uns me parurent à point, je grimpai dans l'arbre. Mes petits copains, leur papier jaune sur les genoux, mangeaient leur casse-croûte en attendant le dessert.

Soudain des sifflets retentirent ; de mon perchoir je cherchai l'ennemi. Il m'apparut sous la forme du directeur ; bien qu'il fût très grand, de là-haut je voyais surtout son crâne. Les mains dans les poches de sa blouse il fit le tour de l'arbre, à pas lents, la tête levée. Me serrant plus étroitement contre la branche je m'efforçai de me confondre avec les feuilles.

Lamy s'arrêta juste au-dessous de moi. Les copains cessant de manger leur petit-salé observaient la scène avec intérêt. Leur dessert leur paraissait compromis. Plus un sifflet, plus un mot. Le figuier était touffu ; il me tardait pourtant que le directeur s'éloignât, mais il n'en faisait rien. La vue de sa prochaine récolte paraissait le charmer. C'est alors que l'une des figues glissa de ma poche et s'écrasa sur la crâne de Lamy où elle fit une tache rouge comme une blessure.

Le directeur regarda avec plus d'attention, me découvrit. D'ordinaire il se mettait facilement en colère, mais c'est d'une voix calme qu'il me dit : « Descends ! » Et quand je fus

à terre : « Donne ! » Je sortis de ma poche une sorte de bouillie où une figue avait été épargnée. Lamy la porta à sa bouche, la savoura, puis : « Elle est bonne, dit-il. » Sans rien ajouter il me tourna le dos et s'éloigna de son long pas tranquille.

Peut-être pensait-il que les enfants méridionaux avaient un droit héréditaire sur les figues.

Quelques jours plus tard, un samedi , j'aperçus un fil de fer près du moteur qui se trouvait à côté de la fraiseuse ; je me baissai pour le ramasser et le lâchai précipitamment : le courant passait dedans. Je me plaçai alors sur une planche et pus le garder dans ma main. Mais en le prenant j'avais touché ma machine, et à l'instant des cris s'élevèrent. Étonné, je tournai la tête et vis tous les ouvriers les mains en l'air.

Ce que je venais de découvrir par hasard, je l'utilisai par jeu. Choisissant le moment où tous mes camarades travaillaient, j'établissais le contact, entraînant un désarroi inouï. Mon rire me trahit et j'arrêtai là la plaisanterie. Elle devait prendre un surcroît d'intérêt peu après, cette fois avec la complicité de tout l'atelier.

Chaque samedi un apprenti était chargé de vider la cuve de fer où la poussière du cuir s'amoncelait. Quand le garçon y pénétra avec sa pelle et son seau, je remis le courant. L'apprenti sortit d'un bond et nous le vîmes parler au directeur qui traversait la cour ; du doigt il montrait la cuve. Lamy s'approcha avec l'air décidé de quelqu'un à qui on n'en conte pas. C'est tout de même avec prudence qu'il appuya une main sur l'une des parois, puis il se tourna vers l'apprenti et lui parla sévèrement ; on en pouvait juger à la vivacité de ses gestes, car pour nous, qui étions en deçà des vitres, la scène était muette.

L'enfant répliquait, montrant l'intérieur de la cuve, indiquant que là était le danger. Lamy, irrité par tant de sottise, haussa les épaules, et payant de sa personne, voulant démontrer la vérité par l'absurde, entra dans la cuve, puis il tourna vers l'apprenti étonné un visage à la fois sévère et triomphant. C'est le moment où j'appliquai le fil de fer, et ce fut au tour du directeur de sauter dans la boîte. Moins agile que le garçon il devait prendre appui pour en sortir sur l'un des côtés, ce qui ne facilitait pas les choses. Aussi le vîmes-nous se trémousser, levant et abaissant les bras, les pans de sa blouse voletant comme des ailes, tandis que l'apprenti n'arrivait pas à cacher sa joie.

Quand je retirai le fil, la gesticulation de Lamy tomba ; il sortit rapidement de la cuve et, avant de s'en aller, la contempla avec une mine furieuse et épatée.

Par une splendide après-midi de printemps je fis une autre

R.F. PÉRIODIQUES

découverte. Nous étions rentrés à l'atelier avec le regret de laisser les feuilles nouvelles, le vent léger et le ciel bleu. Moutons, agneaux et brebis rêvaient de verts pâturages.

Aussi est-ce avec ardeur que j'embrayais : la courroie trop lâche sauta. J'en retranchai un morceau, replaçai les agrafes, remis en marche. Cette fois la courroie trop tendue bloqua le moteur ; les plombs fondirent.

Un faux pas, un hasard décident souvent d'une invention. Pendant que l'électricien réparait, mon imagination s'échauffait. Il suffisait de continuer, ce que je fis. A la quatrième panne, Lamy rappliqua ; sa présence ne changea rien : les plombs continuèrent à fondre. Il décida de faire démonter le moteur et nous mit à la porte.

Jamais les jardins de la Fontaine ne m'avaient paru plus frais, l'eau de la source plus claire. Ma première rencontre avec Yvonne donnait à ce lieu un éclat enchanté. L'air sentait la résine, les pins chantaient dans le vent. Depuis que j'allais au Conservatoire j'étais Hippolyte.

Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Ce vers m'enivrait ; je me le répétais plusieurs fois par jour, et avec plus de ferveur dans un endroit pareil. Le ciel bleu, les nuages ébouriffés qui allaient vers la mer, le bruit du vent dans les pins soutenaient ma tristesse. Mon mal n'était pas ordinaire, mon amour non plus, sans espoir mais non sans charme. Je ne l'aurais échangé pour aucun autre.

Canet baissait chaque jour, une toux sèche l'épuisait. « Ils m'ont eu, » disait-il.

Je savais qu'il ne parlait pas des Allemands, mais de ceux qui déclarent les guerres. Il fraisait tout tranquillement et on l'avait envoyé là-bas.

« Je suis bon pour le sapin », disait-il aussi.

Et en effet, il dut se coucher. J'allais souvent le voir et lui contais ce qui se passait à l'atelier.

— Pour moi c'est fini. Je ne me lèverai que pour passer par cette porte. Les pieds devant.

Chaque fin de mois, la patronne lui apportait une enveloppe jaune qui contenait sa paye. J'étais chargé d'annoncer le jour et l'heure de la visite. Mon ami se rasait alors malgré sa faiblesse, mettait sa plus belle chemise et m'écoutait à peine, uniquement attentif aux bruits de pas dans la cour.

Quand on frappait je sortais, saluant la patronne sur le seuil de la cuisine. Plus encore que le mien c'est là, me disais-je, un amour sans espoir.

La chambre de mon ami était pleine de la présence de la

mort. Je ne pouvais m'y tromper ; quand ma mère était morte j'avais ressenti la même impression.

Et nous aussi avions rendez-vous avec l'ogre ; il nous attendait en bâillant, dans les champs du Nord dont nous avions appris à connaître les noms : Mort-Homme, Bois-le-Prêtre, Plateau de Craonne, Verdun... Il nous attendait, cognée en mains, les pieds dans la glaise, fin prêt à nous recevoir.

Après les Bleuets peut-être serions-nous les Myosotis, les Ne-m'oubliez pas, les Vergissmeinnicht ; si nous avions de la chance, des poètes parleraient des guerriers imberbes, des petits Marat et Fanfan la Tulipe. Nous irions recevoir le baptême du feu au son des canons qui remplaceraient les cloches, et le sang tiendrait lieu d'eau lustrale. Nous serions bénis, nous entendrions la messe là-bas, dans un repli des tranchées ; pour tuer le temps, entre autres, nous graverions des douilles d'obus, nous sculpterions des cannes en torsade. Nous logerions dans la terre, déjà rendus en quelque sorte. Sans poils nous serions des poilus.

C'est les poilus, nos fiers poilus...

Car on venait de nous rassembler à la mairie pour le conseil de révision. Blancs et minces avec notre chair de poulet de grain, nos joues duveteuses, on nous pesait, auscultait, mesurait, sans y aller voir de trop près. On nous attendait là-haut pour le printemps, il y avait des trous à combler.

Tout à coup, dans la salle qui sentait le linge et la sueur, on découvrait qu'un copain avait un grain de beauté près du nombril. On nous mettait en file indienne, prêts à marcher au pas quand notre métamorphose serait terminée dans le bleu, celui du ciel, de l'horizon, qui nous rendrait moins vulnérable aux balles dum-dum et aux schrapnell. Notre vaillant 75 à la voix claire, à la française, nous protégeait les abattis de son rideau de feu. On les aurait. Avec un peu de retard mais on les aurait. Nous la monterions la côte, tout l'haleine pure, les jambes légères, avec le souffle et le cœur de la jeunesse. Il était vrai que, à la réflexion, d'autres enfants seraient en face de nous, aussi légers, aussi purs, avec autant de souffle, vêtus non pas de bleu mais de gris-fer, l'uniforme qui devait fixer notre haine. Nos mères, nos sœurs comptaient sur nous. Elles comptaient sur nous en pleurant, ce devaient être des larmes de fierté.

Ce qui nous gênait un peu dans la salle, c'était la présence de femmes ; elles passaient parmi nous, et parfois nous écartaient de leur chemin. De sentir leur main sur notre épaule nous faisait frissonner ; nous redoutions le pire.

Depuis une époque relativement lointaine nous ne nous

étions plus présentés devant des femmes dans ce dénuement. Il y avait bien les claques, mais ce n'était pas du tout la même chose, les pensionnaires étant à nos yeux des êtres à part, femmes sans doute, pour notre commodité, mais que nous ne considérions pourtant pas comme de vraies femmes puisqu'il leur manquait la plupart des qualités que nous prêtions aux réelles.

Aussi étions-nous étonnés de voir là ces dames, d'autant plus que nous en connaissions quelques-unes. Assises à des tables, prenant des notes, ou nous poussant sous la toise, à chaque fournée elles tournaient la tête, prenant du regard possession du nouvel arrivage. Il nous semblait que les rôles étaient renversés ; tout en faisant les farauds nous en ressentions quelque confusion.

Le chemin qui conduisait à l'ogre avait une entrée fleurie. Nous bombions le torse, déployant nos avantages, tout en redoutant la chaleur des mains blanches, des regards et du poêle ; nous entendions avec fierté un officier à képi grenat annoncer : « Bon pour le service armé ! » Comme il eût crié : « Un bifteck ! »

Tout allait très vite, en effet. Pesés, mesurés, tâtés, dix minutes plus tard nous nous retrouvions sous un arceau de la mairie en train de ficeler notre cravate, de lacer nos souliers. Bons comme la romaine. Il ne nous restait plus qu'à traverser la rue, à entrer au bar proche où régnait une fièvre cocardière derrière le comptoir, et à boire un petit quelque chose pour fêter ce beau jour. Toujours avec la fierté de n'être pas parmi les tordus.

Entre la cérémonie du déshabillage et les attaques à la baïonnette nous ne voyions aucun rapport. Nous manquions d'imagination. Récits et morts ne nous avaient rien appris. Au fond nous n'étions pas loin de voir là des vacances. On riait devant le comptoir, tandis que le patron — un vrai poilu celui-là, aux bras charbonneux — emplissait les verres d'absinthe.

Seul, Albouy demeurait réticent. Il m'expliqua que le grand Noël lui avait appris comment, avec un cheveu et une aiguille, on pouvait se faire réformer. Je l'écoutai à peine.

Pourtant les mois passèrent et l'on semblait nous oublier. Un beau jour l'atelier devint silencieux : le directeur venait d'arrêter le moteur. Il rayonnait.

— Mes enfants, nous avons gagné la guerre, dit-il. Vous avez congé.

Un long cri s'éleva, nous sortîmes en courant. Toutes les cloches sonnaient ; le ciel n'était plus qu'un tintement de bronze.

Comme quatre ans auparavant nous fîmes le tour des boulevards, bras dessus, bras dessous. Et soudain, dans mon groupe, un soldat se mit à crier : « A bas la guerre ! » Il me semblait n'avoir jamais entendu une voix pareille. Nous le regardâmes avec gêne, mais c'était un vrai soldat, à la manche couverte de brisques ; à les compter on voyait qu'il avait fait toute la guerre « là-bas » ; nous devions bien lui reconnaître le droit de dire ce qu'il en pensait.

Il allait au milieu de la foule et on avait l'impression qu'il était seul ; parmi tous les visages éclairés le sien était comme noir avec sa bouche grande ouverte d'où sortait le cri : « A bas la guerre ! » Rauque, brûlant, proche de l'aboiement. Pour tout dire il nous glaçait. Dans notre cortège de noces il y avait ce type qui ne paraissait avoir vécu jusqu'à ce jour que pour crier sa haine. Aussi quand il nous quitta chacun de nous fut soulagé. Nous voulions profiter de ce jour sans trop réfléchir, nous laisser porter. Nous ne marchions pas, nous volions ; des ailes nous étaient poussées, nous les sentions battre.

Nous l'avions « gagnée », mais ce n'était pas cela qui nous enlevait, plutôt comme si de Craonne, du Mort-Homme et du Bois-le-Prêtre, le soulagement des types qui étaient là-bas venait jusqu'à nous. Pour la première fois ils sortaient de leurs trous sans crainte ; ils voyaient les collines, les rivières à hauteur d'homme ; ils découvraient le paysage et pensaient à ceux qui resteraient dedans. C'est sans doute cela qui nous rendait si légers.

En rentrant j'allai voir Canet. Depuis un mois il se mourait, lucide et n'espérant plus rien.

Son lit était près de la fenêtre ; à travers le rideau on voyait le mur du fond de la cour. La lumière tombait droit sur le visage de mon ami, sur ses mains posées sur la couverture. C'est à peine parfois si je comprenais ce qu'il me disait, tant son souffle était haletant, mince. Mais je compris fort bien quand il dit : « Je suis content pour les copains. » Puis il tourna la tête contre le mur. Je sortis. Sa mère pleurait dans la cuisine, assise sur une chaise basse.

Huit jours plus tard il mourait. Tout l'atelier l'accompagna jusqu'au cimetière du chemin d'Avignon ; la patronne était au premier rang, dans ses vêtements de deuil, plus pâle encore que d'habitude ; nous suivions derrière. Je marchais entre Eugène et Albouy, tous deux en habits du dimanche, coiffés de leur plus jolie casquette : ils parlaient de chasse et de pêche. Je ne trouvais pas cela déplacé.

MARC BERNARD

DU CHOIX DES VICTIMES

Je n'ai pas beaucoup de chance avec cette revue, d'ailleurs plaisante, qui se nomme *la Parisienne*. Dans le numéro de janvier, un jeune critique — je l'imagine jeune, je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause de son assurance, — M. Stephen Hecquet, si je ne me trompe, disait tout le mal qu'il pensait d'une pièce de moi que d'ailleurs il déclarait bien volontiers n'avoir point vue, inaugurant ainsi un nouveau mode de critique, peut-être promis à quelque avenir, la critique par supposition. Dans le numéro de février, c'est Jacques Laurent qui m'accommode avec une sévérité qu'il veut bien assaisonner d'une demi-douzaine d'épithètes bienveillantes : épithètes que je ne reproduirai pas ici, par modestie. Je ne suis pas seul en cause, du reste. André Malraux aussi est sur la sellette, et François Mauriac. André Malraux, François Mauriac et moi-même, nous avons tort, selon Jacques Laurent, de nous occuper de politique : « L'écrivain qui passe à la politique troque une immense liberté littéraire pour un compromis qui ne peut que le meurtrir. »

Compromis est un mot qui dit ce qu'il veut dire. Si nous en croyons Jacques Laurent, l'écrivain ne peut parler politique qu'à la condition de transiger, de ne pas écrire tout ce qu'il pense, de s'entourer de précautions. Pourquoi? Parce que, pour atteindre le public, il faut bien qu'il passe par des organes, par des journaux, par des revues qui appartiennent à des gens en place, qui ménagent les puissants, qui évitent de heurter de front leurs lecteurs, qui servent de grands intérêts. Ces organes n'accueilleront la prose de l'écrivain politique que si cette prose abonde dans leur sens, que si, du moins, elle ne menace pas, ne trouble pas, ne gêne pas les Messieurs

importants qui tiennent les fils, que si elle sert les maîtres politiques ou économiques du moment, ou si, ne les servant pas, elle renonce à l'efficacité : « Ce qui m'inquiète, c'est le sort d'une pensée tenue en litière, quand cette pensée m'importe. Or si les puissances temporelles ont tiré un trait et dit à Thierry Maulnier : « Tu n'iras pas plus loin », c'est que, comme Mauriac, il s'en prend à l'événement Les puissances temporelles vivent dans l'événement. Elles courent une succession de petits cent mètres. Égarées dans l'instant, elles laissent la paix aux coureurs de fond. Le Thierry Maulnier d' « Au delà du Marxisme (c'est « au delà du Nationalisme » que Jacques Laurent veut dire) ne risquait d'alarmer sérieusement aucune banque, aucun ministre, aucun conseil d'administration. Et il pouvait s'exprimer complètement sur des problèmes qui avaient la vie longue..: » Me voilà, à mon tour, un peu inquiet. Je ne devrais pas m'occuper de l'événement, parce que, sur l'événement, je ne suis pas libre de dire ce que je pense, tout ce que je pense. Je devrais me borner à une critique théorique de la société, ou des institutions « au bénéfice des idées générales », parce qu'il s'agit d'un domaine où les puissances, qui ont la vue courte, me laisseraient toute liberté. Mais en matière politique ou sociale, que sont des « idées générales » à ce point désincarnées, à ce point émoussées, que les puissances peuvent sans inconvénient leur laisser la même liberté qu'aux jeux de la « littérature pure »? Si je m'enferme dans un domaine où je ne cours pas le risque d'inquiéter les puissances, je m'enferme aussi dans un domaine où je risque de ne pas inquiéter l'opinion publique. Or, il s'agit précisément d'inquiéter l'opinion publique, autant qu'on le peut. Admettons que, même dans une société « libérale « ou relativement libérale, comme la nôtre, l'écrivain qui prend parti dans les événements du jour, je ne dis pas qu'il en ait le devoir, je dis qu'il en a le droit, je ne dis pas que ce soit là sa fonction d'écrivain, je dis que cela ne lui est pas interdit par sa fonction d'écrivain, et il serait assez surprenant que devant l'injustice, devant la misère, devant le crime, le silence fût de rigueur précisément pour ceux dont le métier est de parler, pour ceux qui peuvent se faire entendre un peu plus largement et un peu plus clairement que M. N'importe-qui

— ne puisse pas absolument tout dire. Ce qu'il parvient à dire, et il parvient me semble-t-il à dire un certain nombre de choses, c'est toujours autant de gagné, et cela sert parfois à quelque chose. Si on lui laisse carte blanche dans l'ordre des « idées générales », c'est, selon Jacques Laurent, parce qu'on estime que les « idées générales » n'ont pas d'importance : Jacques Laurent conseille donc à l'écrivain de se cantonner dans un domaine où ce qu'il dit, aux yeux de ceux qui le lisent, n'a pas d'importance. Voilà donc Jacques Laurent lui-même qui se met au service, paradoxalement et sans l'avoir voulu, de ceux qui veulent bien tout ce qu'on veut, à la condition qu'il ne soit pas touché réellement à leur puissance et à l'abus qu'ils en font, voilà Jacques Laurent qui met, et qui nous demande de mettre au service de l'ordre établi, l'inefficacité de l'idée pure. Le voilà qui s'expose à l'ironie vengeresse de Michel Braspart, dans le même numéro de la même revue, quatre pages plus loin : « Comme il est dommage, n'est-ce pas, que les écrivains aient des idées, sur tout, sur autre chose que la littérature, sur ce qui ne les regarde pas, et précisément sur la liberté. N'avons-nous pas des gardiens de la paix pour garantir la liberté? Pourquoi des écrivains, en plus? Bernanos, celui-là, heureusement, il est mort ! Comme la vie serait plus simple si Malraux voulait se consacrer définitivement à Rembrandt et au Titien (je ne crois pas que Michel Braspart l'ait fait exprès, mais c'est précisément le conseil que Jacques Laurent donne à Malraux), Sartre à Jean Genet, Bardèche à Balzac, et si Brasillach avait continué à s'occuper de cinéma comme tout le monde, nous ne l'aurions pas tué... » Qui donc vais-je croire, Jacques Laurent ou Michel Braspart?

Mais voyons un peu en quoi consistent ces « compromis » que Jacques Laurent me reproche d'accepter en matière de politique. Ils consistent en ceci que, pour plaire, ou pour ne pas déplaire, aux hommes en place, aux hommes qui tiennent les postes de commande de la politique, de la finance, de la presse, pour plaire, ou pour ne pas déplaire à une certaine part du public, la part du public à laquelle s'adressent les journaux ou les revues où j'écris, disons *le Figaro*, ou *la Table Ronde*, je suis forcé de faire un choix, de faire un choix parmi les injustices, ou les crimes, que je dénonce, de faire

un choix parmi les victimes que je défends. Je suis forcé d'aller au plus facile, de m'en prendre aux scandales les moins scandaleux pour nous, c'est-à-dire les plus lointains. En somme, en jouant un peu sur les mots, l'amour du plus lointain, dont parle Nietzsche. Mac Gee, plutôt que Brasillach. Les camps de Sibérie, plutôt que Clairvaux. Les procès du cardinal Mindszenty, ou de Clémentis, ou de Béria, plutôt que les exécutions sommaires du « maquis Guingouin » ou l'emprisonnement d'Henri Martin (selon les préférences) ou la répression « colonialiste » à Madagascar, en Indochine, au Maroc, ou ailleurs. Jacques Laurent rejoint ainsi, curieusement, mes juges sévères d'*Aspects de la France*, qui me reprochent de m'être occupé d'un vague nègre américain, au lieu de m'occuper de Maurras (mes juges sévères d'*Aspects de la France* ne me reprochent pas de ne pas m'occuper de la répression « colonialiste ») et Jean-Paul Sartre, qui s'indigne qu'on s'occupe de vagues opposants polonais ou tchèques au lieu de s'occuper de la répression « colonialiste » (il ne s'indigne pas qu'on ne s'occupe pas de Maurras). Jacques Laurent, qui n'est pas, ou ne veut pas être, un homme de parti, fait en quelque sorte la synthèse, il met Mac Gee et le cardinal Mindszenty ensemble, pour me conseiller de les laisser en paix, Maurras et Henri Martin ensemble, pour me reprocher de les abandonner à leur sort. En somme, je serais obligé de laisser de côté les questions vraiment *brûlantes*, je me condamnerais moi-même à une sorte d'hypermétropie morale, voyant ce qui se passe loin pour ne pas voir ce qui se passe près. De là à considérer la protestation contre le procès du cardinal Mindszenty, ainsi que le fait Jean-Paul Sartre, et la protestation contre la mort de Mac Gee, ainsi que le fait Pierre Boutang, comme des manœuvres de diversion, il n'y a pas beaucoup de chemin.

Je pourrais reprocher à Jacques Laurent d'oublier, pour les besoins de sa cause, que je n'ai pas protesté seulement contre le procès Mindszenty, ou seulement contre la mort de Mac Gee, mais aussi contre la mort de Bassompierre, qu'un certain article publié dans *la Table Ronde* sous le titre *le Droit d'avoir tort*, article que Jacques Laurent met lui-même en cause, a au moins le mérite d'aller contre sa démonstration,

puisque c'est à propos des abus de l'épuration française et contre ces abus qu'il a été écrit. Une parenthèse à propos de cet article.

Jacques Laurent écrit : « Thierry Maulnier invoque le droit à l'erreur en faveur des victimes politiques, ce qui est généreux, mais n'est-ce pas entendre par erreur le fait de n'avoir pas réussi? Le bourreau serait alors toujours dans le vrai, et la victime, toujours dans l'erreur. » C'est sous une autre forme l'argument même que m'ont opposé les porte-parole de ces victimes de l'épuration dont je prenais la défense. L'argument : « Nous ne revendiquons pas le droit à l'erreur, parce que nous avons raison. » Ce qui m'inquiète, c'est que cet argument : « Nous avons raison », que donnent les défenseurs des victimes de l'épuration, ou les défenseurs des victimes de la répression anticommuniste, est précisément l'argument qui a servi, ou qui sert, ou qui servirait aux uns et aux autres, quand ils étaient ou s'ils étaient les plus forts, pour mettre en prison ou pour fusiller leurs adversaires. J'ai pris la peine, cher Jacques Laurent, d'expliquer que tout le monde, dans les luttes politiques, croit avoir la vérité dans son camp. Protester contre la répression dont on est l'objet en s'identifiant à la vérité, c'est admettre implicitement que cette répression serait juste, si l'on était dans l'ereur. Or, précisément, ceux qui vous mettent en prison, ou vous fusillent, vous disent que vous êtes dans l'erreur. Allez leur prouver le contraire. La vérité en politique n'apparaît quelquefois de façon incontestable, si elle apparaît, qu'au bout de plusieurs siècles. Quand il s'agit de vies humaines, c'est un peu tard. Les épurateurs disaient à leurs adversaires vaincus, il y a quelques années : « Vous vous étonnez que nous exigions votre peau. Mais il n'y a pas si longtemps, quand vous étiez les plus forts, dans vos journaux, vous exigiez la nôtre ». Les communistes, aujourd'hui, disent : « On a gardé trois ans en prison le pauvre Henri Martin. Scandale affreux. On a fait preuve d'une mansuétude criminelle à l'égard de ce vieux traître qu'était le maréchal Pétain. Autre scandale affreux. » Ce qui scandalise les uns et les autres, ce n'est donc pas qu'on inflige la souffrance et la mort à des adversaires politiques, c'est de voir ces méthodes se retourner parfois

contre ceux de leur parti : « Indulgence pour les miens ! Mort à ceux d'en face ! » Si nous admettons que la « vérité » et l' « erreur » politique peuvent légitimement décider de la vie et de la mort, à quel juge suprême, infaillible, conférerons-nous le pouvoir d'établir la vérité et l'erreur? La Très Sainte Inquisition le faisait, en matière de foi. Aujourd'hui, les meilleurs chrétiens eux-mêmes, sans douter de la vérité au nom de laquelle la Très Sainte Inquisition élevait les bûchers, admettent que la Très Sainte Inquisition avait tort d'élever les bûchers. Mais, pour ceux qui montèrent sur les bûchers, il est un peu tard. Il s'agit de matières où la vérité, l'erreur ne sont pas démontrables comme en mathématiques. Allons même un peu plus loin. Au cours de l'histoire, peu d'hommes sont montés sur les bûchers, ou ont été attachés au poteau des pelotons d'exécution, ou sont allés en prison comme Henri Martin, parce qu'ils avaient professé, par exemple, que le produit $x \times y$ est différent du produit $y \times x$. S'il est arrivé à quelqu'un d'exprimer quelque chose de ce genre, il a été considéré comme un fou inoffensif (tout au moins jusqu'à notre époque, puisqu'il semble que l'on s'aventure aujourd'hui dans la physique de l'infinitésimal jusqu'à un domaine où la vieille évidence mathématique commence à chanceler, où les produits $x \times y$ et $y \times x$ deviennent différents), il a été considéré comme un fou inoffensif et l'on a passé outre. Si les *vérités* politiques ou religieuses ont fait et continuent de faire tant de victimes, c'est dans la mesure même où elles sont indémontrables. On ne commence à tuer que lorsqu'on renonce à convaincre, dans la rage de ne pouvoir convaincre. Le fanatisme apparaît là où s'arrête l'évidence.

Bien sûr, dans les luttes politiques, on qualifie erreur le fait de n'avoir pas réussi. D'où ils résultent que ceux qui ont victorieusement défendu leur pouvoir, ou qui ont conquis le pouvoir, peuvent envoyer les vaincus à la corde ou à la trappe avec une bonne conscience. C'est précisément pourquoi je demande qu'on cesse, une bonne fois, de considérer que le fait de détenir la « vérité » puisse constituer un droit à tuer, que le fait d'être dans l' « erreur » puisse constituer, si j'ose dire, un droit à être tué. Ceux qui ont tué Brasillach étaient convaincus d'être dans la vérité. Ceux qui ont tué

Mac Gee aussi. Ceux qui ont tué Petkov aussi. Le gouverneur du Texas, ou de je ne sais quel autre état américain, qui vient de demander la peine de mort contre ceux qui seraient convaincus d'appartenir au parti communiste est convaincu d'être dans la vérité. Le riche Égyptien qui vient d'être arrêté pour avoir fait crever au fer rouge les yeux du fellah qui avait séduit sa fille était convaincu d'être dans la vérité. Allez, cher Jacques Laurent, leur *prouver* le contraire. Si nous admettons, de quelque façon que ce soit, avec quelques réserves que ce soit, une quelconque possibilité le droit de tuer au nom d'une vérité religieuse, ou politique, ou morale par nature inévidente, nous autorisons tous les crimes, à moins d'admettre une instance infaillible qui fixe la vérité, auquel cas nous en autorisons encore quelques-uns. Ni Jacques Laurent, ni personne de bonne foi ne m'accusera, je pense, d'avoir voulu, en affirmant qu'on n'avait pas le droit de tuer celui qui est dans l'erreur, accorder aux puissants le privilège de la vérité. Ce que j'ai voulu dire, puisqu'il semble qu'il faille s'expliquer, c'est qu'il fallait séparer le problème de la recherche de la vérité et de l'erreur, où rien n'est clair ni facile, où puisque tout est ambigu, contradictoire, sinon insoluble, du problème de la vie et de la mort, où tout est absolu et irréparable. Une vérité n'est peut-être pas une vérité, mais un mort est un mort, Je m'étonne un peu qu'il soit besoin d'expliquer que le droit à l'erreur pour les vaincus, c'est à fortiori le droit à la vérité. Si nous n'affirmons que le droit à la vérité, nous gardons le droit de tuer ceux qui sont dans l'erreur. Si nous affirmons le droit à l'erreur, nous perdons le droit de tuer qui que ce soit, — et c'est précisément là que je voulais en venir.

Revenons à l'argument de la diversion.

Donc, selon Jacques Laurent, comme je ne suis pas libre de condamner avec la même netteté, et avec la même vigueur, tous les crimes politiques, je choisis mes criminels, et je choisis mes victimes. Je les choisis, de préférence, éloignés : éloignés dans l'espace. Ainsi, je m'assure à bon compte les avantages d'une bonne conscience. Je ne m'attire pas l'animosité des pouvoirs de mon pays. Je n'inquiète pas les privilégiés de mon pays dans leur indifférence et ne les trouble pas dans

le paisible exercice de leur propre injustice. Je leur rends même service, jusqu'à un certain point, avec une certaine manière de dire à mes lecteurs : « Ne regardez pas ici. Regardez là-bas. » C'est ce que Jacques Laurent expose avec une certaine verve : « ... Ce qui est trop facile, c'est de se taire quand on tue sous nos yeux et de crier quand on tue aux antipodes. Ce qui est trop facile, c'est d'ameuter l'opinion mondiale sans frais et sans risques, quand le procès a lieu aux antipodes et de passer rapidement quand le procès a lieu chez nous. Un exemple : entre l'article de Thierry Maulnier sur Mac Gee et sa mise au point de septembre suivant, un maréchal de France mourut à l'île d'Yeu, il n'était pas nègre, je le concède. L'île d'Yeu était en France et toute proche, j'en conviens. Le maréchal de France avait poussé la banalité jusqu'à être Français, il faut l'avouer. Voilà sans doute pourquoi je n'ai trouvé sous le titre *Sacrifices humains* qu'un article de Thierry Maulnier, pleurant la mort d'un Italien à Pékin. Le temps n'est donc pas loin où, de l'autre côté du monde, on n'osera plus dresser une contravention sans se dire : « Thierry Maulnier va faire du foin. » Dans le même temps, je suppose que l'on découpera les Français en morceaux sur la place de la Concorde ou de la Bastille, selon les événements. »

Bon. Je ne vais pas, pour répondre à Jacques Laurent, faire le compte des pages que j'ai écrites, dans cette revue ou ailleurs, pour protester contre la répression politique en France, pour défendre les victimes de la répression politique en France. Ce serait un peu long : et pourtant je n'ai pas parlé de tout, je le concède, encore que j'aie essayé de me partager, autant que je l'ai pu, entre Bassompierre et les Rosenberg, entre Mac Gee et Petkov, entre la politique communiste d'extermination, de l'adversaire et l'injustice sociale qui condamne des millions d'hommes, en France même, à la déchéance et à la révolte. Plus près encore que l'île d'Yeu, à dix mètres de ma porte, il y a une grille dans le trottoir, par où vient un peu de chaleur issue, je le suppose, des canalisations du chauffage urbain. Chaque nuit, des hommes venaient s'y coucher, jusqu'à l'intervention de l'abbé Pierre. Qu'une société qui se considère comme civilisée condamne

certains de ses membres à passer les nuits d'hiver sur les trottoirs, ce n'est pas non plus tout à fait acceptable. Je n'avais jamais consacré d'article à cette question. Il y avait pourtant matière à article, et même à mieux qu'à un article. D'accord. On pourrait dire aussi que si j'ai pris la défense d'un vague nègre qui attendait la chaise électrique quelque part de l'autre côté de la terre, pour un crime qu'il n'avait sans doute pas commis, ou d'un vague italien exécuté lui aussi de l'autre côté de la terre avec au moins autant de présomptions d'innocence, c'était pour ne pas m'occuper de ce qui se passait sur mon trottoir.

Mais qu'on me permette de m'étonner un peu de la facilité avec laquelle un Nègre, ou un Italien, deviennent vagues, pour Jacques Laurent, dès lors qu'ils agonisent plus loin que la prochaine station de métro ou le prochain poteau-frontière : « Nous intéresser à ce qui ne nous intéresse pas et nous désintéresser de ce qui nous intéresse, » telle est ma préférence, selon Jacques Laurent. Ainsi, la mort de Mac Gee ne nous intéresse pas, selon Jacques Laurent. Ou la mort d'un Italien en Chine. Ou la mort d'un opposant politique derrière le rideau de fer. Peut-être est-ce, en effet, parce que ces morts ne nous intéressent pas, ne nous intéressent pas assez, oui, précisément pour cela, que j'ai écrit les articles que Jacques Laurent me reproche.

Car si ces morts ne vous intéressent pas, il me semble, cher Jacques Laurent, que ce ne peut être que par manque d'imagination, par manque de cette imagination dont vous donnez pourtant, d'autre part, tant de preuves brillantes.

L'agonie de Mac Gee ne vous intéressait pas? Ne vous est-il pas venu une seconde, non, pas une seconde, vraiment, l'idée de vous mettre (oh ! sans danger, par la pensée seulement, bien sûr) de *vous mettre* à *sa place?*

THIERRY MAULNIER.

(A suivre.)

LE BAL
de l'Espelette

Pour A. P.

JE pense qu'on ne devrait jamais détruire une correspondance... avant de l'avoir recopiée, et que beaucoup d'écrits anonymes de cette sorte peuvent gagner à sortir de l'ombre. Il s'agit ici de lettres écrites il y a un certain nombre d'années par je ne sais quelle fille à je ne sais quel garçon. Des lettres comme beaucoup d'entre nous en ont reçu, comme quelques-uns — ou quelques-unes — en ont peut-être écrit. Banales si vous voulez. Et pourtant je leur trouve un charme. Est-ce parce qu'elles sont vraies, que je les ai tenues entre mes mains, avec leur écriture naïve d'enfant de Marie ou de bonne à tout faire, sans ponctuation ni orthographe, à peine ornée çà et là d'une petite arabesque dans les majuscules? Est-ce parce que toute écriture m'émeut, même si ce n'est pas celle de Pascal ou de Victor Hugo, parce que l'écriture suggère pour moi la présence, quelquefois plus que la vue d'un corps, et qu'aucun caractère, trait, signe ou croix tracé par un être humain sur le plâtre d'un mur, une écorce, une feuille de papier, ne me laisse tout à fait indifférent? Est-ce parce que, ces lettres étant vraies, je n'en connais ni l'auteur ni le destinataire, et que le mystère de l'origine s'ajoute au sentiment de l'authenticité? Est-ce enfin parce qu'elles émanent d'un milieu simple, paysan, parce qu'elles sentent le moût et la fraise, et qu'on y respire une poussière de manège, de bal rustique? Est-ce pour d'autres raisons encore? N'importe, elles sont là, telles que je les ai trouvées un jour, et je voudrais que vous éprouviez, à les lire, la même surprise et le même plaisir que moi.

Vous connaissez les histoires de substitution de valises. On part avec une petite trousse de cuir dans laquelle on a mis un rasoir, des lames de rechange, une chemisette et quelques mouchoirs de poche; et l'on retrouve, au terminus, un vieux sac de toile éculé contenant un saucisson non enveloppé et, à côté, un papier gras. C'est ainsi que je suis entré en possession de ces lettres. Ce qui me fait croire, d'ailleurs, que le coup n'était pas prémédité; mais ce qui explique assez bien que l'échange, malgré mes efforts, n'ait jamais eu lieu dans l'autre sens, même au bout d'un an et un jour : un paquet de lettres d'amour ne vaut sans doute pas une bonne chemise.

Reste une petite irrégularité. J'aurais volontiers demandé à Youyou l'autorisation de publier ses lettres. Mais je ne la connais pas, je ne la connaîtrai jamais, — à moins, ce qui est peu probable, qu'elle ne se révèle à moi par une assignation en justice. Mais quoi : son prénom appartient à tout le monde; ses lettres auraient pu être écrites

par une autre; son sort, après quelques années, est réglé en bien ou en mal, et, quoique ces lettres aient été écrites dans le silence de la chambre, par un jour unique, tandis que le feu crépitait dans la cheminée ou qu'un bourdon entré par la fenêtre achevait d'affoler notre jeune amie et de la faire croire à son malheur, je présume qu'elle ne m'en voudrait pas si elle apprenait que nous nous sommes penchés avec sympathie sur son destin. Qu'elle se dise que ses peines n'ont pas été vaines, et qu'elle nous pardonne.

Qu'on lise donc ceci comme un document. C'en est un. Les lettres ne sont pas datées, et pourtant je pense avoir retrouvé sans trop de peine l'ordre dans lequel elles furent écrites, car une histoire se dessine vaguement à travers elles : histoire d'une rencontre, malheureuse ou peu heureuse, d'un attachement tourmenté, qui n'était peut-être qu'un « béguin », et qui prend parfois l'allure d'une passion, s'exprime en termes de fatalité. La sincérité est hors de cause; et ce que j'aime ici est sans doute cette spontanéité malhabile d'une fille du peuple qui ne surveille pas sa phrase et, grand Dieu! ne se regarde pas écrire. C'est une qualité assez rare. Cette liaison avec un garçon du voisinage, certainement plus évolué qu'elle, et qui lui échappe, est singulière. A moins que la pudeur ou le vocabulaire ne nous abusent, elle nous paraît d'ordre purement sentimental, et cependant elle entraîne une longue fidélité et comporte chez la fille de profonds espoirs. On se voit le dimanche, on se donne des « bises »; on s'écrit, ou du moins elle écrit : c'est à peu près tout ce qu'on nous laisse voir. Et cela dure des années : au moins quatre ou cinq ans. Le raisin a le temps de mûrir, et même de se gâter sur la treille.

Je pense qu'il existe dans toute famille, bien serrés dans le fond des tiroirs de commodes, des paquets de lettres semblables, auxquelles personne ne songerait à prêter la moindre attention, sinon pour les mettre au feu. Youyou ne s'est pas fait connaître à nous autrement que par cette correspondance égarée dans un sac de toile par un Don Juan en goguette. Elle n'a aucune importance historique. Elle n'est pas la fille naturelle d'un prince russe ou danois, ni l'ancienne femme de chambre d'un tyran; elle n'a aucun des titres qui autorisent les archivistes à tirer de l'ombre des documents parfois plus ennuyeux. N'est-ce pas un peu pour cela que j'éprouve du plaisir à restituer à la vie des papiers dont la destinée normale est de disparaître? Faisant cela, il me semble faire acte de vivant. Je regarde Youyou, les yeux gros, penchée sur sa table de chêne dans une salle à manger bien astiquée, songeant à la fête dont elle ne sera pas, abandonnée à sa tristesse ou à sa rage. C'est bien peu de chose, ces tristesses qui nous gonflent loin du bonheur escompté. Nous en avons vu d'autres! Mais cette chose me touche. En passant au village, regardez dans le lavoir le reflet du visage de Youyou. L'eau du lavoir descend à la rivière, et la rivière à la mer, et le reflet du visage de Youyou est dans les yeux de tous les marins.

De telles lettres se passeraient de commentaires. Ce qu'elles racontent est suffisamment transparent. Leur saveur n'est pas tellement dans le

scénario romanesque qu'elles proposent ou laissent deviner — réparti sur un nombre de saisons indéterminé — elle est pour moi dans l'attitude dramatique, véhémente, ironique ou suppliante, de celle qui les écrit. Nous sommes en présence d'un « pathétique naturel ». Pathétique qui fera sans doute le seul intérêt de toute une vie, et vers lequel on se tournera plus tard avec regret, quand il n'y aura plus qu'à se débattre parmi les mioches couverts de boue ou les enfants aux mains tachées d'encre. Oui, quel qu'il soit, il est normal que Lucho soit la seule chose qui compte dans cette vie qui se déroule comme mille autres, dans le giron d'une famille d'honnêtes campagnards, sans autre occupation, semble-t-il, que les travaux de la maison. Mais toute une existence est évoquée ici, la cueillette du raisin, les cafés de campagne, bref cette atmosphère de fête et de vie facile qui est celle du pays basque et de quelques autres.

*Après tout cela, dirai-je que cette correspondance me semble concerner également l'amateur de langage? Son intérêt est un intérêt de rhétorique. On saisit ici sur le vif, comme phonographiés, la démarche, les tics d'une pensée populaire. Le style de ces lettres est un style parlé, ou si l'on veut un style direct : rien ne s'interpose entre la pensée et la plume, entre la plume et le papier, ni réminiscence littéraire ni scrupule d'écriture. A peine un emprunt, çà et là, à la sagesse des nations. Pas une rature : il n'y a ni hésitation ni regret. La ponctuation, rare, est mise au petit bonheur. On va de l'avant, fidèle uniquement à la poussée intérieure. On écrit comme on parle, on parle comme on pense. Je t'écris comme je te pense, et je t'embrasse comme je t'aime. C'est simple, superficiel, profond; c'est efficace, surtout. On dit que ces façons d'aimer se perdent. Mais voyez : les lettres de Youyou ne sont point d'une abonnée d'*Elle *ni de* Confidences. *C'est le cœur tout pur, non révisé par l'écrivain de service, non empoisonné par des siècles d'enquêtes journalistiques ou de radio-concours. C'est peut-être la dernière fois que vous avez la chance de lire quelque chose d'aussi simple, d'aussi rafraîchissant. Le monologue intérieur de Youyou — car c'en est un — ne doit rien à Paul Desjardins, à Joyce ni à Faulkner. Vous pouvez être sûr que Youyou ne sait rien, dans aucun genre. Elle ne connaît que son rôle d'amoureuse, elle est ignorante de tout, elle ne sait que chanter sur sa branche, entre champs et bois. La seule musique qui se fasse entendre en sourdine, au-dessous de ces textes monotones, est celle de la guinche dominicale, de la grosse liesse populaire, à relent de vin et de poussière.*

Des critiques ont pu s'imaginer que le monologue intérieur était une invention des littérateurs, un « procédé technique », c'est-à-dire un artifice, et l'ont loué ou condamné comme tel, suivant leurs tendances. On veut bien nous dire que X ou Y a inventé le monologue intérieur. Mais personne n'a inventé *le monologue intérieur; seulement, des romanciers de génie ont su introduire et acclimater dans le roman ce mode de pensée extrêmement naturel, élémentaire, familier aux êtres les plus simples, et qui n'est ni une nouveauté ni une vieillerie, mais une chose de tous les temps.*

Quant à la personnalité du destinataire, quelque vague étudiant

8

en droit, à la fine gueule, devenu représentant de commerce, et qui se croit sans doute quelqu'un, elle se déduit assez facilement des lettres de Youyou et des autres lettres de femmes qui l'accompagnaient dans la liasse, et dont je donne aussi quelques-unes. Je pense que celui-là n'aurait pas grand-chose à nous apprendre. Une lettre d'homme qui figurait dans le paquet, et qui est signée de son prénom, nous aide à préciser les traits de ce conquérant à la petite semaine.

PAUL GADENNE.

I

La vie à la campagne ne manquerait pas de charme s'il n'y avait l'amour pour tourmenter les filles et les persuader qu'elles sont malheureuses.

Lettre de rage. On y sent déjà toute la déveine qui pèse sur notre Ariane de la Soule.

Labastide-Clairence, mercredi.

Cher petit Lucho,

Je suis seule, aussi je viens passer un moment avec toi pour te dire mes petites Aventures. J'ai eu une prise de bec terrible avec ma grand-mère. Elle me lance dans la vigne : « On m'a dit que tu allais te marier l'année prochaine !... — Oui, je fais, la semaine des 4 jeudis !... » Puis tu sais, parole sur parole, patati, patata, grande explication, je t'assure que ça je lui retiens, quel vieux tableau, excuse l'expression, pardonne-moi, je suis tellement furieuse puis tu sais, elle est maline, si toi tu avais une grand-mère qui t'aimait, si tout ce que tu fesais était beau, moi ce n'est pas le cas. Si mon père vivait elle ne ferait peut-être pas toutes ces histoires, le pauvre ! Lui qui m'aimait, c'était un peu dans le genre de ta grand-mère, tout ce que je fesais était beau, j'en pleure de rage.

Enfin cela ne fait rien, elle ne m'empêchera pas de t'aimer, si tu savais combien je tiens à toi, pour le moment il faut que je prenne patience, c'est dur mais le temps passe. Ce que cette vieille me rend furieuse. Enfin patience, courage et longueur de temps, on arrive à tout.

YOUYOU.

P.-S. — Ton paternel vient de venir nous voir, il est venu chercher de la chaux. Je voulais te demander si avec ce temps d'orage les fraises étaient bonnes et si tu ne t'es pas trop arrosé.

Je pense te voir dimanche, il n'y a pas de peut-être, comme tu dis si bien pour me faire mettre en colère. Les Donat s'en vont, bon débarras, on mangera des gâteaux quand même. Trouve une bicyclette, ou par l'autobus. Si ma mère peut aller à la messe, je serai toute seule. Je ne pourrai pas aller à la gare, je t'avertis ; enfin viens, je t'attends dimanche pour manger. Il y a longtemps

que nous n'avons pas échangé des bises. Mon petit chéri, je ne vois plus rien à te dire. A dimanche.

YOUYOU.

II

Non seulement il faut se quereller avec « la vieille », mais, dans l'intervalle des visites, le bien-aimé n'écrit pas. Le désert se referme sur Youyou. Tout va mal, et les dimanches, entre la vigne et la route départementale, sont odieux quand « il » ne vient pas.

Cher petit Lucho,

Je suis heureuse d'avoir reçu de tes aimables lettres ! Tous mes remerciements, au moins tu penses à moi, tu me fais un plaisir, c'est tout à fait gentil ; ce que tu m'aimes ! Il fallait mieux que tu me dises : « Je ne t'écrirai pas, » au lieu de me le promettre ! Depuis huit jours que j'attends le facteur, et qu'il n'y a jamais rien ! Tu fais tout pour me faire de la peine. Ta plume est peut-être tordue? Dimanche avant, tu n'as même pas trouvé le moyen de venir me voir, tu étais à la pelote sans doute, un peu plus tu ne me le disais seulement pas que tu partais ; je n'avais peut-être pas besoin de le savoir aussi ! Je me découragerais à moins. Si vraiment tu avais pensé à moi, il me semble que l'on trouve un moment pour écrire, un petit mot, quand on pense aux gens ! Tu avais peut-être quelqu'un à t'occuper?

Je ne sais même pas ce que tu es allé faire à Espelette je ne sais rien. Non, j'ai un cafard ! Enfin, si tu as le temps dimanche, tu pourrais peut-être venir voir de quel côté la tête me penche..

Ta YOUYOU quand même.

III

Enfin un espoir se présente : le cirque à Hasparren. Mais ce serait trop beau. Tout rate pour une absurde histoire de billets. Remise à huitaine. Il faut connaître Labastide-Clairence, et avoir un amoureux en tête, pour savoir ce que ces mots signifient.

Labastide, mercredi soir.

Je suis découragée, je ne comprends plus. Juanito téléphone ce tantôt chez Arnao qu'il n'avait pas pu avoir de billets ; il me dit à dix heures qu'il n'y avait plus de billets. J'ai téléphoné à

Maurice à Mouguerre qu'il ne se déplace pas ; il me dit qu'il va téléphoner à Mayette qu'elle ne se déplace pas non plus. Alors il me dit : « Demain, Lucho et toi, vous nous prendrez chez Zubieta. » Tout d'un coup on me dit que tu viens de téléphoner, que tu es à Hasparren, que tu as ton billet. Je téléphone au café du Trinquet, au Café Basque, au café de l'Abattoir ; je t'ai fait demander, on me dit que tu n'y étais pas ; j'arrive juste de chez Arnao, je suis dans un état, tu penses ! Une vraie fontaine ! J'étais heureuse de te voir ce soir, et puis te savoir au cirque, et moi ici ! Dire que j'étais si contente d'y aller ! Dire que je pense à toi depuis ce matin, à l'idée de te voir ce soir. Dire que c'est à cause de Juanito, ce... Oh non, toujours je n'ai que des déceptions ! J'ai toujours de la peine à cause des autres. Moi qui étais si heureuse de te voir, dis, si seulement tu avais téléphoné plus tôt, si tu avais dit aussi depuis où tu téléphones ! Mais rien, je suis ici dans une crise de pleurs toute seule loin de toi, je crois que je n'aurai guère envie de dormir cette nuit, je suis, non, découragée ! Toujours des déceptions, ne jamais pouvoir se réjouir ! Enfin, dimanche, tu l'as entendu comme moi, Juanito devait prendre les billets, ma mère ne venait pas, elle est au lit, ça allait très bien. Non, dire que je suis ici, que c'est à cause de ce fameux Juanito, ce menteur, ce rien du tout ! Non, ça me rend malade, je me mine, j'étais si heureuse de te voir !

Dimanche après-midi, je vais à Bayonne par l'autobus de deux heures ; jusque-là je ne vais plus vivre, je trouve le temps long, mon chéri, dire que ce soir on devait se voir, il me tardait de te faire une grosse bise. Dire que c'est à cause de ce Juanito, j'en suis malade ! Non, ça, je ne peux pas le digérer !

Adieu, mon petit Lucho chéri, grosses bises, à dimanche.

YOUYOU.

IV

Mais si tous ces malencontreux hasards, ces coups de téléphone à contre temps, ces billets pas pris, ne témoignaient que d'une mauvaise volonté mal dissimulée? Youyou piétine dans son anxiété que chaque semaine, chaque déception accroissent. Et il y a les autres qui contemplent sa débâcle d'un air goguenard! Ce n'est pas le côté le moins cuisant de l'affaire.

Mon cher Lucho,

Je viens te demander si vraiment tu m'aimes un peu, ce que tu penses, si depuis cinq ans tu penses aujourd'hui que tu ne m'aimes pas ; je veux savoir pour quelle raison tu n'es pas venu me voir. Dimanche dernier quand je t'ai quitté, il était convenu

que tu viendrais par l'autobus de onze heures manger, que tu resterais le soir au bal, et lundi matin prendre l'autobus à Hasparren. Je t'écris jeudi en disant que je t'attendais, je dis à ma mère que tu venais manger dimanche, nous t'avons attendu ; seulement, pas de Lucho. Je me suis dite : « Il viendra cette après-midi ; » encore personne. Alors moi, je passe pour qui? Ma mère naturellement m'a demandé pourquoi tu n'étais pas venu, est-ce que je sais? Au moins tu aurais pu me téléphoner chez Arnao que tu ne venais pas, ou venir. Faut-il quand même que tu penses peu à moi ! Je n'ai rien à me reprocher, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour toi, et puis se voir oublié comme ça, j'ai mal au cœur ! Passer le dimanche dans l'attente de voir celui que l'on aime, se voir toute seule, ce n'est pas ma mère ni ma sœur qui sont pour me donner du courage, il faut que je supporte, qu'est-ce que je fais sur la terre, je ne peux pas le surmonter de voir que je t'adore. Je n'espérais qu'avoir du bonheur avec mon petit Lucho et de penser que tu ne viens seulement pas me voir, ni écrire ni téléphoner, je suis innocente de tout, j'ai de la peine, je ne sais plus quoi penser ! Les autres me disaient : « Alors quoi, il est pas là ton Lucho? » J'avais encore plus mal au cœur de les voir heureuses, et moi toute seule. Il me tardait que dimanche arrive pour te voir comme quand on aime. Mets-toi à ma place, je t'attendais ; je dis à ma mère que tu viens manger, et personne ! Alors moi, je passe pour qui? Le dîner a été vite fait pour moi je t'assure. Ou bien tu m'aimes, ou tu fais tout pour que ça aille mal, ou bien tu as peut-être un autre amour. Non, Lucho, je veux savoir ce que tu penses. Je ne voudrais pas que depuis cinq ans tu oses me cacher quelque chose, je ne le mérite pas, j'ai toujours été fidèle, je veux que tu me répondes, que tu sois franc, je veux savoir. Tu trouveras bien cinq minutes au bout de cinq ans pour m'écrire, quoi, puisque tu m'as dit que tu avais les après-midi pour toi. Écoute, je compte sur ta bonne volonté : sois sérieux, écris-moi, dis-moi ce que tu penses, j'attends, tu seras toujours mon Lucho que j'aime et que je n'oublierai jamais. Mille baisers. — YOUYOU.

P.-S. — Je te recommande de m'écrire aussitôt que tu pourras, je n'y tiens plus, je suis rendue au bout de mon courage. Mes amitiés. — YOUYOU.

V

Mais voici des nouvelles nettement mauvaises, une rumeur bien fâcheuse... Faut-il tolérer cela?... Heureusement il y a les fraises à manger ensemble.

24 avril.

Je ne suis pas contente, je suis horriblement vexée. Non, vraiment, qu'est-ce que j'aurai de plus? Qu'est-ce que j'attends? Il paraît que pour le banquet du sport à Ustaritz tu as eu un geste

mal poli, une main mal placée pour Alice Alagoïty, c'est pour cela qu'elle t'a donné une gifle, et toi tu lui as remis, voilà le bruit qui vient à mes oreilles. Toi tu ne m'as pas dit comme ça ; enfin voilà, ça m'a fait bien plaisir. Oui, imagine-toi que l'on te raconte des histoires sur moi, tu serais content, c'est un bruit qui court toujours. Je vais te dire une chose aussi : comme dimanche en arrivant chez Juanito tu attrapes Mlle Rue par le cou, adieu mon chéri et en avant ! Au bal à Mouguerre tu as fait pareil. Non, il est bon de plaisanter, il faut pas exagérer comme tu fais. Non, ça n'a pas l'air sérieux. Imagine-toi que tu dois te tenir bien ; si tu passes pour quelqu'un de pas sérieux, quelle clientèle auras-tu ! Et puis enfin tu n'es plus un gamin à vingt-sept ans. Je te l'ai déjà dit, ça ne me fait pas du tout plaisir. On laisse les gens tranquilles ; surtout toi avec le métier que tu as. Je ne sais pas ce que tu penses ; tu te rends pas compte ! Il n'y a pas que ça : tu as été au bal de noce samedi soir à Espelette : tu avais bien oublié de me le dire. A quoi ça te sert de le cacher? Il paraît que là aussi tu as été un peu loin, non c'est quelque chose ! Mais quand aurastu une conduite? Non, le mauvais sang que je me fais ! Je t'aime, et vois tout cela ; je ne peux le surmonter. Ah oui, ça me fait plaisir ! Dire que moi je ne sors pas, et toi tu fais le garçon, tu vas galoper à Espelette. C'est pas bien, pas sérieux, voilà. Je ne tenais pas à ce que tu ailles au banquet, il a fallu que tu y ailles. Tu viendras manger à la maison, tu tâcheras d'arriver pas moitié habillé, et assez tôt. Je ne sais plus ce qu'il faut que je pense. Je veux que tu me dises exactement tout ce qu'il s'y est passé. Non, moi je passe pour qui, j'en suis malade de ces histoires, je te promets, je suis pas contente. C'est entre nous deux, nous reparlerons de ça dimanche. Arrive assez tôt pour manger des fraises.

YOUYOU.

VI

Les choses ont l'air, un temps, d'aller mieux. On se voit davantage, et l'on pense aux choses pratiques. On pourra constater que la jeune Youyou s'embarrasse facilement dans un récit concret.

Mais que dire de ces tours de manège — songez que le gars a vingt-sept ans — et de ces grosses bises réitérées? Quel singulier vocabulaire pour une amoureuse! Et comme cette lettre est familiale! Dès que la jeune fille est un peu rassurée, elle s'installe.

Mon Lucho chéri,

Je viens te renouveler la mémoire pour ma laine. J'ai réfléchi, porte-moi quatre pelotes de laine de dix grammes (quarante grammes), bleue comme l'échantillon que je t'ai donné. Au moins

penses-y, parce qu'après, s'il n'y en avait plus, cela m'ennuyerait beaucoup. Si tu sors pour ma laine, pense à Marixu.

Une autre histoire qui nous arrive cette semaine : tu sais, la voiture, Gastambide a redressé les bosses ; quand il l'a menée dimanche pour mettre un peu de peinture noire dessus les taches, il n'y a fait que ça, et devine combien il a pris, et encore que le travail ne casse rien : *douze mille francs!* Et en plus de ça, il n'a n'a rien mis au capot pour qu'il tienne tout seul ; à une portière il a enlevé la poignée pour lever la vitre ; je te dis, c'est du vol. Non, si tu voyais ça ! Ma mère aussi bien que tout le monde, même Ganich, on n'en revient pas ; quand ma sœur y est allée elle n'a pas dû demander le prix, et encore mieux, elle a payé sans facture. Tu penses, la voiture est au clou, elle ne sortira qu'avec ma mère.

Non tu sais, pour n'y avoir rien fait !... On s'est renseigné : pour peindre toute une voiture, Salvador, il paraît qu'il n'a même pas payé si cher.

Enfin tu verras ça samedi. J'espère bien que tu viendras me donner une grosse bise, mon gros chéri, qui ne m'écrit jamais. Tu ne m'aimes pas, tu es un petit polisson, comme dit Charlech.

Pense à ma laine et à Marixu. A samedi.

Grosses bises.

YOUYOU.

Tu feras un tour de manège à la foire pour moi.

Grosses bises.

VII

Après cet intermède mécanique, Youyou, avide de se retrouver dans son élément, retourne à la plainte racinienne. Elle est née pour cela. Je lui vois l'œil noir, la pointe des cheveux irrités.

Non, écoute, mon Lucho, tu fais tout pour que ça aille mal. Tu ne m'aimes pas. Tu veux t'amuser. Depuis le temps que l'on se connaît, il me semble que quand on a une décision à prendre, tu aurais pu la prendre plus tôt. Je ne sais plus quoi penser, je ne comprends plus, j'en suis malade ; tu sais que je t'aime, que je t'adore ; tu en profites.

Ma mère et ma sœur s'en vont demain après-midi à Macaye pour du foin qu'il faut qui se serre. Tu viendras?

Tu crois que tu ne m'écœures pas quand tu passes à mon côté, que tu me regardes come à un toutou.

Je trouve cette semaine bien longue. Figure-toi qu'il n'y a plus

de place pour mettre le vin. Je ne sais pas, on parlait de venir samedi, mais s'il n'y a plus de place?...

Fais attention avec cette équipe, tu m'as dit qu'ils aimaient bien le lait de septembre. Je pense à tout.

YOUYOU.

De ton côté les vendanges doivent être finies. Ici tout est fini d'hier, et sans regrets. Je pensais que tu serais venu chercher tes sacs de maïs. Fais ton possible, tu peux venir. J'ai toujours entendu dire que quand on voulait aller quelque part on pouvait le faire.

VIII

Un grand vide, mais nous pouvons croire que la vie a continué à couler toute pareille, selon le même rythme de grosses bises, de doutes, de tours de chevaux de bois et de supplications amoureuses. Voici l'hiver, et d'autres amusements... Mais la situation sentimentale n'est pas meilleure, et le gros chéri reste capricieux. Quelle déférence envers lui! On s'excuse de lui avoir téléphoné, on craint qu'il n'ait dû se lever de son lit, ce qui serait certainement un grand malheur, vu que la noce à laquelle il se livre loin de Youyou exige du repos.

Mon gros chéri,

Avec cette belle neige tu as pu faire un joli bonhomme, mais avec tout ça je ne t'ai pas encore vu dimanche, pourquoi? Tu n'est pas descendu à Labastide samedi soir, voilà trois semaines que je ne t'ai pas vu... Quand je t'ai téléphoné, je n'ai pas eu l'air de te faire plaisir ; je m'excuse si je t'ai fait lever ; si je t'ai téléphoné, c'est que je m'ennuyais, j'étais contente de te parler, tu ne veux pas comprendre combien je t'aime. Je voudrais savoir pourquoi tu n'as pas envie d'aller à la noce, ces gens nous ont invités, tu penses que si tu ne veux pas y aller, qu'est-ce que tu veux, je n'irai pas, seulement je voudrais le savoir, pour leur dire si on y va ou si on y va pas. C'est à cause de tes examens, ou bien c'est à cause de moi? Je ne sais pas. Écoute, descends samedi à Labastide. J'ai envie de te voir, et puis nous parlerons de cette histoire de noce. Mon Lucho chéri, il me tarde de te voir pour te faire de grosses bises.

Inaki est malade, il a un poumon, tu devines, voilà les nouvelles. Dimanche je crois qu'il y a un bal à Espelette enfin écoute, nous parlerons de tout cela samedi. On devait aller chez mon oncle ; je suis bien contente, je crois que l'on n'ira pas, je te dirai mieux tout ça samedi. Écris-moi si toutefois tu ne passais par l'autobus ;

je te dis à vivement samedi, que je donne une grosse bise à mon Lucho chéri.

YOUYOU.

IX

A la fin, la raison de Youyou s'exaspère, si l'on peut dire. Devant l'énormité des faits, elle passe à l'offensive ironique, puis aux reproches, au sermon, coupé de tendresses, et d'aveux. Cette fille est bien jeune, bien fraîche, si le garçon ne l'est guère. Mais n'est-ce pas la règle?... Quelle erreur, quelle disgrâce, la forcent à s'attacher à cet être dont nous apparaissent si bien la veulerie, les manies vieillottes? Il me semble que, malgré le langage parfois conjugal dont elle use, il y a peu d'espoir pour elle. Ce ne sont pas ses lèvres qui sont gercées, mais son cœur. On voudrait la prévenir, empêcher cette confusion.

Mon petit Lucho,

J'espère que tu es remis de ta petite maladie. Ah, j'aurais bien voulu te voir lundi, tu devais avoir une jolie tête. Ne sois pas surpris si en lisant ma lettre tu trouves que je te fais des petits compliments qui, je crois, sont d'usage ; tu peux dire par ma faute, par ma très grande faute. Vraiment tu mérites des reproches ; peut-être que tu t'y attends, parce que tu sais, ça arrive un peu trop souvent, je crois que je pâsse sur bien des choses. Personne n'est parfait sur la terre ; malgré tout, quand on a un grave défaut et que l'on a l'âge de la raison, il me semble bien que l'on peut se corriger ; si on n'en est pas capable à cet âge-là, jamais ce défaut que je considère assez grave ne s'effacera. Je suis peut-être un peu jeune pour te donner des conseils, mais il y a de l'exagération. Mets-toi un peu à ma place : au lieu de rester avec moi tu étais au billard, je t'ai envoyé chercher peut-être dix fois, tu savais que je t'attendais. Tu crois que je me serais appelé Lucho, je ne serais pas parti avant rejoindre ma Youyou si du moins tu m'aimes? Non, moi j'étais là toute seule comme une idiote ; les autres dansaient ; c'était gentil de ta part ! Où crois-tu que c'était ta place? Au billard ou avec moi? Non, tu me fais mettre les nerfs, tu ne sais pas reconnaître comme je t'aime ; si tu le savais, tu ne ferais pas tout cela, tu aurais peur de me faire de la peine. Et puis tu es d'une humeur, d'un caractère après, tu ne sais même pas ce que tu fais. Tu crois que je peux le surmonter sans pleurs, sans découragement? Tu ne penses pas au mal que tu peux me faire ; je souffre moralement jusqu'au jour où je serai complètement dégoûtée de la vie. Non, Lucho, c'est tout pour moi ; je crois que je ne mérite pas tout cela ; je crois aussi que je suis bonne pour toi, j'ai eu assez de malheur il y a déjà quatre ans ; je voudrais trouver

avec toi une vie douce, de l'affection, non pas me faire du mauvais sang. Je travaille toute la semaine, le dimanche je suis contente de te voir, et puis voilà. Je me disais : « On passera une bonne soirée. » J'ai mal au cœur, oui, je suis récompensée ! Moi je dois supporter tout, je suis sur la terre pour ça sans doute. Le père Noël devrait bien m'apporter non pas des joujoux, mais un peu de bonheur. Quand j'y pense, si tu réfléchis un peu, avec le métier que tu as, et puis se mettre dans cet état ! Tu n'avais pas besoin d'aller avec Claverie prendre l'apéritif ; si tu n'y vois pas clair, moi je le connais ; non, tu me fais mettre dans des états ! J'en suis malade ! Tu me disais l'autre jour que j'ai de quoi à ne pas être contente, je voudrais savoir si tu veux prendre une bonne résolution ; tu sais que je t'aime beaucoup, corrige-toi, que ce soit la dernière fois, tu entends? C'est malheureux que je sois obligée de te faire la morale. Pense un peu que tu as une Youyou à qui tu fais de la peine sans t'en rendre bien compte, que tu ne sais pas reconnaître que je t'aime ; pense un peu, mon Lucho chéri. J'espère que tu viendras me voir dimanche après-midi, que tu me donneras un peu de satisfaction ; j'ai besoin de réconfort. Je ne pense pas sortir le soir avec le froid qu'il fait, je suis déjà bien enrhumée ; je tousse beaucoup, la tête me fait mal, enfin je pense que tu viendras me donner une grosse bise. Je suis toute seule, tout le monde est à Urt, j'ai de quoi faire. Je te dirai que je n'ai pas beaucoup de courage. Je vais encore t'ennuyer : si tu peux me trouver un peu de glycérine, j'ai des gerçures, si tu peux, si tu as le temps. Je te quitte en espérant que tu ne le feras plus, que ça te serve de leçon. En espérant de te voir dimanche, reçois, petit Lucho chéri, mille baisers de ta Youyou.

X

Vous avez vu que Youyou est réputée auprès de Lucho pour faire du drame pour rien. C'est le mot des garçons qu'on embête. On voudrait savoir si Youyou était jolie, et ce qui lui donne le droit de parler à ce Lucho comme elle fait ici. Cette fois elle est soulevée, et en perd complètement la syntaxe. Ne parlons pas de la ponctuation, elle y a renoncé depuis longtemps, et au reste la chaleur de ses revendications lui laisserait-elle le temps de placer des virgules? J'ai donc fait le travail pour elle, comme plus haut, et je crois bien y avoir quelque mérite.

Je voudrais éviter de prendre parti entre Lucho et Youyou, car ce n'est pas ce qui nous importe. Mais vous noterez que le Lucho est dissimulé. C'est un assez vilain défaut.

Cher petit Lucho,

J'espère que dimanche soir tu as été au dodo comme un petit garçon bien sage, il faut qué tu te reposes, que tu prennes de

l'avance pour samedi. Tu aurais pu attendre à vendredi pour me dire que tu allais à la noce samedi. C'est bizarre, quand on invite quelqu'un à la noce, on sait d'habitude si on fait quelque chose ou rien. Il est vrai que moi ça ne me regarde pas, je n'ai pas besoin de le savoir ! Je suis sûre qu'Inaki joue pour une noce à Cambo samedi soir ; tu me prends pour qui? Tu te figurais que je ne le saurais pas? Tonton, son oncle, les courtiers, Nikita, doivent certainement y aller ; ce n'est pas la peine de me cacher quelque chose, que tu dises que tu ne savais pas s'il faisait quelque chose, ou rien : tu ne voulais pas que je le sache, je l'ai pas digéré, ça m'a choquée, tu m'as fait plaisir, oui ! A moi, tu oses me cacher quelque chose ! Ah non, j'en suis pas revenue. Tu sais que je t'aime beaucoup, tu en profites ; enfin moi, j'ai toujours des surprises. Non, tu fais tout, et encore tu me disais que tu viendrais me voir dimanche soir après souper ! Non, mais alors tu te fous de moi? Samedi à la noce, et puis dimanche, et puis quand même le soir tu serais venu voir si j'existe encore ! Moi je passe après les autres. Tu me dis que tu m'aimes ! Si c'est comme ça, je peux être contente. J'ai jamais rien caché, moi. Je veux que tu viennes me voir dimanche après-midi ; tu resteras dimanche soir, et je ne veux pas te voir trop fatigué de ta noce. Si vraiment tu tiens un peu à moi, tu crois que je m'amuse le dimanche? Je ne veux que te voir, je ne suis pas comme il y en a tant, des filles qui ne s'en font pas. Comme quand tu as été en Limousin sans m'écrire une lettre, ce n'était pas ton travail, et que tu as passé un jour de Noël sans venir me voir, crois-tu que je n'ai pas eu mal au cœur? Non, moi je compte, mais après les autres. Dire que Lucho c'est tout pour moi, que je l'aime tant malgré les tours qu'il me fait.

Je te souhaite un soleil magnifique, une charmante cavalière, c'est le principal, et tout et tout. Tant qu'à moi, je ne me souhaite qu'une mauvaise journée, tu n'auras même pas une pensée pour moi.

Reçois, cher petit Lucho, mes amitiés.

YOUYOU.

Je te renouvelle la mémoire : tu seras assez gentil de penser de t'arrêter chez Mme Lacaussade dimanche avant de venir, prendre les confitures ; je te ferai une grosse bise pour ta peine.

YOUYOU.

IX

L'amour-propre?... Mais il y a des blessures d'amour-propre qui vont loin. Qui est juge, sinon l'intéressée?

La pauvrette me paraît être la victime d'une vraie cabale, et je me demande pourquoi tout le monde s'entend ainsi sur son dos. Serait-elle une empêcheuse de danser en rond?

Est-elle laide, est-elle bossue?... Mais alors, pourquoi ce Lucho la poursuit-il depuis cinq ans, et que veut-il obtenir d'elle, lui qui s'amuse si facilement sans elle, — ou avec d'autres, comme on le verra plus loin?

Mardi soir.

Cher petit Lucho,

Hier le pin a été bien arrosé, il y a assez plu, j'ai oublié d'y aller, la gorge me brûle toujours. Je crois que cette fois je l'ai attrapé. Je tiens à t'avertir que samedi ne compte pas sur moi. A toi on t'a demandé si tu arrivais par l'autobus, mais à moi on ne m'a jamais dit : « Je me marie samedi à telle heure, je t'invite ou je pense que tu viendras. » Comme on me prend tout à fait pour je ne sais pas qui, je ne veux pas dire le mot, je ne veux quand même pas que tu l'ignores. Pour Pâques, que le Juanito t'avait invité, que je n'en savais rien, que tu m'as dit que je te mentais, sans doute que tu crois mieux à lui qu'à moi, avoir agi comme ils ont fait envers nous, je veux mourir s'ils m'ont dit qu'ils se mariaient ! Quand je pense encore que dimanche tu savais toi qu'ils allaient à Cambo, et moi je ne savais rien ! Pour qui on me prend? Non, agir comme des cochons, tout le monde le voit, tu sais c'est la seconde fois. Je ne sais ce que l'avenir me réserve, en tout cas je peux te dire que malgré que l'on te passe la main sur le dos, excuse le terme, je ne t'ai jamais manqué de franchise comme elle. Lucho, tu m'entends bien? Tu sais que je t'aime pour toujours, que je ne te laisserai jamais ; ce n'est pas que ma sœur n'a pas essayé de nous séparer, j'ai étouffé beaucoup de peine toute seule ; j'ai beaucoup souffert, beaucoup plus que tu ne penses. Quand je vois que l'on te fait bonne figure, et puis savoir ce que je sais, et puis voir ce qu'elle te fait ! Quand elle disait que jamais tu n'arriverais dans tes études, que tu ne faisais que jouer, que tu dépensais l'argent, qu'elle racontait un tas d'histoires à ma mère, quand tu t'étais disputé avec elle je pense qu'elle en a dit ! Tu sais, j'ai passé plus de quatre nuits sans dormir, à pleurer, à me demander ce qui me retenait à la vie ; c'était toi, mon Lucho chéri. Je n'ai jamais dit à ma mère des histoires contre elle, comme elle a si bien dit contre nous. C'est dur, quand tu aimes quelqu'un, que tu entends tout cela, et que tu étouffes des peines toute seule. Si Gracie avait été une sœur pour moi, elle m'aurait plutôt remonté le moral ; c'est comme le Juanito, je sais les choses qu'il a dites, que j'ai entendues au sujet de chez toi. Et avoir eu besoin de chez toi comme il a eu besoin ! Tu sais, ça m'a pas fait plaisir, je ne lui ai jamais pardonné, et ma sœur pareil. Je n'ai jamais manqué de franchise envers elle comme elle a si bien fait envers moi, je n'ai aucun merci à faire. Et à présent, recommencer, mais mon Dieu c'est me prendre pour une bien pauvre petite imbécile ! Je veux bien, mais il faut pas exagérer, et puis savoir ce qu'elle m'a fait, Lucho, tu sais, je suis à bout, ça m'a fait mal quand elle t'a demandé si tu arrivais par l'autobus, et ainsi de suite et à moi rien du tout, même pas : « Je me marie samedi. » A sa sœur ! Non tu

sais, jamais je ne lui pardonnerai. Et avoir dit ce qu'elle a dit pour monter la tête à ma mère ! J'en ai beaucoup souffert.

Lucho, écoute, tu es invité, je ne t'empêche pas d'y aller ne crois pas que c'est pour ne pas que tu y ailles que je te dis tout cela ; vraiment j'en ai trop gros sur le cœur, tu feras comme si je n'y étais pas. J'ai encore plus mal de te savoir tout seul, comme je ne suis pas invitée, que je ne compte pas, que je ne suis rien, que je n'irai pas.

A présent, ne crois pas non plus que je ne voulais pas te le dire en face. Comme ils ne t'ont parlé de cela que dans la voiture, ce n'est pas en arrivant à Labastide que j'avais à te dire cela. Je te dis à samedi ça ne m'empêchera pas de te faire une grosse bise, mais je ne voulais pas que tu sois surpris, que tu ignores.

Reçois, mon Lucho chéri, de gros baisers de ta Youyou.

XII

L'émotion contre la syntaxe. Mais, si la diction s'embrouille, le cœur y est. Les bises, le soleil, le cochon, les Algériens qui ont abîmé la figure du bien-aimé, rien ne manque à la couleur de cette lettre. Et, en dépit de tout, quel parfum de douce fidélité à l'ingrat! « Je suis restée toute la journée chez moi en pensant que tu viendrais. » Le petit chien qui attend sur le paillasson de son maître, vous savez?... Par sympathie pour les coups reçus par Lucho, son œil lui fait mal.

Cher petit Lucho,

Enfin, je ne sais plus qu'est-ce qu'il y a eu au juste au bal de noce, je me fais un mauvais sang, je viens folle, je ne sais plus quoi penser. Ramon arrive hier au soir, il dit bonjour à ma mère. il lui dit : « Ça va mieux qu'hier au soir, vous savez, Lucho il a été drôlement arrangé par des Algériens. » Tu penses ma mère un peu si elle a été surprise ; moi j'étais encore sur les nerfs, tonton venait de me le dire ; il m'a dit que tellement tu avais reçu que tu avais un peu perdu la tête sur le moment, et puis après il est arrivé des jeunes gens qui étaient à Ustaritz, enfin ça ne faisait qu'un cri. J'avais cru tout d'abord que vous dansiez à Espelette ; non, j'en suis malade de ces histoires, que je ne sais vraiment pas dans l'état que tu es, alors je m'ennuie encore plus. Tu penses un peu si ça m'a choquée. Et ma mère qui me disait : « Il a peut-être attrapé quelques mauvais coups ; » tu sais, tout le monde s'en faisait, et moi encore plus. Ma mère qui me dit : « Je vais demander Mayette pour aider à tenir le cochon. » Je lui dis : « Lucho vient, il restera lundi, ce n'est pas la peine que tu lui dises. » Elle me dit : « Tu fais bien de me le dire ; » alors je pensais toujours te voir arriver. Ah oui, comme surprise ! Quand je te dis que tu es toujours trop bon, que tu paies pour les autres ! En atten-

dant Juanito est venu travailler aujourd'hui ; tu sais, lui, il te dit blanc, il te dit noir, moi je suis comme une idiote, je me fais du mauvais sang. Tu ne m'as rien fait dire, si tu venais ou si tu ne venais pas, si tu avais du mal ou pas ; voilà, je suis là, que je sache quelque chose ; je ne vis plus, et j'espère te voir le plus tôt possible.

Je ne sais comment tu pars à Dax. Si c'est par l'autobus, tu pourrais venir me voir samedi soir, tu me ferais grand plaisir, je trouve le temps long. Dimanche il y a bal à Espelette, tu seras peut-être en vacances, après c'est le mardi gras, il me tarde de te voir, mon chéri, pour te faire une grosse bise et pour voir si tu as du mal. Dimanche il y avait un beau soleil, je suis restée toute la journée chez moi en pensant que tu viendrais. J'étais encore toute seule, et en plus de ça j'ai l'œil droit qui est tout rouge, qui me fait mal, on dirait que j'ai du sable dedans, quel beau dimanche que j'ai passé, je voudrais que le prochain soit un peu meilleur, autrement je viens tout à fait folle. J'espère toujours.

Écris-moi, mon chéri, et viens me voir samedi soir, passe par Cambo, le train correspond à l'autobus. Vivement que je te revoie mon gros chéri.

Mille baisers.

YOUYOU.

XIII.

Pendant ce temps une autre amie du gros chéri, à des lieux de là, lui fabrique des gants de laine. Mais elle aussi est empoisonnée. Et par quoi? Par les succès de Youyou. Il y a de ces retours.

Elle a goûté quand même de bons moments à Dax, avec le Lucho. Ces bons moments qui sans doute, faisaient tant souffrir notre Youyou.

Morcenx...

Mon cher Lucho,

Je vous envoie par ce même courrier une paire de gants que je viens de faire en votre intention. Je vous les offrent avec beaucoup de plaisir et j'espère que vous les recevrez de même.

Aujourd'hui dimanche vous devez sans doute être chez vous et pouvoir vous reposer de toute une semaine de travail.

Ici les journées sont bien longues. Nous avons un temps épouvantable, de la neige et du froid, aussi la seule distraction est de tricoter au coin d'un bon feu.

Je pense bien souvent à vous. Youyou m'a fait mal au cœur en m'écrivant qu'elle avait été au cinéma avec vous.

Je donnerais cher pour pouvoir revivre les bons moments passés à Dax. Je ne vous quitte que de plume.

GINETTE.

XIV

Toujours le bal à Espelette. On reproche à Lucho de ne pas dire quand il va au bal; mais on lui reproche aussi de dire quand il y va : c'est un défi. Tout est souffrance de ce que fait Lucho. Faut-il se résigner?

Cher petit Lucho,

J'espère que dimanche soir tu t'es bien amusé au bal à Espelette. Je te croyais méchant, mais pas à ce point. Je ne suis pas assez malade de toutes ces histoires, tu en profites pour me dire avec un air de mépris : « Je vais au bal à Espelette. » Puisque tu y allais, tu pouvais aussi bien ne pas me le dire. Tu savais très bien que tu me ferais de la peine. Tu me disais que tu tenais à veiller à cause du lundi, je comprends très bien pourquoi tu me disais ça, c'est tout simplement que tu avais promis d'aller à Espelette. Sois tranquille, Lucho, je ne te gênerai pas dimanche. Tes amies de Dax et d'ailleurs pourront venir à Espelette : la bossue et la tordue comme tu dis si bien n'ira pas t'ennuyer. Après ça c'est tout ce que tu voulais, tu seras heureux au moins.

Je n'aurais jamais cru que tu pouvais être si méchant pour moi, me faire tout ce mal au cœur, profiter du moment où je suis assez énervée d'autres choses. J'ai toujours fait tout ce que j'ai pu, pour qui? je crois bien que c'est pour toi, tu ne le reconnais pas, je ne t'ai jamais fait mal au cœur comme toi tu m'as fait. Il n'y a pas assez des autres sans doute ! Va, je te souhaite bon amusement ; je serai toujours avec toi par la pensée, je ne te gênerai pas, mais je ne peux pas t'oublier.

Mes amitiés.

YOUYOU.

XV

Encore une rivale. Pas très heureuse, elle non plus. Mais lettrée; elle s'est frottée aux villes, et même aux langues étrangères. On s'offre des prénoms anglais. On n'écrit pas : je m'arrête ici, mais : I stop here. *Quel goût!*

Mais qu'a-t-il donc, ce garçon, pour les attirer toutes? Et pour pouvoir se permettre de les désespérer?

Youyou ne se doute pas qu'elle est enviée. Cette lettre qu'elle n'a jamais vue l'aurait remontée pour quinze jours.

Mais le « véritable amour », après ce que nous avons vu du garçon... Je suppose que c'est, chez Pickie, une expression

littéraire. Il est tout de même inouï qu'elle s'en serve ici. Il devrait y avoir des mots interdits, comme des sens interdits.

Saint-Vincent-de-Tyrosse.

Mon petit Lucho,

Je profite d'un petit moment de tranquillité pour te faire ces deux mots en vitesse. Pourquoi as-tu été si vilain hier soir? Non seulement tu n'es pas venu me faire danser, mais tu as refusé de me dire bonsoir. Que t'ai-je fait?

Lucho! J'aurais été si contente de ne danser qu'avec toi, malgré ma promesse à ma mère de ne pas y aller! Tu n'es pas venu! Ah, tu te fiches bien de moi, et moi pauvre imbécile je t'admire. Je ne pense qu'à toi. Ah, ce qu'il faut être bête.

Oh je t'en prie Lucho, dis-moi une bonne fois que tu me détestes et que tu n'aimes qu'une seule fille d'un véritable amour : « Youyou. »

Quelle « veinarde » cette fille! Tu sais je ne la déteste pas comme je te l'ai dit un soir! Non! Je l'envie seulement. Tu vas dire : « Qu'elle est collante! » C'est vrai! Le plus fort est que je m'en rends compte et que je continue! Je suis folle, excuse-moi.

Samedi je pars avec ma mère à Périgueux, quelle barbe!

Je voudrais bien te voir avant mon départ, mais il ne faut sûrement pas y compter! J'aurais pourtant voulu savoir si je devais ou t'oublier ou continuer à penser à toi.

Bah! malgré tout je...

I stop here; voilà ma mère...

Bye bye, my darling!...

PICKIE.

XVI

Enfin une lettre. Le bien-aimé ne doit pas être coutumier du fait, celle-ci annonce naturellement une catastrophe : son départ vers une ville plus éloignée, qui rendra les rencontres plus difficiles. Est-ce pour satisfaire une exigence de son métier? Est-ce pour échapper à la fille? La petite est découragée; mais déjà elle fait des plans « pour ce voir », ainsi qu'elle l'écrit par deux fois dans cette lettre. Et elle place une confiance certainement abusive dans la possibilité d'un échange de correspondance. Comment n'a-t-elle pas compris que Lucho est de ceux qui n'écrivent pas?

Cher petit Lucho,

C'est avec joie que j'ouvre ta lettre mais c'est avec peine que je la lis. Tu m'annonces la décision que tu as prise avec la direction de la maison Chaloupy à Pau. Je me demande pourquoi tu n'as

pas osé me le dire dimanche, car tu devais certainement le savoir, non pas me l'écrire lundi. Tout ça me donne le cafard, je n'aurai plus le plaisir de te voir souvent. Je te verrai peut-être tous les mois, mais n'aie pas peur, je ne t'oublierai pas quand même, car le dimanche tu sais très bien que je ne vais pas loin, et Labastide-Clairence est bien triste.

C'est plutôt toi qui ne penseras plus à moi ; à Toulouse tu as les cinémas, les dancings, etc... tu as tout pour m'oublier, alors je ne serai plus ton petit canard adoré, je serai qu'une simple petite amie à qui tu penseras peut-être un peu malgré tes occupations.

Je n'aurai plus personne, je suis une petite feuille abandonnée. Enfin j'aimerai ce que je ne peux pas empêcher.

J'ai beaucoup de chagrin car je t'aime bien, tu le sais d'ailleurs, c'est une grande punition, mais enfin je me dis cela : j'aime mieux être un peu privée, que je sache un peu ce que c'est que les privations, et que tu réussisses dans ton métier, car je ne voudrais pas qu'à cause de moi tu n'y arrives pas. Tu comprends très bien que pour aller à Toulouse c'est très compliqué, tu me demandes de prendre une décision, je veux bien en prendre une bonne, mais c'est assez difficile ; et puis la patronne ne voudrait pas me laisser partir seule à Pau, et puis pour aller jusqu'au train pas de bicyclette, j'irais bien avec Maïté, mais c'est pour aller au train, c'est très ennuyeux.

Je voudrais que tu me dises les jours que tu viendras chez toi, et les jours que tu viendras me voir.

Je ne vois pas comment nous débrouiller pour pouvoir se voir toujours. Si tu veux bien nous pourrions correspondre, c'est un moyen de penser à ceux que l'on aime.

Je trouverai le temps moins long si j'ai un peu de tes nouvelles, cela me sortira les mauvaises idées.

J'ai reçu ta lettre sans que la maison s'en aperçoive ; je leur joue des petits tours, comme d'habitude. Remarque qu'elles l'auraient vue, elles n'auraient rien fait, une petite fantaisie de ne pas leur dire que j'ai une lettre de toi.

Je ne vois plus rien à te dire.

Si, de m'écrire le plus vite possible si tu veux bien ; tu me feras un très grand plaisir, tu me donneras un peu d'espoir que tu m'aimes un peu.

Si tu trouves une décision pour se voir?

Reçois, petit Lucho bien chéri, mes amitiés.

Bons baisers.

YOUYOU.

J'espère à bientôt.

Grosses bises

YOUYOU.

XVII

Pendant ce temps il y a une Martine qui s'ennuie dans sa campagne, s'impatiente, revient à la charge. On dirait une doublure de Youyou. Les lettres sont moins longues mais la syntaxe n'est pas meilleure. Ni l'orthographe, que je vous épargne.

Mon cher Lucho,

Je suppose que vous n'avez pas reçu ma lettre, puisque voilà dix jours que j'attends une réponse. A moins que je ne sois déjà oubliée, ce que je ne crois pas.

Lucho, faites un petit effort. Je suis si seule dans ce patelin, et un petit mot de vous me ferait tant plaisir. Je sais que vous n'aimez pas écrire, mais seulement deux mots, c'est si vite fait.

Bien tendrement à vous,

MARTINE.

Pourquoi ne voulez-vous pas m'écrire?... Malgré toutes les hypothèses que je puisse faire, je ne vois pas.

M.

XVIII

Il n'y a plus de province. Germaine, qui est « montée » à Paris pour travailler à Courbevoie, s'inquiète de ce qui se passe au pays.

Mais qui est Germaine? Une parmi d'autres. Pauvre Youyou! Elle risque de ne pas être seule au rendez-vous de juillet.

Carte postale, avec le monument de la Défense.

Que se passe-t-il de nouveau au pays? Enfin d'ici quatre mois nous y serons pour nos vacances. Nous arriverons juste pour goûter du vin nouveau. Qu'est-ce que nous allons nous mettre quand nous y serons. Je suis toujours à Courbevoie et travaille dans une maison de confection. Où en es-tu de ta situation?

GERMAINE.

XIX

Cependant le bal court son train, et Lucho continue à désespérer les belles.
Rémiette expose ici son plan de combat.

On a réfléchi avec Suzette qu'il faut mieux encore aller au bal dimanche prochain que c'est à Saint-Sernin, et le dimanche après aller au cinéma. Ça va peut-être contrarier Monsieur? Aujourd'hui, j'espère que tu vas passer une bonne journée avec Gérard.

Maintenant je vois plus grand-chose à te dire, que de bien t'amuser avec Gérard, et à dimanche si Monsieur veut venir au bal.

Je suis comme un navire à la dérive.

RÉMIETTE.

XX

Dernière lettre de Youyou. Malgré la distance on se revoit, mais rien n'est changé dans l'attitude du garçon. Le cœur gros, dans la solitude de la vieille maison, elle écoute dans l'après-midi les cloches qui sonnent pour le bonheur de M. Arambour, et songe à mourir.

Cher petit Lucho,

J'espère que tu es revenu à Toulouse depuis lundi, que tu as fait bon voyage. A Labastide rien de changé. La vie est aussi gaie comme avant, ce matin je suis toute seule, ces dames sont à Bayonne avec le patron et le chien garde la maison, tu le connais? Quand je vois ce beau soleil, j'ai le cafard. J'entends la cloche à Saint-Germain, c'est M. Arambour qui a du bonheur. Aujourd'hui, rien que d'y penser, les larmes me viennent aux yeux ; quand je vois les autres heureux, le plus je réfléchis, le plus je me vois dans le noir ; de la peine tout le temps, encore plus que jamais, quelle existence j'ai sur cette pauvre terre ! C'est une punition que le bon Dieu m'envoie sans doute. J'essaie de prendre courage, ce n'est pas sans peine, enfin c'est ma destinée, elle est drôle ! Ma seule distraction, c'est de penser à celui que j'aime, c'est toi, travailler, à part ça je ne connais aucun plaisir de la vie.

Samedi Mlle Rue aura beau temps si ça continue. Je te souhaite une bonne journée, une jolie cavalière, et tout et tout, pour moi

sûrement que la journée me paraîtra longue, enfin ça n'a aucune importance, tu n'auras pas le temps d'y penser.

Dimanche si tu viens, j'irai trouver Mayette l'après-midi ; le soir je ne sais pas où il y a bal ; lundi il y en a certainement un à Hasparren l'après-midi, on montera probablement à la Pergola. Enfin écoute, j'irai samedi à Bayonne ; écris-moi ou téléphone à Mayette, que je sache si tu viens, ce que tu fais ; imagine-toi que sans nouvelles, quand on aime, ce n'est pas très gai.

Ma mère m'a demandé si tu avais porté le papier pour les pneus et la queue du billard, tu n'auras qu'à me le dire.

Tu crois que je ne serais pas plus heureuse si tu venais chez moi?

Tu ne t'accordes pas avec ma mère, mais qui en porte les conséquences? C'est moi qui a de la peine, tu n'y penses pas à ça ! Tout le temps me faire du mauvais sang, je dessèche ; le jour où je disparaîtrai, au moins j'aurai fini, je n'aurai plus à souffrir, je débarrasserai ; ce que je regretterai le plus, c'est toi, tu le sais.

Reçois petit Lucho mes Bons Baisers.

YOUYOU.

Ce soir ma sœur veut aller voir l'épouse. Juanito doit y aller sans doute, alors je dis pareil ; pourtant je t'assure que je n'ai guère envie de sortir.

XXI

Et lui?... J'ai sous les yeux une enveloppe crasseuse, marquée d'empreintes digitales, et portant le cachet de Paris : Paris TRI nº 1 DÉPART. La date est sensiblement postérieure à celle des lettres précédentes. La lettre révèle que M. Lucho est marié, j'ignore si c'est avec Youyou, je souhaite que non. A droite de l'enveloppe, oblitérant le timbre à dix francs, je n'invente rien, une recommandation chaleureuse, dûment encadrée :

Participez à la Semaine de la Bonté.

Et voici la participation du jeune homme. La lettre est adressée à une femme mariée qu'elle n'a pas rejointe, et lui est revenue. Ne doutons pas qu'elle l'ait atteinte par d'autres voies, car s'il y a un Dieu pour les ivrognes, il y en a un aussi pour les trompeurs. La lettre est rédigée dans une forme qui m'a un peu surpris, venant de ce séducteur, mais savoureuse pour nous dans ses à-peu-près, avec cette application au beau qui rend si émouvant le style des commis-voyageurs, et qui encadre les clichés les plus éhontés comme de précieuses trouvailles.

Dieu est fort étonné d'avoir à jouer ici un rôle. Mais sans

doute y a-t-il aussi un Dieu pour les adultères, tant l'invocation est naturelle à l'homme, tant il aspire à être secondé par les puissances d'en haut dans ses entreprises, même sordides. N'est-ce pas qu'à côté d'une telle page, où les maximes édifiantes président à l'élaboration du mensonge, les lettres de Youyou rendent un son pur? Pas une seule fois dans son malheur nous ne l'avons vue invoquer le ciel. Je gage qu'elle est de ces filles qui, désespérées, vont droit au canal.

Papier quadrillé, fort sale, détaché d'un registre d'usine, avec ce seule en-tête : Bureau de pointage.

Pour nous qui sommes blasés de plusieurs siècles de perfection littéraire, et qui cherchons notre chemin à tâtons, nous avons été heureux de trouver ces échantillons inégaux, mais authentiques, de la littérature écrite par les obscurs.

Je vous laisse maintenant le loisir de réfléchir plus avant sur la manière dont fonctionnent ces intelligences, et sur les démarches un peu boiteuses de notre humanité si attachée à ses pauvres plaisirs. Si notre symţathie pour autrui ne devait pas en être accrue, j'aurais perdu mon temps.

BUREAU DE POINTAGE

Ma chère Olga,

Soyez assez aimable d'excuser mon retard, mais nous n'avons pas eu beaucoup de chance, car deux erreurs ont été commises. La première est au sujet de mon adresse car mon service est le 623 et non le 326. Un retard d'une semaine a été l'objet de mon attente, pensant que vous m'aviez oublié. La seconde est qu'ayant égaré par mégarde votre lettre, quelques jours ont été perdus. Enfin, chère Olga, tout vient à point à qui sait attendre, et je suis heureux de vous faire parvenir de mes nouvelles. Quant à vous je n'ai pas été surpris que vous ayez encore été porter votre aimable personne dans cette famille indigne de vous, vraiment rien ne peut y faire, vous êtes têtue dirai-je.

Cependant voyons les choses clairement. Qu'attendez-vous donc de plus maintenant?... De nouveaux affronts, de nouvelles déceptions? Soyez courageuse vous en avez fort besoin. Surtout ne vous laissez pas vivre, reprenez espoir, essayez avec votre argent d'entreprendre une petite affaire. Oubliez tous ces gens. Installez-vous n'importe où, mais loin de leurs embûches et de leur néfaste vision.

Enfin Dieu est et reste notre seul maître. Toutefois il faut s'aider soi-même avant. Rappelez-vous cette maxime : Aide-toi toi-même et le ciel t'aidera.

Sur ces fort bonnes paroles je vous annonce que je pars pour Cardiff le vendredi 24 à 7 h, 30. Si toutefois vous n'avez rien à faire, venez à Paris, j'en serai très heureux. Ma femme partant le 21 à 7 h. 30, nous aurons quelques jours à nous. Veuillez s'il vous plaît m'écrire dorénavant à la Poste Restante de l'Annexe

du 18e arr. Je préfère là pour l'instant ; si toutefois une erreur sur l'adresse était commise je ne voudrais pas que l'on sache que je vais en Angleterre, car pour tous je serai malade, alors vous comprenez.

Maintenant chère Olga avec l'espoir de vous lire bientôt veuillez accepter mon profond souvenir.

Votre ami,

LUDOVICO.

LA RUBRIQUE DU MOIS

SUPPLÉMENT AU LIVRE MYSTIQUE

Alexandre ARNOUX : *Royaume des Ombres* (Albin Michel).
René BERTRAND : *Sagesse et Chimères* (Bernard Grasset).
Henri BOSCO : *L'Antiquaire* (Gallimard).

Tout est dans Balzac, ou presque, on a envie de le répéter de temps en temps, tout, ou du moins toutes les directions dans lesquelles le roman français s'est développé depuis un siècle. C'est l'évidence même pour notre roman de mœurs et notre roman psychologique ; mais c'est à peine moins clair pour le roman poétique, symbolique, métaphysique ou religieux comme on le pratique aujourd'hui. Dans son édition à la fois monumentale et excitante de *l'Œuvre de Balzac* (reprise actuellement au Club français du Livre), M. Albert Béguin, on le sait, a reclassé les romans d'après leur chronologie intérieure, c'est-à-dire d'après la date de leur action principale, et il se félicite parce que ce procédé lui permet de placer en tête *Louis Lambert*, que l'on trouve ordinairement parmi les *Études philosophiques* ou dans le *Livre mystique* (avec *Séraphita* et *les Proscrits*). Alors que tant d'agrégés et de philosophes plus ou moins diplômés publient aujourd'hui des essais philosophiques sous le nom de romans, ne faut-il pas admirer le courage et la loyauté de Balzac qui, il y a plus d'un siècle, donnait le nom d'études philosophiques à ceux de ses romans dont le contenu idéologique lui paraissait trop sévère ou trop didactique? En tout cas,il montrait que pour lui aussi le roman purement psychologique, narratif ou descriptif avait besoin d'être dépassé ou prolongé. Il y avait bien eu avant Balzac des contes et romans philosophiques, comme ceux de Voltaire : mais comme leur « philosophie » est courte, comme leur portée reste celle de la fable et de la satire, et rien de plus. En vérité, et Balzac en était peut-être conscient quand il comparait son œuvre à celle qu'un poète eût réalisée sur les mêmes thèmes, il faut remonter beaucoup plus haut pour trouver les origines de ces études philosophiques ou mystiques romancées, jusqu'aux romans allégoriques du Moyen Age et jusqu'à Dante, jusqu'aux récits de toutes sortes des grands créateurs de mythes.

Notre époque fait un grand usage de ce mot, sans beaucoup de discernement, peut-être parce qu'elle sent confusément un grand besoin de ce qu'il désigne. C'est vers le monde des mythes

que des écrivains aussi différents que Kafka ou M. Julien Gracq essaient de nous orienter ; que M. Henri Bosco avec son *Antiquaire*, M. Alexandre Arnoux avec son *Royaume des Ombres* veulent nous conduire à leur tour. Au siècle dernier et même au début du nôtre, le mot avait quelque chose de péjoratif ; aujourd'hui les mythes nous paraissent d'une importance capitale pour mieux comprendre notre univers et notre destinée. Un mythe, selon une formule de M. Denis de Rougemont, « est une histoire qui décrit et illustre, sous une forme dramatisée, certaines structures profondes du réel. » La vérité d'un mythe se prouve en quelque sorte non seulement par le consentement général dans une société donnée, mais par une possibilité de consentement universel, de consentement de l'âme humaine : et c'est aussi par la description et la connaissance de ses mythes que l'âme humaine prend pour nous le plus de réalité intelligible. La grande ambition du romancier et du poète, au-delà du naturalisme et du réalisme, est de créer des mythes, de raconter des histoires qui illustrent d'une manière durable et générale les problèmes et les drames de notre condition. Il faut bien dire tout de suite que l'échec est à peu près complet et ne date pas d'aujourd'hui : la difficulté de la tâche n'en rend d'ailleurs que plus intéressant et plus sympathique un effort comme celui de M. Bosco ou de M. Arnoux.

Mettons de côté, bien entendu, les écrivains qui avec plus ou moins de bonheur, ont essayé de reprendre et d'adopter des mythes anciens, c'est-à-dire à peu près tous les écrivains d'aujourd'hui, le Sartre des *Mouches* comme le Thomas Mann du *Docteur Faustus*, l'O'Neill du *Deuil sied à Électre* comme le Gracq du *Roi pêcheur*. Le plus vertigineux, le plus adroit, le plus efficace dans cette tâche de transcription qui demande de la sensibilité, de la culture, des dons poétiques, est sans doute M. Jean Cocteau qui y a consacré le meilleur de son œuvre. Mais si nous cherchons les mythes originaux, les histoires neuves dont la résonance nous garantit l'harmonie profonde avec notre âme, nous cherchons presque en vain. Notre Occident n'a pas la tête mythique : à part le mythe de Faust et le mythe de don Juan (ou *le cas don Juan* comme dit Mme Micheline Sauvage dans un essai très remarquable), quels sont nos immortels? En particulier, puisque nous parlons du roman, il est remarquable que notre roman européen ait presque constamment échoué. Conscient de sa vocation, il n'arrive pas à imposer ses histoires, personnages et situations, avec assez d'évidence et d'universalité pour les faire accéder au plan du mythe. Il a créé des types, Moll Flanders ou Mme Bovary, Rastignac ou Mr. Micawber, c'est-à-dire des portraits doués d'une certaine généralité : mais il n'a pas réussi à généraliser de même les images de notre situation : peut-être Oscar Wilde nous a-t-il proposé ce qui ressemble le plus à un grand mythe original avec *le Portrait de Dorian Gray;* peut-être Kafka reprenant et reprenant toujours les figurations d'un même tourment est-il passé deux ou trois fois près du but ; peut-être avec le recul, le *Huis Clos* de M. Jean-Paul Sartre apparaîtra-t-il comme une image durable des peines éternelles... Mais Balzac, par exemple, avec toute son ambition et son effort

passionné de réflexion, a totalement échoué : ni dans *Louis Lambert* ni dans *Séraphita* les éclairs du génie ne trouent assez les brouillards et les incertitudes pour imposer ces œuvres comme de grands mythes... Et à côté de lui, ou après lui, ni Dickens, ni Flaubert, ni Proust, ni tant d'autres...

Il serait intéressant de rechercher les causes de cette stérilité relative. On pourrait penser qu'après tout les « structures profondes du réel », les grands thèmes et les situations significatives, sont en petit nombre et que dès la fin de l'antiquité, il était difficile d'ajouter à l'essentiel de la mythologie. On pourrait, avec plus d'apparence de raison, se demander si le climat chrétien n'est pas un climat mortel pour les mythes. Ce serait en somme reprendre en profondeur la querelle fameuse des poètes et des critiques du XVIIe siècle sur le merveilleux chrétien et le merveilleux païen. Il y a du vrai là-dedans, parce que, si, nous nous reportons à notre définition du mythe, le christianisme est une mythologie aux yeux de l'incroyant et tient lieu de toute mythologie aux yeux du fidèle. Mais alors à mesure que la prise du christianisme sur les consciences est moins ferme et moins générale, ne faut-il pas s'attendre à une floraison de mythes nouveaux? ou à des tentatives pour reprendre les « mythes » chrétiens sous des formes nouvelles, comme il arrive d'ailleurs chez M. Bosco, comme il est arrivé pour une mythologie judéo-chrétienne chez Kafka?

Enfin, à n'en pas douter, le sort des mythes en littérature est lié à l'intérêt que l'on porte à ce fonds commun à tous les hommes dont M. André Breton croyait un jour discerner l'existence, « singulier marécage plein de vie où fermentent et se recomposent sans fin les débris et les produits des cosmogonies anciennes sans que les progrès de la science y apportent de changement appréciable, » c'est-à-dire à l'occultisme. C'est à la Bible mouvante de la tradition occultiste que le « livre mystique » vient toujours s'ajouter : on le voit avec Balzac, tout pénétré de Saint-Martin et de Swedenborg, on le voit encore avec le roman qui nous fournit l'occasion de ces réflexions, *l'Antiquaire* de M. Henri Bosco.

Je crois qu'il y a toujours dans l'œuvre déjà abondante de M. Henri Bosco, deux présences : celle d'un conteur, d'un simple romancier qui veut nous entraîner par le récit de multiples et pittoresques aventures ; et celle d'un mage qui voudrait seulement sous des formes diverses nous raconter ce qui est pour lui l'unique aventure spirituelle de toute vie. Ou bien encore, il y a un Henri Bosco profondément attaché à la terre, et en particulier à la Provence, qui nous retient par de longues descriptions qui parlent à la fois à tous nos sens, à la vue comme à l'ouïe, au nez comme à l'oreille ou au palais ; et il y a un Henri Bosco profondément appelé par le ciel, pour qui chaque détail semble significatif, chaque sensation devenant un symbole ou un indice, chaque geste un choix qui risque d'engager notre destin éternel. Le mélange est plus ou moins réussi : que l'auteur insiste trop dans un sens ou dans l'autre, et l'on reste déçu ou perplexe. Ainsi le livre dans lequel les deux éléments étaient le mieux équilibrés et même fondus reste sans doute *le Mas Théotime*.

Dans *l'Antiquaire*, certes le romanesque ne manque pas, ce romanesque classique, si j'ose dire, qui fait frémir d'aise les grands liseurs de romans. Le titre est déjà emprunté à Walter Scott ; et nous sommes introduits tout de suite dans un magasin d'antiquités qui pourrait presque être dickensien. Deux frères mystérieux, inquiétants (il y a souvent des gémeaux maléfiques dans l'œuvre de M. Bosco) y reçoivent le narrateur, s'intéressent un peu trop à une bague qu'il porte. Mais nous connaîtrons encore l'hôtel-auberge avec son mystérieux voyageur, et la fille peut-être séquestrée dans la grande maison de campagne. Nous serons transportés en Afrique, nous nous approcherons des secrets des déserts et des montagnes, nous entendrons des coups de feu, nous ferons la connaissance de légionnaires bagarreurs ; à l'histoire de la bague viendra s'ajouter l'histoire d'une médaille, nous flairerons autour de notre narrateur des présences bonnes et mauvaises. Bref, rien n'est épargné de ce qui peut nous distraire et nous retenir à la fois, nous amuser et nous passionner.

Je ne sais pas cependant si M. Bosco y réussit pleinement : malgré tout cela il faut faire un effort de volonté, me semble-t-il, pour parvenir au bout des 400 pages de *l'Antiquaire*. D'abord, parce qu'il y a quelques excès : le romanesque de la boutique d'antiquaire nous séduit, le pittoresque de ceux qui y habitent nous intrigue. Mais nous découvrons bientôt à côté et au-dessous de cette boutique marseillaise des couloirs et des souterrains, une sorte de temple bouddhiste secret, plus tard un immense aquarium illuminé. De même dans l'épisode qui se passe à la campagne, pour échapper à une poursuite assez anodine, notre héros trouve des portes secrètes, des souterrains, une issue dans la chambre de la belle, etc. Je ne dis pas que ces accessoires de l'épouvante et du mystère sont sans charme et sans efficacité : ils sont classiques, eux aussi, et nous viennent du roman noir à la manière de l'excellente Anne Radcliffe. Mais ils sont incompatibles avec le romanesque du magasin d'antiquités ou du légionnaire parce qu'ils ne nous demandent pas le même genre de crédulité. Le souterrain, le Bouddha, l'aquarium ne s'ajoutent pas au magasin : ils le détruisent. A partir du moment où M. Bosco nous découvre ces dessous, nous savons que nous sommes dans un roman fantastique, poétique, symbolique, etc., et nous ne croyons plus à la réalité de rien : c'est en vain que M. Bosco nous suggérera qu'il s'agit d'un jeune homme d'aujourd'hui lancé dans des aventures presque cinématographiques.

Ce jeune homme lui-même, Baroudiel, nous apparaît bientôt comme une sorte de beau ténébreux que nous prenons moins au sérieux qu'il ne se prend lui-même. Il a volontiers à la bouche un grand langage tragique, celui du mystère, de la terreur, de la souffrance, mais après tout la matérialité des aventures qu'il nous raconte est assez banale. Et il abuse un peu des intermittences de la conscience, il se trouble, s'évanouit, utilise sans vergogne à maintes reprises le « combien de temps s'était-il écoulé, je ne saurais le dire », ou bien « comment avais-je été transporté dans cette chambre, je n'en ai nul souvenir ». Bref, si l'on essaie

de faire subir à *l'Antiquaire* la moindre critique de crédibilité, tout s'effondre, ou tout ne tient plus que par des ficelles, et cela ne serait pas gênant, bien entendu, si une partie du livre né prétendait à cette crédibilité-là.

Reste alors, pour retrouver tout son plaisir, à prendre le livre, sur le plan mystique. L'aventure de Baroudiel est d'abord une aventure intérieure. Ce n'est pas une histoire d'amour avec une pâle jeune fille qui l'agite, mais la recherche de l'amour ; ce n'est pas le désert africain qui est gros de menaces pour lui, mais son désert intérieur, sa sécheresse ; ce n'est pas de sa mort cinématographique dans une bagarre que nous avons peur, mais de la mort de son âme. Autour de lui, les personnages prennent alors la valeur de tentations diaboliques, d'occasions providentielles ou d'avertissements. Tentation diabolique par exemple cet Alexandre Surac, sorte de réincarnation de M. Teste, parce qu'il représente l'orgueil, le dessèchement et la vanité du pur esprit coupé du corps et du cœur. Occasion providentielle sans doute la Lucile, Béatrice de cette *Divine Comédie* de la brocante. Avertissement le légionnaire Melchisédech, prêtre défroqué et cependant prêtre pour l'éternité. Et le héros, Baroudiel lui-même, nous apparaît moins comme un individu que comme une figure de l'âme, une représentation du pèlerin terrestre. Dans l'ordre du roman psychologique, nous avons lu d'innombrables romans de formation, éducations intellectuelles et sentimentales. Dans l'ordre du roman mystique, *l'Antiquaire* représente un roman d'initiation, comme *la Réponse du Seigneur* d'Alphonse de Chateaubriant. Le sujet n'est pas la construction empirique d'un être par la vie et par lui-même, mais la découverte de son essence profonde et la description de son itinéraire, qui est sensiblement toujours le même : sujet plus passif, on le voit, et cela peut expliquer certaines intermittences de la conscience qui nous gênaient tout à l'heure.

Ne nous hasardons pas, d'ailleurs, à décrire une à une les étapes de l'initiation de Baroudiel. Le coup de génie de M. Bosco ici me semble d'avoir associé au sort de son héros la lutte des grandes puissances élémentaires, au point que l'on peut se demander un instant si *l'Antiquaire* n'est pas le roman de la rédemption de la terre. Notre Baroudiel est géologue, nos antiquaires sont des hommes du souterrain, et la grande image de la sécheresse de l'âme, c'est la sécheresse de la terre au désert. C'est cela qui domine tout le livre, c'est la terre qui menace d'être la prison éternelle du héros, ce sont les divinités telluriques qu'invoquent les mages noirs. Ce n'est que très loin dans le roman qu'au thème de la terre répond enfin le thème de l'eau, l'eau captive d'abord, bientôt l'eau libératrice, comme celle du baptême, tandis que nous pourrions essayer de dégager le thème du feu de la présence de Lucile sur la terre et de Jupiter dans le ciel. On le voit, malgré les réserves que nous faisions d'abord, le roman de M. Bosco est un livre excitant pour l'esprit, une nourriture spirituelle d'une grande saveur en même temps qu'une œuvre littéraire.

Mais bien entendu il est trop compliqué, trop singularisé aussi pour que l'on puisse en dégager un mythe, simple, général, efficace.

L'itinéraire de Baroudiel le conduit jusqu'à la religion, par des voies imprégnées du grand occultisme païen qu'en excellent humaniste, M. Bosco connaît bien. Mais ni à la vérité chrétienne, ni à la vérité de l'occultisme il ne donne un visage nouveau et nettement frappé. L'entreprise de M. Alexandre Arnoux dans *Royaume des Ombres* met en évidence d'autres difficultés.

M. Alexandre Arnoux tente, lui, franchement et délibérément de se situer dans le monde du mythe. Il nous fait raconter la vie d'un homme par son ombre. Au personnage nommé Guiscard correspond une ombre, Guiscardon, comme au personnage nommé Ève une ombre, Évaonne. L'ombre est attachée au corps, ou plutôt du point de vue de l'ombre, le corps est attaché à l'ombre, simple instrument qui donne une individualité provisoire à un fragment de la grande masse des ténèbres. L'idée est belle, elle est traitée rapidement et avec beaucoup de bonheur en 200 courtes pages, Guiscardon ne manque ni du sens de l'humour, ni de sagesse. La vie de Guiscard n'a rien de très extraordinaire. Il est aimé par Éva et ne s'en aperçoit pas ou ne veut pas s'en apercevoir, tandis que Guiscardon et Évaonne s'entendent parfaitement. Cela commence par une idylle enfantine, un peu comme dans *Été et Fumées*, la pièce de M. Tennesse Williams que l'on joue pour le moment, cela finit par un drame sanglant, ou plutôt par un fait divers comme ceux qui excitent chez M. Arnoux des rêveries de policier amateur. Il y a des effets de conte, des effets de comédie, des effets de drame dans cette brève histoire, tous les éléments dont M. Alexandre Arnoux compose ordinairement ses cocktails de poésie et d'humour. Il me semble que c'est un des livres les plus réussis de l'auteur depuis longtemps, et il n'est pas question de bouder contre son plaisir. C'est un livre que l'on avale d'un trait et qui vous laisse une ivresse agréable et légère.

Quant au contenu mythique ou symbolique, nous pensons bien sûr à une variation en marge du *Peter Schlemihl* de Chamisso. En un sens la variation de M. Alexandre Arnoux est d'ailleurs belle et profonde : Guiscardon est plus sage que Guiscard, l'ombre est un double qui sait mieux que nous où est notre vérité et notre bonheur. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, le personnage de Guiscard est ainsi éclairé par son ombre, et cette ombre qui reste toujours au dehors lui est plus intérieure que lui-même. Certaines scènes, comme le baiser ou la confusion des ombres qui se rejoignent sur le sol, ont une grave et émouvante beauté. Ce qui pourrait nous gêner ici, c'est parfois une rupture de ton : d'une part, M. Arnoux a été obligé de prêter à cette ombre, avec la parole, bien des connaissances qui ne conviennent pas très bien à sa nature d'ombre et dont on se demande un peu comment elle a pu les acquérir ; d'autre part, cette ombre qui ne peut manquer d'un certain sens de l'humour poétique, puisque avant d'être du royaume des ombres elle est du royaume d'Arnoux, cette ombre a parfois des réflexes ou des réflexions de valet de comédie. Ce sont ces ruptures de ton (qui correspondent sans doute chez l'auteur à des intermittences de la foi dans le mythe qu'il élabore) qui empêchent ce petit roman d'être parfaitement beau et signi-

ficatif. Malgré son titre, il plonge moins avant que *l'Antiquaire* de M. Bosco dans les sombres abîmes. Mais il n'est point nécessaire de rappeler que la notion même du double ténébreux est une notion capitale de l'occultisme et de la magie.

Qu'est-ce donc finalement qui empêche le roman contemporain de se développer en une grande littérature mythique? Car s'il y a de l'occultisme chez M. Gracq, ou chez M. Abellio, voire chez M. Véraldi, on sent bien que l'on pourrait reprendre à propos de leurs œuvres une critique comme celle que nous venons d'esquisser ici. Dans la préface à *Louis Lambert* que nous citions déjà en commençant, M. Béguin parle un peu légèrement de « la tradition occultiste presque toujours si pauvre et qui échappe si rarement au didactisme le plus ingénu ». Jugement sommaire et injuste, parce que l'on montrerait aisément d'Hésiode et de Platon au surréalisme en passant par Virgile, Dante, Balzac, Baudelaire et bien d'autres ce que les écrivains les plus illustres et les plus vraiment importants doivent à cette tradition. Sa fécondité, manifeste au cours de vingt siècles et plus, ne s'est certainement pas épuisée ; elle est même dans une large mesure indépendante des révolutions de la pensée scientifique et religieuse. On peut toujours venir puiser au vieux fonds qui hier encore enrichissait un Victor Hugo. Ce qui manque, me semble-t-il, au romancier, c'est la foi, la foi du charbonnier, ou la foi du poète : il ne croit pas assez aux mythes qu'il arrache à la nuit pour leur donner une existence de lumière.

M. Jean Cocteau, dans sa préface pour *Sagesse et Chimères*, a parlé avec beaucoup de force et de sagacité de cet accord entre le poète et le savoir le plus traditionnel du monde. M. Cocteau sait bien que le poète ou l'écrivain créateur de mythes a pour tâche de déchiffrer les signatures naturelles, d'écouter le silence, de tracer « l'arbre généalogique de l'invisible ». Avec M. Bosco, nous avons fréquenté les antiquaires ; M. Cocteau va plus loin quand il écrit dans une très belle formule que le poète est « l'archéologue de ses propres ténèbres ». Le livre mystique, cela aussi le Balzac de *Louis Lambert* le savait, attend le poète qui doit l'écrire.

Je regrette de devoir ajouter en terminant que s'il faut lire la préface de M. Jean Cocteau, pleine de ces merveilleuses graines de sagesse et de chimère qu'il sait nous je tercomme en se jouant, on peut très bien se dispenser de lire le reste, c'est-à-dire les 300 pages de M. René Bertrand. Non que le sujet soit dépourvu d'intérêt. M. Bertrand nous donne une histoire générale des religions, des philosophies, des sciences, il passe du Taô au principe d'incertitude d'Heisenberg, des temples de l'Égypte aux laboratoires de Planck ou de M. de Broglie. Il ne néglige que la Kabbale, et cette absence est trop extraordinaire dans ce fouillis pour n'être pas préméditée. Il dénonce les sophismes enfantins de Manès (ce qui laisse à penser que saint Augustin était un fier imbécile, en tout cas un penseur beaucoup moins pénétrant que notre Bertrand), il condamne les erreurs de Descartes, il remet tout en ordre en exposant la supériorité du principe trinitaire, de la triade, sur le dualisme et la dyade. Il y a toujours beaucoup de

suffisance dans les esprits qui conçoivent des desseins aussi vastes et beaucoup d'insuffisances dans leurs réalisations. Je ne me hasarderai pas à critiquer M. Bertrand sur bien des points auxquels je ne connais rien : des coups de sonde permettent de constater très vite que non seulement ses interprétations, mais encore ses indications chronologiques ou historiques sont controuvées par les spécialistes. Ses interprétations mystiques, quand elles ne sont pas enfantines, n'ont rien d'original. Ni le détail de la langue, ni le détail de l'information n'est soigné (est-ce bien La Mettrie que page 260 M. Bertrand traîne à Auteuil cinquante ans après sa mort?). Les citations (de Pascal, de Bertrand Russell) sont bien souvent isolées de leur contexte d'une manière pernicieuse et tendancieuse. Le résumé de la philosophie de Descartes est une caricature qui ne pourrait tromper un bachelier moyennement attentif ; et ne disons rien de la partie scientifique... M. René Bertrand condamne la connaissance rationnelle. Il a tort d'oublier ce que tous les maîtres lui répètent à satiété, que l'on ne peut condamner la raison qu'en allant au-delà de la raison, non point en restant en deçà dans la confusion et le verbalisme. La bonne foi, la générosité, l'intelligence profonde de M. Jean Cocteau ne sont bien entendu nullement en question. Mais il faut dire que l'ouvrage de M. René Bertrand est de ceux qui font le plus grand tort à l'occultisme en paraissant donner raison à ceux qui n'y voient que les élucubrations hâtives et pleines de confusion d'esprits superficiels et sans culture.

ROBERT KANTERS.

LES ESSAIS

CZESLAW MILOSZ

LA PRISE DU POUVOIR
LA PENSÉE CAPTIVE

De bons juges tiennent *la Prise du pouvoir*, de Czeslaw Milosz, pour un « grand » roman. On hésite dès lors à en parler inconsidérément. On s'accuse de manquer du « sens épique » (même si l'on continue de mettre très haut *les Conquérants* et *la Condition humaine*...). On se dit qu'on s'est peut-être laissé trop aisément rebuter par une traduction raboteuse, et souvent peu lisible (1). Quoi qu'il en soit,

(1) Exemples pris *au hasard* dans le texte français :

Après chaque coup, la brique pulvérisée s'élançait en nuages...
Ils s'enseignaient les uns aux autres l'art d'aller à bicyclette...
Et lui, toujours comme ça, il se méfie. Dans les coins il disait même qu'il n'en viendrait rien de bon, de ceux de la forêt. A haute voix, non. Quand maintenant les Russes ont arrêté Joniewicz, là aussi, à haute voix, rien. Seulement ça, que l'or qu'ils ont récolté pendant la guerre, il ne leur a servi à rien...
Qui pourrait être assez arrogant pour prétendre savoir quels sont les actes qui se

on laisse à d'autres le soin de trancher la question — d'autant que, parallèlement à ce roman, Czeslaw Milosz publie *la Pensée captive*, « essai sur les logocraties populaires », qui est, lui, un ouvrage absolument et incontestablement remarquable.

Il ne s'agit pas, comme on le dira à droite (élogieusement) et à gauche (péjorativement), d'un pamphlet anticommuniste. Ce n'est pas l'anticommunisme qui a inspiré Czeslaw Milosz, qui lui a fait choisir l'exil, après qu'il ait été attaché pendant plusieurs années aux services culturels du gouvernement « populaire » de Pologne. Son cas personnel, pour autant qu'il importe ici, se rapprocherait assez, toutes choses égales d'ailleurs, de celui d'un Victor Serge ou d'un Manès Sperber : ces hommes de gauche, voire d'extrême-gauche, tout simplement n'ont pu se résoudre à abdiquer, au profit du « service » social, de la Cause qu'ils eussent souhaité servir sur le plan social, ce bien le plus précieux du monde : la liberté de l'esprit.

On peut accepter à la rigueur, sous la contrainte, voire par souci de servir une cause jugée digne de ce sacrifice, de ne pas exprimer une partie de sa pensée, dans la mesure où elle apparaît incompatible avec la doctrine de cette cause. On peut même accepter de se taire, voire d'infléchir cette pensée dans le sens qu'exige la cause choisie. Mais c'est trop demander à un homme, pour qui la vérité a ses droits et l'honnêteté intellectuelle des exigences inaliénables, que d'exiger de lui qu'il proclame et défende *le contraire* de ce qu'il pense, de ce qu'il sait juste — mieux (ou pire) : qu'il s'impose à soi-même de fonder ce « contraire » en vérité, d'en faire sa *vraie* foi. Sans doute y a-t-il toujours des échappatoires : dans un chapitre admirable, intitulé *le Ketman*, Milosz en fait une analyse d'une ironie poignante et cruelle. Le *Ketman* est, dans la civilisation islamique, une pratique « *destinée à protéger la pensée et les sentiments individuels* » et par laquelle, selon Gobineau, « *le possesseur de la vérité soustrait sa personne, ses biens ou sa considération à l'aveuglement, à la folie, à la perversité de ceux qu'il a plu à Dieu de placer et de maintenir dans l'erreur.* » Le *Ketman* tient à la fois de la dissimulation prudente, de la ruse, de la « restriction mentale » et du « mensonge par omission ». Pratiqué, en régime de « logocratie populaire », par les oppositionnels-qui-n'osent-pas-dire-leur-nom, il l'est aussi bien, d'ailleurs, par les « fidèles » de la Nouvelle Foi qui n'osent pas ou s'interdisent d'exprimer *toute* leur pensée. Seulement, on ne saurait jouer éternellement ni impunément à ce jeu de cache-cache. Vient un moment où les exigences de la conscience intellectuelle se font trop pressantes, et avec elles l'irrépressible besoin de rejeter tous les masques. C'est du douloureux conflit qui en résulte que nous parle lucidement Czeslaw Milosz.

J'entends bien que ce problème, que ce conflit n'existent pas seulement aujourd'hui, pour l'intellectuel, dans les régimes dont traite

rejoignent et se soutiennent mutuellement et lesquels vont sombrer dans le ridicule, l'oubli, hors de ce qui mérite pour nous le nom de patrimoine?

Exemples de cette langue bizarre, qui tend de plus en plus à se répandre, et qu'on appelle le « traduit »...

Milosz. Hélas, les « logocraties populaires » ne sont pas les seules où le *Ketman* soit imposé à qui entend protéger certains de ses sentiments et de ses pensées individuels, et « soustraire sa personne et ses biens » (fussent-ils tout intérieurs) à certaines contraintes ou menaces extérieures. Je sais bien, par exemple, comme le note Karl Jaspers dans sa préface à *la Pensée captive*, « *qu'un apatride aujourd'hui (il en était autrement avant 1914) est privé de statut iuridique; qu'un citoyen du monde sans passeport national, se trouve être, face à ce qui peut lui arriver, moins qu'un homme.* » Gheorghiu nous a déjà parlé de cela. Mais que ce mal dévoilé, dénoncé par Czeslaw Milosz éclate de manière particulièrement visible dans certains régimes, si c'est plus sournoisement qu'il se fait sentir ailleurs, ne rend pas moins utile ni moins valable son dessein de l'analyser dans ses formes les plus aiguës, même s'il n'y voit de remède que dans un « humanisme » un peu sommaire, dans une volonté d'idéalisme et d'optimisme dont l'efficacité ne semble rien moins que certaine. Comment ne pas évoquer ici la sombre prédiction de Norman Mailer : « *La foudre s'apprête à frapper, et le bateau est entraîné de plus en plus près des récifs du rivage de Barbarie... Les aveugles conduisent les aveugles, et les sourds se lancent des avertissements les uns aux autres, jusqu'à en perdre le souffle* (1)... »?

La pensée est *déjà* captive. Un peu partout. Un peu partout la « logocratie » triomphe. Mais c'est l'un des derniers privilèges de cette pensée de pouvoir encore, çà et là, de temps à autre, échapper au *Ketman* définitif qui sera peut-être un jour son seul recours...

(Éd. Gallimard.) CLAUDE ELSEN.

FRÉDÉRIC HOFFET
PSYCHANALYSE DE PARIS

C'est avec bien de l'esprit que Bernard Grasset, préfacier et par surcroît éditeur de *Psychanalyse de Paris*, nous met en garde contre la psychanalyse en général et l'idée que M. Frédéric Hoffet se fait de Paris, en particulier. Cependant, l'écriture brillante de Bernard Grasset atténue son ironie, son indulgence fait le reste et malgré son avertissement on ne s'attend pas à cela; la surprise augmente en tournant les pages et on est stupéfait par l'étendue du mal.

Que penser des affirmations qui nous accueillent dès le début, sinon qu'elle n'ont rien à voir avec la psychanalyse? Effeuillons-les pour apprendre avec M. Hoffet que la rhétorique est délaissée parce que nous sommes efféminés, que « la notion de république une et indivisible n'est qu'un paravent derrière lequel se cache la volonté de puissance de Paris ». Mais, inutile de développer ces thèses rugueuses, alors que la chanson les livre si gentiment en quelques mots : « Paris, reine du monde, Paris, c'est une blonde », dit-elle. Et voilà ce contre quoi l'auteur s'élève, évoquant « la vision totale et généreuse du monde que seuls permettent la paternité et

(1) *Rivage de Barbarie* (La Table Ronde, éd.).

l'amour », et l'exemple à suivre (ce qui prêterait à sourire) de « Londres, ville mâle ». A vrai dire, la chansonnette suffirait à introduire (avec la préface de Bernard Grasset) les quelques idées saines de l'auteur sur le rôle de l'amitié, sur les mythes parisiens, sur la Cour où Paris succède à Versailles et le tout, assaisonné d'un parallèle entre Sainte-Blandine et Greta Garbo, ferait un bon article de revue.

Pour suppléer ces manques et allonger la sauce, l'auteur sort du sujet. Il nous amuse (on souhaiterait que ce fût son intention) en reprochant, lui le psychanalyste, aux surréalistes d'écouter l'inconscient et à Chagall de décomposer le réel; mais point ne suffit la littérature ou la peinture, encore faut-il traiter de haute politique, ce à quoi pourvoient en termes abscons quelques familières ronchonneries. M. Frédéric Hoffet nous attriste pourtant par quelques pointes d'antisémitisme à propos de Maurice Sachs, par quelques accès de chauvinisme à propos de Rilke et finalement tout cela est assez pénible, auquel semblent servir de couverture ces considérations sempiternelles sur les hommes émasculés et les femmes hommasses, considérations qui dégagent un ennui très sûr de lui-même mais, avouons-le, parfaitement viril.

On reprend de la gaîté quand la psychanalyse se manifeste par les mots, fût-ce au milieu des contradictions dont le livre abonde et qu'il faut renoncer à relever toutes. Paris, ville la plus accueillante après avoir été la plus revêche; Paris, ville d'amitié où pourtant tous s'entre-déchirent; Paris, ville où la femme règne parce que le chapitre sur les pédérastes est terminé; Paris, injuste et Paris qui couronne le talent, tout semble s'arranger dès que paraît le « surmoi parisien déjà si labile ». Le sommet du livre est atteint quand on apprend que le complexe de supériorité du Parisien cache un complexe d'infériorité et, en revanche (mais il ne faut pas que je m'embrouille), que le complexe d'infériorité du provincial dissimule un complexe de supériorité. Le vertige guette le lecteur, qui commence à réfléchir et se demande si le complexe d'infériorité du Parisien ne suppose pas à son tour un complexe de supériorité, et vice versa en province. A ce moment, saisissant entre tous, l'auteur aplanit heureusement d'un coup la difficulté en révélant que « toute la France est aujourd'hui parisienne ». Il reste seulement dans la bouche un certain goût d'amertume d'en avoir tant supporté pour en venir là et s'entendre dire, ce qu'on savait déjà, que la province a conquis Paris (le Midi monte disaient nos grand-mères) et que Paris a séduit la province.

M. Frédéric Hoffet nous avait habitué à plus de soins et la sévérité à l'égard de son dernier livre exprime aussi la déception. On se souvient encore de *l'Impérialisme protestant* et de *Psychanalyse de l'Alsace*, deux bons ouvrages. Ils font attendre avec optimisme ce que l'auteur nous réserve à l'avenir.

(Éd Grasset.) JACQUES NANTET.

YVES DE BAYSER

EGLOGUES DU TYRAN

Quel singulier ouvrage, d'abord séduisant puis irritant et qui déçoit en fin de compte. L'auteur imagine qu'un tyran déchu sur le point d'être jugé, rédige un « mémorial ». Il justifie hautement ses actes les plus criminels, en opérant une distinction tranchée entre l'individu « acte manqué... refus de la vie pour vivre mieux qu'elle... conscience de soi qui n'est que l'esclavage indirect du néant » et l'homme, pure spontanéité qui, pour fuir ses contradictions, n'aspire qu'à être gouverné. Dès lors, il y a fusion, complicité entre le tyran et son peuple : « Il est pitoyable de voir l'individu, découvrant à la faveur de l'histoire le tyran, l'esclave et le bourreau dans l'homme, assimiler celui-ci à un criminel victime et à une victime criminelle, et prononcer à l'encontre de ses fonctions naturelles un verdict de condamnation. »

Il est bien évident que l'auteur ne prend pas ce propos à son compte. Il essaie tout au long de cet essai de renverser ironiquement l'ordre des facteurs. La tyrannie se justifie sur le plan de l'homme naturel, mais l'individu ne peut que la refuser comme contraire à sa réalisation personnelle. Malheureusement l'auteur n'a pas su choisir entre les diverses façons de débrouiller cette affaire. Il s'empêtre dans des raisonnements sans fin, dans des oppositions assez simplistes de concepts vides, dans des phrases qui touchent au galimatias : « Par la frigidité métaphysicienne de son glaive et la gangrène de ses instants, il manipule son regard à la fois attiré et horrifié sur la paisible nature humaine. » Il aurait fallu pousser la satire jusqu'à ce qu'elle devienne « hénaurme », au point que la tyrannie se condamne d'elle-même, comme il advient dans ce passage : « Une résistance clandestine s'est organisée et j'ai dû faire fusiller les tripoteurs et autres francs-tireurs. Le fait qu'on a dû liquider déjà un millier de soi-disant hommes, démontre la gravité du cas et justifie la répression. »

De plus, l'évocation même fugitive d'un état de choses assez reconnaissable, la Russie soviétique et Staline, écrase de tout son poids la ligne fragile de l'argumentation. A ce point de vue l'art se doit de ne pas être inférieur à une réalité si extraordinaire qu'elle a, par elle-même, tous les prestiges de ce que peut offrir l'imagination.

Hésitant entre l'essai, où l'on croit entendre un lointain écho de la pensée d'Albert Camus, et la satire, l'auteur ne parvient pas à donner à son livre une signification évidente ni dans un sens positif ni dans un sens négatif.

(Éd. Gallimard.) GUY LE CLEC'H.

PIERRE SIPRIOT

MONTHERLANT PAR LUI-MÊME

Dans une scène inoubliable des *Jeunes Filles*, la lecture de la comtesse de Ségur fait pleurer Costals. Montherlant n'est pas Costals, sans doute. On trouve même dans le livre de Pierre Sipriot, reproduit plus de vingt fois, son masque impassible et superbe. Mais le commentaire

qu'illustrent ces images interdit qu'on s'y laisse prendre : tout est réaction sentimentale chez Montherlant. Les jugements qu'il porte, sur les êtres réels comme sur les personnages qu'il crée, sont des jugements affectifs. S'il parle des vertus de la guerre, c'est que l'écœurent ceux qui l'évitent à tout prix. Un pays où le laisser-aller est roi, lui fait aimer l'énergie et la force. Séjourne-t-il en Algérie, le traitement des indigènes le « dégoûte de la violence pour la vie ». Il se gausse des femmes, parce qu'autour de lui, comme Molière le disait déjà, « on fait tout pour ces animaux-là». Montherlant pense par réaction, son œuvre entière naît d'une sensibilité que tout écorche, et il appelle « alternance » la succession de ses humeurs. Philosophe, non pas. Écrivain, oui, *écrivain de toujours*, au style sans pareil. Ici, la passion s'accorde à l'équilibre, et les mots les plus familiers à la phrase superbe. Qu'il appelle un mouchoir « le tire-jus », un lit « le pajo », qu'il s'adresse au lecteur en le nommant « mon cher Tartempion », il n'est pas en son pouvoir d'être vulgaire : tout contribue, au contraire, à donner à ses livres un ton inimitable, et à son écriture une perfection qui n'est qu'à lui. Écrivain d'humeur, donc, et dont les œuvres les meilleures sont peut-être les plus désinvoltes et les moins préméditées. Tel, ce *Fichier parisien*, dont une page du manuscrit est ici reproduite : livre qui semble fait de rien, inutile, où rien pourtant n'est gratuit, où chaque phrase est un trait qui porte, où il n'est pas un mot qu'on puisse changer, chef-d'œuvre s'il en fut. Il n'appartenait pas à Pierre Sipriot de nous faire connaître pleinement un homme qui répugne à la confession et à l'aveu. Il pouvait, pour le moins, nous rapprocher de lui et nous inciter, en relisant ses livres, à tenter de le connaître mieux. Il y réussit. Il a même eu l'art d'achever ce volume par une image sur laquelle on s'attarde : c'est une photographie récente de Montherlant, un visage vieillissant, fermé, et triste.

(Éd. du Seuil.) JOSÉ CABANIS.

JOE BOUSQUET

LA NEIGE D'UN AUTRE AGE

On semble ne s'être jamais rendu suffisamment compte qu'il y avait chez Joë Bousquet une interrogation portant sur la littérature même. Qu'il y ait eu chez cet auteur une passion du langage — et que cette passion l'ait mené, suivant les termes de Ferdinand Alquié, à une morale du langage — voilà qui n'est pas douteux. Mais qu'est-ce, la morale du langage, sinon l'usage de la littérature? Ce rôle du langage, puisque rôle il y a, et usage, et mouvement, et — partant — morale; ce rôle du langage on ne peut le définir sans y voir une volonté de communication. Mais voici qui situe le problème : ce que le littérateur veut communiquer (le sens de cette passion) c'est une certaine organisation du monde. On dit communément que la littérature livre une vue personnelle de l'univers, mais il faut aller plus loin : y voir, à chaque fois, l'expression d'une réforme. « Voici l'Ordre du monde, » c'est ce que déclare chaque œuvre. Mais, on le sait, aucune œuvre n'est

l'ordre du monde; chaque œuvre est la fugace tentative d'une idée d'ordre — le mot étant le signe d'un signe, dans sa dépendance à l'idée.

Donc la littérature, morale du langage, vise à communiquer un ordre du monde, ordre qui n'est pas dans le monde mais qui est dans l'homme. Aussi bien y a-t-il une politique du langage inséparable de l'usage du langage — celui-ci n'allant de phrase en phrase qu'à l'expresse condition de se fonder en Rhétorique (ainsi chaque art de gouverner devient Rhétorique du gouvernement). Où cette idée peut-elle nous mener?

« As-tu vraiment approfondi le vice caché sous le besoin d'être auteur? Et cette honte au grand jour qu'est le mal littéraire quand un appel divin ne le justifie pas? Le langage est fait pour rapprocher les hommes, pour que le besoin d'être plus étroitement unis les fasse vivre au dedans des autres leurs espérances et leurs peines » (p. 11). Cette leçon court au long des pages de *la Neige d'un autre âge*, et je ne suis pas loin de penser que c'est dans ce sens qu'il faut voir finalement le message confortant de Joë Bousquet. C'est ici que se dégage, passé la morale du langage, une éthique de l'expérience littéraire. Et tout ce côté proustien que l'on a peu souligné; tout ce côté chez Bousquet qui fait de la mémoire une alchimie de l'être (l'occasion offerte à l'irrationnel), une alchimie telle qu'à son terme l'espace et le temps soient *sauvés;* tout ce côté que sa blessure explique mais où il a découvert un mal commun — tout ce côté proustien trouve dans *la Neige d'un autre âge* la possibilité de surgir, de s'illustrer, de s'incarner dans ce passage mystérieux du dessin moral à l'œuvre littéraire. Je n'en veux pour exemple que ces lignes :

« Aucun homme ne peut durer entre quatre murs. Si, par quelque géométrie en mouvement, on enchaînait son regard aux murs de sa prison, il mourrait bientôt d'avoir à porter le poids écrasant de son esprit. Mon expérience de prisonnier m'a édifié; libre, j'engendrais l'étendue où je croyais me déplacer comme un objet. Immobilisé, je me suis aperçu que le battement de mon cœur créait sans relâche l'espace où si souvent j'avais cru reconnaître le décor stéréotypé de mon enfance. Eussé-je conservé mes jambes, j'aurais mobilisé de loin le versant boisé d'une promenade et dissous dans l'effort de l'escalade la sensation que le battement de mon sang en distribuait les reliefs, sur la pente docile de mon champ visuel. Maintenant je saisis mieux l'opération qui reste inachevée. Croyant revivre des souvenirs, je crée sur un modèle de jadis un paysage où je n'ai plus les moyens de pénétrer, mais où je fais pleuvoir du temps, avançant parfois une page blanche à travers les fils consacrés de l'opération magique. Ainsi ai-je longtemps nourri et mis au monde, des versions que j'appelais des souvenirs imaginaires » (p. 17).

Mais attention! si Joë Bousquet a découvert que son mal était commun, c'est dans sa singularité même qu'il l'a découvert : « Personne pour me contredire dans ce monde où l'on ne m'a pas suivi » (p. 16). Cette singularité, c'est ce cri des philosophes systématiques de tous les temps vers Bousquet : « TU ES L'IMPOSSIBLE. » La blessure de Bousquet, sur un terrain d'histoire de la philosophie,

est une répétition de la rupture de Kierkegaard. Dans l'exercice littéraire de Bousquet, il s'agit tout également d'un saut existentiel : « Écrire, c'est conférer l'apparence à ce qui n'eut de réalité que pour toi... » (p. 41) — mais d'autant plus *réel* que Bousquet fit de la morale du langage le corps qui lui faisait défaut ou, si l'on préfère, choisit les voies de la morale du langage pour vivre l'existence du réel à la place de l'existence du corps dont la guerre l'avait privé.

La pensée est un acte. Elle est plus profondément ontologique que ne le pensait Descartes. La vie est un scandale pour la raison — cette constatation que faisait Bousquet dans *Vue d'outre-noir* (*in* catalogue de l'exposition surréaliste, Galerie Maeght), il faut l'entendre dans le sens d'une méditation sur l'événement, telle qu'elle apparaît dans *la Neige d'un autre âge :* « Ton existence, enfin, t'enterre sous l'événement qu'elle est pour ta raison. Est-elle un oiseau, un quadrupède, la chute d'une branche, ou l'oiseau qui vole sans ailes? Image d'un dieu, tu n'as de l'homme que le nom. L'homme est à venir. Cette chance est tout ce qui subsiste de l'homme que tu as perdu. Ainsi, s'avise-t-on, en passant, que la matière est à prier comme un Dieu! » (p. 66).

On sait que Bousquet donnait le pas à l'Événement sur l'Être, voyait dans le Destin l'éveil de l'homme — « Conscience de l'homme, veilleuse : lampe que le regard a voilée et qui se ranime, mais pour éveiller l'existence à l'événement qu'elle est pour la raison » (p. 73) — et, pour illustrer mieux sa certitude avouait qu'il était né pour incarner sa blessure. Tout cela se trouve dans *la Neige d'un autre âge*, en pleine clarté, comme s'il avait fallu ce couronnement d'audacieuse lucidité à une œuvre déjà si riche, si vibrante qu'il est difficile de lui trouver une harmonique dans les littératures présentes.

(Éd. du Cercle du Livre.) HUBERT JUIN.

DIVERS

LA GRÈCE EN COULEURS

Je partais pour Athènes, comme tout un chacun, abondamment lesté de souvenirs classiques, heureux d'aller m'incliner à mon tour devant cette beauté grecque dont nous avons été nourris dès l'enfance, prêt déjà à prier, comme Renan, la déesse aux yeux bleus sur l'Acropole, ou comme Maurras à baiser les genoux des jeunes colonnes Propylées. Il n'est pas de pays où l'on se rende moins impatient de découvrir que de vérifier, comme si toute notre culture ne servait qu'à transformer d'avance toute exploration en un pélérinage. La Grèce est une amie d'enfance qu'on vient revoir. On a fait sa connaissance en classe de sixième dans le Mallet-Isaac, on a longuement bavardé avec elle, au cours des années suivantes, à travers les Hellas I., Hellas II, Hellas III, de M. Georgin. Le Parthénon, les Thermopiles, le Mont Hymette, le Théâtre de Delphes, les bords de l'Illysos, tous ces noms nous sont d'avance si familiers qu'en arrivant pour la première fois en Grèce on pense revenir seulement dans quelque village natal.

Mais quel émerveillement de découvrir, à mesure que le bateau

se glisse parmi les îles de l'archipel, qu'il n'y a rien de commun entre la grisaille de nos souvenirs scolaires et livresques, et l'univers éclaboussé de lumières et de couleurs, qui s'ouvre devant nous. Nous savions bien que l'Acropole était blanche, mais nous n'imaginions pas quel éclat donnait à sa blancheur le contact immense du ciel bleu et de la mer, qu'elle nous apparaîtrait dans la lumière de l'aube, plus éblouissante qu'un phare à l'horizon de la nuit. On nous disait la Grèce le pays de la mesure, on nous avait caché qu'elle était démesurée de couleurs, excessive de ciel et de vie. Je m'étais promis de visiter la Grèce en touriste cultivé et consciencieux : je me retrouvais bientôt promenant au soleil ma vocation de flâneur, gambadant dans l'herbe et le vent du cap Sounion, poursuivant, pieds nus sur l'Acropole, le jeu des ombres sur Athènes, traînant dans les marchés de fleurs et d'étoffes, dans les cimetières mêlés de cyprès et de marbre, badaud des grands jardins en fêtes et des autobus pavoisés, gourmand de poissons frits et de vin sale sous les lampions des petits ports, insoucieux totalement d'archéologie et d'histoire, mais goûtant à en perdre la tête toutes les joies et les images d'un pays vivant, facile et coloré, où le plus pauvre est millionnaire.

C'est avec le même plaisir que je me promène aujourd'hui dans le petit livre que nous offrent les éditions Odé. Nul pays mieux que la Grèce ne méritait sa place dans cette galerie du « monde en couleurs », nul miroir n'est plus fidèle à la joie de ce petit royaume que ce fourmillement d'images chantant à chaque page sa couleur et sa gaité, dont l'histoire même est racontée par de longues fresques polychromes, dont la mythologie, la littérature et les arts, étudiés par des spécialistes, parlent surtout par les illustrations et les reproductions en couleur de J. Elser, dont les plus parfaites sont celle du prince aux fleurs de Lys, du Musée de Candie, qui semble glisser parmi les tiges et les papillons de son royaume, celle du petit dieu Eros, échappé nonchalamment du Louvre pour nous charmer de sa grâce et de sa flûte.

Après cet hommage rendu sans le moindre ennui à la Grèce d'autrefois, nous voyageons en compagnie d'écrivains célèbres à travers la Grèce d'aujourd'hui. M. Maurice Bedel nous emmène parmi les asphodèles et les anémones du Mont Hymette, si douces aux chevilles, parmi les petits cafés et les boutiques d'Athènes, les troupeaux de la toujours même Arcadie. M. de Lacretelle préfère l'Acropole et il évoque les admirables représentations d'Agamemnon dans le théâtre d'Hérode Atticus au clair de lune. M. André Fraigneau nous fait visiter Delphes où de gros oiseaux, se détachant des rochers, prennent brusquement l'air comme les bateaux la mer; il nous conduit aux Thermophyles saluer les héros de Sparte, à la foire aux chevaux de Thèbes, à Colonne où chantent encore les rossignols du temple, à Sounion aussi, le « sublime promontoire » comme l'appelait Jean Moréas et où Byron, assure-t-on, grava dans le marbre sa signature. Gravissons maintenant l'Olympe, « le trône de Zeus », avec les membres du Club Alpin Grec et parcourons les monastères du Mont Athos, la Montagne Sainte, l'un des lieux les mieux gardés du monde, encore interdit aux femmes et dont sont même bannies

les femelles d'animaux. Avec M. J.-L. Vaudoyer, nous changeons de monde, nous allons au-delà de l'isthme de Corinthe, tranchée bleue dans la terre rouge, parcourir le Péloponnèse. En Argolide, nous trouvons Mycennes et sa Porte des Lionnes, les ruines d'Épidaure, où les jeunes bergers, au milieu de leurs chèvres, remplissent parfois le silence des pierres du son rauque de leurs flûtes. Embarquons-nous aussi pour la Crète, cœur rouge et noir de la Grèce, où les mendiants s'endorment les mains pleines de drachmes; embarquons-nous pour les Cyclades, avec M. Roger Peyrefitte, et naviguons avec lui sur ce petit caïque, dont le vent à l'aube tend la voile rouge-vif; voguons vers ces îles de marbre et de soleil, que chanta André Chénier, vers Délos gardée par les lions blancs des Naxiens, où poussent encore de jeunes palmiers, frères de celui dont Ulysse vanta la beauté en saluant Nausicaa; voguons vers Lesbos, vers Chio dont Paul Morand rapporta des confitures miraculeuses et multicolores afin de se souvenir toujours que l'archipel est un paradis.

Tous ces voyages, nous les ferons de page en page et d'image en image. Il n'est pas une évocation qui ne trouve dans ce livre son revêtement de couleur, par le miracle du Kodachrome ou par l'art des illustrateurs et des cartographes. Il est heureux que rien de noir, rien de triste, rien de laid ne vienne obscurcir l'éclat de cette promenade en Grèce, ce pays de la couleur, dont tous ceux qui l'ont parcouru gardent un souvenir de beauté et de gaité.

(Éd. Odé.) MAURICE PONS.

LES ROMANS

RENÉ MASSON

DES HOMMES QU'ON LIVRE AUX ENFANTS

Approchez! Approchez! Pour la première fois dans la littérature contemporaine, voici l'*Homo docens secundarius*, l'enseignant du type secondaire (tambour)! La tempe grisonnante, le dos voûté, l'œil myope, un paquet de « copies » toujours à portée de la main, car cet animal se nourrit exclusivement de papier préalablement taché d'encre par des enfants. Par des enfants! Ce qui signale la perversité profonde de ce bipède! *L'homo docens secondarius* comprend, de gauche à droite, le délégué rectoral (tambour)! le délégué ministériel (tambour)! le titulaire (tambour)! enfin l'agrégé qui, comme son nom l'indique, vit et meurt en troupeau (roulement de tambour prolongé)! Dans le box voisin, approchez, approchez, vous pouvez contempler certains types particuliers : monsieur le surveillant général! monsieur le censeur! monsieur le principal! messieurs les inspecteurs d'académie et général! enfin monsieur le proviseur, celui qui manie les foudres administratives (roulement de tambour)! Entrez, entrez, mesdames et messieurs! Vous verrez dans quelles

tanières, qui ne sont pas sans rappeler les ruches, l'animal travaille, se nourrit, rencontre sa femelle, se reproduit! Vous verrez comment il fait l'amour! Vous assisterez aux cérémonies secrètes du *clan*! Vous suivrez les principales phases des minutieuses opérations rituelles au cours desquelles les malheureux enfants apprennent à tacher d'encre leur papier! Entrez, entrez! Vous pénétrerez dans l'intimité de ces vertèbres mammifères et vivipares — tout comme nous, mesdames et messieurs! Tout comme nous, et voilà qui n'est pas le moins étrange! Entrez, entrez! ces animaux ne sont pas méchants! (Tambour, fanfares.)

Telle est l'impression que m'a donnée d'abord le livre de René Masson : on m'invitait à examiner des bêtes curieuses — les professeurs. Le plus curieux est que ces bêtes précisément le sont, curieuses. Non seulement curieuses, mais passionnantes, et attendrissantes. Et puisque René Masson, le Buffon de l'Enseignement secondaire, veut bien nous servir de guide, suivons-le.

Laurent Bain, professeur dans un lycée parisien, médite sur une de ces innombrables fiches ou notices que l'administration dévore et qui retrace les très grandes lignes de votre carrière de pédagogue. Le nez sur son papier, Laurent Bain, en mauvais élève, songe. Il revoit sa carrière, justement, c'est-à-dire : sa vie. Par ce truchement, nous assistons — et jusque dans le plus minuscule rouage (classe, conseils, bulletins, syndicats, congrès, dortoir, réfectoire, etc... etc... etc...) — au fonctionnement de ce fonctionnaire.

Et tout de suite, et sans cesse, le roman de René Masson pose le drame de ce fonctionnaire particulier : il existe une antinomie entre *fonction*, tout ce que ce terme implique de discipline, de régularité dans le rendement, de routine, d'horaire inflexible, de passivité hiérarchisée, et *intelligence*, et tout ce que ce terme suppose de renouvellement, de fraîcheur, d'indépendance allant jusqu'à l'anarchie, à tout le moins : de liberté personnelle. Or, l'*homo docens*, par définition, par nécessité (et souvent par vocation), fonctionne dans l'intelligence. Autre drame de l'*homo docens*, que le roman de M. Masson, par ses limites mêmes, souligne : la partie « romanesque » de ce livre existe peu; seul compte le documentaire. Ce qui signifie que dans la vie de Laurent Bain seul compte le métier. Mais le métier ne requiert-il pas le meilleur de l'*homo docens* — toutes ses forces vives? L'*homo docens* n'est-il pas la plupart du temps (doit-on dire « hélas »?) pratiquement « inexistant » hors de son métier dévorant?

De ce livre, moins roman que catalogue minutieux des corvées, joies, peines, épreuves, déceptions qui constituent les travaux et les jours du professeur, il faut signaler la très grande honnêteté. Avec une pudeur dont tous les membres du « clan » lui sauront gré, René Masson évite la caricature — si facile, si tentante, car, avouons-le, le moliéresque ne manque pas à certaines réunions de parents d'élèves où l'on voit Freud voler curieusement au secours de l'école à grand renfort d'innovations psycho-socio-médicales dont la nouveauté tient surtout à l'emploi d'un vocabulaire savoureusement scientifique — oh! ces pauvres galopins de sixième taxés d' « agressivité compulsionnelle »! A travers le destin de son petit professeur de français, M. Masson peint l'incroyable *servitude* de ces

gagne-petit qui s'entêtent à préférer aux aléas rémunérateurs du commerce, de la médecine, de l'industrie ou de la politique, la petite noblesse d'une médiocrité présumée intellectuelle et d'une dignité nettement au-dessus de leur condition (matérielle); l'effroyable *usure* à laquelle ils s'offrent, de gaîté de cœur pour la plupart — dompteurs non dévorés, mais *grignotés* par leurs fauves. Et la *grandeur* de qui se sent doué « du périlleux pouvoir de faire jaillir ou tarir des sources. » M. René Masson peint la patience de l'*homo docens*, et cet amour de chaque seconde pour l'ami, l'ennemi, la joie, la croix, l'espoir, le monstre : l'Enfant. Amour qui connaît toutes les fatigues, les désillusions, les élans, les retours de flammes, les brouilles et les lunes de miel des vraies amours, et leurs dangers : la haine, la peur, la persécution, la vengeance allant jusqu'à cet assassinat à la petite semaine que les gens-qui-ne-savent-pas appellent le « chahut ».

La visite est terminée. N'oublions pas le guide : René Masson fait dire quelque part à l'un de ses héros : « L'Université est comme une de ces femmes moches à voir mais qui, au lit, en valent le coup. » René Masson a couché avec l'Université. Comme d'autres pour avoir couché avec l'Allemagne, il lui en est resté une grande douceur. Et des habitudes : il a traité du professeur en professeur — d'histoire naturelle.

(Éd. Robert Laffont.) JEAN-LOUIS BORY.

YVES GIBEAU

LES GROS SOUS

Avec les *Gros Sous*, Yves Gibeau a tout risqué et il a gagné. Si la guerre est toujours présente, les militaires et les adjudants se sont effacés, ce sont les paysans des Ardennes qui vivent l'exode, l'occupation. Tout un village clos sur lui-même quitte ses champs, son église, pour les routes que mitraillent les avions italiens. Tout un village qui, rejoint par les Allemands, retourne harassé vers ses moissons, ses granges, ses bœufs abandonnés dans la plaine. De ce long voyage, il n'a guère appris. Les hommes n'ont pas changé. Machu rêve toujours du magot du père Arsène, et l'or enfoui, symbole de tous les aveuglements, de tous les appétits mesquins, aimante à travers la guerre, et les ordres de l'ennemi, tous les cœurs de ces paysans qui, riches ou pauvres, ignorent que la vie est joie et amour. Même la mort toute proche ne donne pas son juste prix à un testament imaginaire. Seul le maire, Irénée Barbreux, dont le prénom pacifique dit toute la sérénité, est un homme au goût d'Yves Gibeau. Un homme loyal et courageux, intelligent, pour qui le bonheur a un seul nom, celui de son fils Fulgence, aux armées. Et si le roman d'Yves Gibeau a une signification émouvante, c'est bien le soir où Barbreux accueille en secret dans sa maison endormie Fulgence enfin retrouvé. Deux hommes dont tous les gestes sont simples, les paroles sans apprêt, comprennent en silence que la vérité du monde, c'est pour eux l'affection qui les unit. La solitude de Barbreux, angoisse de tout le livre, a cessé pour un bref instant. Et quand, la nuit suivante, couché dans les hautes herbes le long de l'Aisne, Irénée invite son fils à ne pas aborder

le rivage interdit, c'est la paix de la nature qui souligne cet accord de deux hommes avec ce qui vaut la peine de vivre : l'amour et l'amitié.

Dans ce roman tout en dialogues, les mots sont à l'image des hommes mauvais. C'est le style qui donne à tout ce monde de la campagne son aisance, sa vie intense. Le style ne se confond pas nécessairement avec la pureté et la poésie du langage. Le style d'Yves Gibeau se définit par sa vérité. Vérité qui n'est peut-être pas réaliste. Peu importe que les paysans des Ardennes ne parlent pas la langue que leur prête Yves Gibeau. Tout simplement les mots ici expriment fidèlement les intentions du récit. Grâce à ce langage des images surgissent du texte, comme celle des Allemands aperçus au loin par les deux femmes à bicyclette : une colonne noire entre les peupliers. On songe alors au jeune Simon qui rêvait de cinéma.

Yves Gibeau excelle dans la peinture des êtres limpides comme Stani Kukak et Irénée Barbreux.

Le goût de l'image, et cette passion pour la justice, la liberté qui était celle de Simon dans *Allons z'enfants*, sont les meilleures sources d'un talent où l'inspiration et le feu du premier mouvement ne négligent plus la technique.

(Calmann-Lévy.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

PAUL MOUSSET

NEIGE SUR UN AMOUR NIPPON

Il est des romanciers dont on ne parle pas, dont les photos n'envahissent pas les magazines, dont les bons mots ne remplissent pas les colonnes des échotiers. C'est qu'ils ont soin de ne pas faire parler d'eux, de se trouver plus souvent en Laponie, au-delà du 38e parallèle ou au Kamtchatka qu'au café de Flore. Les photographes n'iront pas les poursuivre aussi loin. Quant à leurs bons mots, ce sont souvent des mots amers. Vivre leur prend trop de temps pour jouer le jeu d'une certaine vie littéraire. La poussière rouge des routes de Corée, la neige du Japon, les rues sordides de Hong-Kong, la boue des steppes finlandaises les irritent moins que la bassesse de leurs compatriotes. Ce dédain généreux, et parfois injuste, voilà longtemps que nous le sentons poindre derrière chaque ligne des romans ou des reportages de Paul Mousset. Ce grand gaillard aux récriminations assommantes dès qu'il se trouve retenu plus de huit jours à Paris, passionnant quand il aborde ses propres aventures, ses voyages aux Philippines, ses trafics de perle et d'ambre, sa collusion bien antérieure à la guerre avec Mac Arthur, ses succès avec les Américaines ou les Nippones, sa guerre avec le bataillon français de Corée, ce grand gaillard est trop large pour les portes des éditeurs, des rédacteurs en chef de magazines, trop lourd pour les banquettes de café. Il lui faut de l'air, de l'espace, une caisse de whisky par semaine, un auditoire d'aventuriers de sa trempe. Au retour, dans une espèce de cage vitrée au sommet d'un immeuble du XVIe arrondissement d'où l'on aperçoit la flèche de la Tour émergeant du brouillard, il s'enferme pour écrire quelques-uns de ces livres dont

la probité, la puissance d'indignation, la verdeur, la hargne et la poésie profonde parce qu'elle émane d'un cœur frais que rien n'entamera quoiqu'il en dise, nous captivent depuis une quinzaine d'années. De lui, le public a retenu *Quand le temps travaillait pour nous*, un des meilleurs reportages sur la guerre de 40, et son roman *les Échanges légers* qui nous donnait peut-être la clé du bonheur entre deux êtres : « Je te donne, tu me donnes, la fleur de ce que nous pouvons prodiguer l'un à l'autre d'agréable sans arrière-pensée, sans hypothèque sur l'avenir, sans excès de sentiment, en pleine lucidité, bien décidés que nous sommes d'épuiser, sans qu'à nul moment ils nous pèsent les jours heureux que nous a réservés le hasard. »

Depuis, il a publié en n'attirant que l'attention des initiés : *Mourir en homme* qui est un aussi beau livre que *la Condition humaine*. Voici son dernier enfant : *Neige sur un amour nippon*, un roman de feu et de sang, d'amour et de félicité auquel il est impossible de ne pas croire. C'est que cette histoire est nourrie d'une si vive expérience de l'Extrême-Orient, de ses mœurs, de ses paysages, de sa psychologie qu'elle est un témoignage vivant sur ce monde que nous avons détruit sans savoir rien lui apporter de nouveau. Randal, correspondant d'un grand journal français à Tokyo, prévoit et annonce la guerre de Corée grâce aux renseignements d'une jeune secrétaire nippone qui appartient à un service d'espionnage. Une idylle se noue entre eux, en même temps qu'il sauve au nord de Séoul, une infirmière américaine qui saute avec lui d'un avion en flammes. Deux intrigues parallèles se nouent et se dénouent, avec pour toile de fond l'occupation américaine au Japon, les offensives et les retraites de l'armée de l'O. N. U. en Corée, le gâchis d'une politique effarante de maladresse. L'amour est là, entre des pages d'une poignante vérité sur les hasards de la guerre, les affres de la faim et de la soif, l'angoisse perpétuelle de la mort. Ce serait déflorer un livre passionnant que de raconter son intrigue et d'en donner le dénouement qui a la chance de n'en être pas un. La porte reste ouverte. On croit quitter ce livre avec un immense regret, mais c'est lui qui ne nous abandonne pas. Il se prolonge dans notre imagination. Kimiko San est inoubliable, Isabelle touchante, la lune de miel à Noboribetsu enchanteresse. La dernière page achevée il nous reste à rêver de ce monde lointain où nos mœurs ont triomphé d'une des civilisations les plus précieuses du monde.

(Éd. Grasset.) MICHEL DÉON.

ANDRÉ ROSFELDER

ROCADE SUD

Ce roman nous donne à comprendre, en négatif, l'aspect mythique de l'activité des prospecteurs de pétrole. Il est fait de courses dans le désert et de dialogues qui nous font entrevoir qu'il n'y a pas de limites entre croire, à la manière des sorciers, et constater scientifiquement qu'il y a ici, plutôt que là, du pétrole. Les protagonistes de cette histoire sont deux jeunes ingénieurs dont l'un, Delderréa, est une sorte d'épicurien dans les veines duquel

coule du sang de « l'Ecclésiaste », et l'autre, Gessert, une sorte de jeune taureau courageux, agressif et qui fonce droit sur les muletas qu'ici et là agitent des aventuriers désireux de se faire acheter, par une grosse compagnie, leurs mauvaises terres. Finalement, et c'est là le drame, notre jeune taureau deviendra une sorte de bœuf de labour assez fade, ne réagissant plus que sous l'aiguillon du travail, alors même qu'il ne lui trouve plus guère de sens. Le style, bien qu'inégal, sait évoquer certains aspects magiques du désert et nous permet de trouver un intérêt relatif à des dialogues de ce genre : « — De quoi te mêles-tu? — C'est-à-dire? — Rien, dit Gessert. — Et encore? — Ça suffit. — Parce que je ne suis pas d'ici peut-être? » ou encore : « — Qu'est-ce que c'est? — Je ne suis pas archéologue. — Quoi? — Rien. — Mais ça, qu'est-ce que c'est? — Je ne sais pas... » ou encore : « — Combien vendez-vous la tasse de café? demanda Gessert. — Cinq francs. — Cent sous? — Oui, cinq-francs-cent-sous. — Un douro. — Exactement, dit le cafetier. » L'un des reproches que l'on pourrait faire à l'auteur, c'est d'avoir, en différents endroits de son roman, suscité des rencontres alors même qu'il ne nous les a pas rendues nécessaires pour comprendre ses personnages.

YVES TOURAINE.

JEAN-PIERRE MONNIER

L'AMOUR DIFFICILE

On a toujours quelque angoisse à couper un premier roman. Sera-ce un moment de plaisir ou d'ennui? Un four ou une promesse? Une réussite, qui sait! Nous avons accueilli avec sympathie la nouvelle collection *Romans* lancée par les éditions Plon et, avec *l'Amour difficile*, J.-P. Monnier est l'un des premiers à l'illustrer.

Voici un roman différent de la norme. On serait tenté pourtant de le comparer à certains noms, celui de Green à ses débuts, par exemple, mais il faut lui reconnaître une originalité propre : le sujet rebattu de la recherche du bonheur à travers l'amour est présenté ici sous un jour nouveau. Nous avons l'habitude de voir des héros de roman trouver le bonheur par l'amour, et c'est une solution logique. Pour le héros de J.-P. Monnier, l'ordre des termes est inversé : il s'agit, partant du bonheur, de trouver l'amour, il s'agit de *retrouver* l'amour qu'un excès de quiétude a tué.

Une vieille maison familière, emplie de souvenirs, dans un cadre paisible et silencieux; les saisons passent comme un enchantement, chaque geste, chaque couleur du ciel, chaque bruit, chaque mouvement prend une résonance particulière; une femme aimante, enfin, complète ce tableau idéal. Mais c'est lorsque l'on a tout pour être heureux que l'on ne l'est pas et l'angoisse saisit le narrateur devant des journées trop simples, trop parfaites, devant une vie solitaire comblée par l'amour des choses; c'est alors que l'exigence et le doute surviennent et que l'amour aisé devient difficile; c'est alors que l'on perçoit que les promesses du bonheur, si nombreuses soient-elles, ne sont pas le bonheur lui-même, que ceux que l'on aime sont toujours loin de nous *d'une certaine manière*. C'est alors que l'on en appelle

au passé, croyant avoir eu le bonheur *autrefois*, sans se rendre compte que le présent n'est que la continuation du passé et que c'est seulement l'être intérieur qui a changé dans son exigence et non pas ce qui nous entoure.

Par l'emploi de mots très simples, avec un style dur sans être jamais heurté, délicat sans être jamais mièvre, en un récit profondément calme et nostalgique, J.-P. Monnier a réussi à rendre âcre et émouvant ce roman de la solitude. C'est cette exigence et les degrés progressifs de son éclosion lucide que l'auteur a tenté de traduire. *L'Amour difficile* déroule le combat muet et poignant de l'homme contre la facilité. On y sent finalement la sincérité triste d'un échec accepté lucidement, mais d'un échec qui est aussi un point de départ.

Un roman *silencieux*, que l'on peut considérer comme prometteur.

ERIC HELTIER.

GÉRARD MOURGUE

LA NAISSANCE DE VÉNUS

Le règne de M. Sartre sur la jeune littérature serait-il menacé? Voici un roman d'amour sans bassesse, sans vulgarité. Et l'on n'y entend pas, — ô miracle, — la voix funèbre du professeur de philosophie, mais le chant pur d'un poète.

Gérard Mourgue a retrouvé pourtant un sujet très ancien, très usé, et plein de périls. Roman d'éducation sentimentale... Christine, petite fille bien douée pour la littérature, apprendra-t-elle de Melvil d'autres secrets que celui d'écrire? Le livre vous le dira, et comment une jeune fille glisse de l'admiration à l'amitié, puis à l'amour. Ce n'est pas un hasard si telle page évoque l'ombre de Botticelli : « Cette volupté, cette candeur, voilà toute la jeune fille à la naissance de l'amour. » Mais pour peindre cette aurore, cette efflorescence d'un être, qui éblouit de sa lumière le maître qui l'a façonné, — il fallait un poète. Magie d'un style. Une transparence de cristal, qui semble venue de quelque XVIII^e siècle lointain. Puis un flot d'images chatoyantes. Parfois, un coup d'archet : dans une ferveur contenue, une plainte mélodieuse, déchirante : « Ils aimaient. L'amour pesait sur eux d'un poids terrible. Le moindre geste hors de cet amour, devenait une souffrance. Il ne restait dans leur vie que ce dieu. »

Et pourtant ces deux êtres ne peuvent se donner tout entiers l'un à l'autre. Entre eux se dresse un foyer qu'ils ne veulent pas détruire. D'ailleurs, qu'est-il besoin d'abandon charnel? Chaque coin secret de la conscience de Christine est pour Melvil, chaque jour, une voluptueuse découverte, l'exploration délicieuse d'un jardin enchanté, celui de la jeunesse.

Il y a en Melvil du démiurge qui se détache de sa création, et s'abîme sereinement dans la contemplation du septième jour. On comprend, si l'on admet l'éthique du héros, qu'il refuse le don de la jeune fille lorsqu'elle vient s'offrir à lui ingénument, aux dernières pages du livre. « Aimer un être, ce n'est pas l'étreindre, c'est le délivrer de toute étreinte. »

On le voit : Ce roman d'éducation sentimentale débouche sur l'immense problème de certaines dominations spirituelles, où la chair

n'est pas tout à fait absente, et ne peut pas l'être. Sur ce plan, le livre de Gérard Mourgue prend position avec une fougue de jeunesse qui plaira aux uns, déplaira aux autres : On y sent gronder la révolte contre les ombres qui se penchent sur la jeunesse pour la surveiller, l'étouffer. Ce ne sont pas seulement les prêtres. On entend par tout le livre comme un écho assourdi du cri célèbre : « Familles, je vous hais ! »

Mais après tout, que Gérard Mourgue reprenne quelques thèmes de Gide, ou ailleurs de Montherlant, que nous importe? L'auteur ne dit-il pas lui-même joliment que « l'amour n'écoute pas les idées que l'on a sur l'amour »... ? Ce roman nous apporte infiniment plus que des idées sur l'amour : Le jaillissement d'un jeune amour, — un bruit de source murmurante, un flot de cristal irisé, dans le premier rayon de la première aurore.

(Éd. Julliard.) ANDRÉ SÉAILLES.

ANTOINE GIACOMETTI
LE FIGUIER STÉRILE

Je ne connais pas Antoine Giacometti. J'ai lu de lui, il y a une dizaine d'années un roman dont le titre décidé : *l'Ennemi nocturne*, ne m'a pas quitté. Mais je serais bien en peine d'en rappeler aujourd'hui les personnages. Le titre seul s'est imposé, sans doute parce qu'il traçait alors avec quelques autres — dont *l'Impasse* de Claude Marcheix, et *Saint-Quelqu'un* de Louis Pauwels si ma mémoire ne me trompe, — les intentions et les préoccupations d'une jeune maison d'édition : le Seuil, qui, depuis, avec un catalogue moins précis a gagné pignon Renaissance sur la rue Jacob.

Il n'est pas superflu de rappeler ce qui distinguait alors le Seuil, et dont on peut retrouver les tendances et la leçon dans une profession de foi que formula magistralement Marcel Moré dans je ne sais plus quel numéro de la revue *Dieu vivant*, où il insistait sur la tragique, inévitable, mystérieuse et salvatrice communion des pécheurs, des saints, des morts et des vivants, par quoi les ténèbres elles aussi rendent témoignage à Dieu.

Cette vision du monde, — chère à Vincent van Gogh qui s'attacha à la formule : « Par les ténèbres, à la lumière ! »; cette mystique de la nuit annonciatrice du Soleil; du péché, fumier de la grâce, est ce qu'affirment complaisamment et différemment un Graham Greene et un Francis Stuart, avec une insistance qui est une autre forme du désespoir. Étant bien convenu que ce désespoir est l'expression la plus actuelle et la plus parfaite de l'espoir chrétien.

Cette pensée que Dieu use de tout et plus particulièrement des Judas et des Caïn pour se rendre à lui-même un témoignage d'une gratuité insupportable, affirmant ainsi sa présence, sa puissance, son étrange justice et son insondable miséricorde, cette pensée si elle n'est plus, semble-t-il, la toise exclusive des publications du Seuil, est restée l'obsession d'Antoine Giacometti, dont je viens de lire un nouveau roman : *le Figuier stérile*.

J'avais cru pouvoir feuilleter ce livre, et comme il arrive alors

hélas très souvent perdre en même temps le goût d'en savoir davantage. Mais je me suis vite aperçu que *le Figuier stérile*, était un livre inabordable. Comme on épluche une pomme de terre aussi résistante que la Beauvais, je me suis donc mis à le lire mot à mot, songeant d'abord à Kafka pris dans son cercle infernal, parfois à un Hoffmann tirant le fantastique non d'irréalités mais de la réalité la plus crue, et même à Georges Bernanos aux prises avec la grâce, et, finalement, dès la page 43, ne songeant plus à rien d'autre qu'à Léon Marcovitch, son ami Mathias de Calderac, sa femme Ascunsion, sa fille Irène, Bernard Maury l'avocat, Jacques Denoué le peintre... tous personnages, au point d'en oublier le boire, le dormir, le manger et la politesse.

On me répondra qu'un roman policier peut vous posséder aussi bien, mais avec cette différence que lorsqu'on dépose le policier, c'est avec la hâte de découvrir la suite, c'est-à-dire la clé, tandis qu'une fois abandonnés, tous les personnages de Giacometti continuent à vivre en nous leur existence, — un combat avec des forces obscures où il est quelquefois impossible de reconnaître le Bien du Mal, — et peu importe où ils en sont quand on les retrouve, le raccord se fait: Giacometti est un grand sorcier.

Le miracle est qu'au lieu de se laisser conduire par Irène, la vierge folle qui est pourtant une des vierges sages de l'Évangile, Giacometti accorde au moindre personnage une attention qui est envoûtante. Le plus lointain, le plus insignifiant entre dans le jeu, maille du grand filet qui se trame et dont nous ne considérons que l'envers, — Dieu seul étant de l'autre côté.

Je ne peux pas parler de ce livre pour en résumer le sujet, — qui illustre cette parabole du Figuier stérile, maudit par Jésus parce qu'il ne lui donna point des figues *hors saison*, — puisque Giacometti a estimé qu'il tenait en 500 pages très serrées, craignant toutes les 5 lignes de répéter deux fois la même expression. Si je regrette que son écriture soit un peu trop pressée, je regrette bien davantage qu'il n'ait point tenté la même démonstration spirituelle en se privant de toute la machinerie, c'est-à-dire ces aventures et personnages communs à la plupart des romans. Le romancier nous eût alerté davantage avec des gens de tous les jours, cernés dans leurs petits gestes quotidiens. Il en avait l'étonnant pouvoir. Car ce ne sont pas seulement les créatures, dans son livre, qui s'épaulent et se désarçonnent, souvent sans le vouloir et plus souvent encore sans se connaître, c'est aussi toute chose qui participe à la dramatique communion du Bien et du Mal, l'arbre, le réverbère, le banc du square, le trottoir, une chaise, et même un verre « s'avisant soudain que c'était une découverte extraordinaire. que ce verre était à la fois quelque chose d'entièrement clos et ouvert à tout... à tout ce qui existait autour de lui... à toutes les formes environnantes... »

Telle est en effet la vérité. Et ce roman qui croit en Dieu et qui taquine le diable est fascinant. Giacometti ne donne pas seulement une âme à tous ses personnages, il donne une âme à tous ses lecteurs.

(Éd. Calmann-Lévy.) ROBERT MOREL.

ÉRUDITION

CHRONIQUE DE L'OS-A-MOELLE

Naguère, lorsque, accoudé à la barre de notre fenêtre, nous admirions la chapelle du Luxembourg, merveille de baroque assagi, il nous arrivait d'apercevoir dans la rue de Vaugirard une haute Dame, qui tirait sur la laisse d'un petit chien. C'était Mlle Droz, première Personne de la Trinité des libraires féminins du quartier de l'Odéon.

Sa vue nous procurait un agréable réconfort. Nous la considérions, nous, Français moyen, comme la divinité fatidique du moyen-français, la Parque, la Muse, la Madone, qui file et, parfois, tranche le destin de mille érudits des deux hémisphères.

Quoique les malheurs gothiques de notre ère l'aient déportée sur les bords du lac Léman, elle n'en continue pas moins à dispenser ses secours aux déplorables spécialistes, dont les études sont trop obscures pour ne pas assombrir le front de nos plus brillants éditeurs.

Elle les invite à des banquets fictifs, dont elle publie le compte rendu. Au cours de celui qu'elle a donné pour commémorer le quatrième centenaire de la mort de *François Rabelais* (Droz à Genève et Giard à Lille), elle leur a, pour tout potage, servi le fameux Os à substantifique moelle, que le prébendier de Meudon, lui a légué, comme à sa fille d'alliance.

Tous ses hôtes, chacun à son tour, ont essayé de le briser. N'y parvenant pas, ils ont pris leur revanche en dissertant à perdre haleine sur la nature de la crème succulente, qu'il renferme sans aucun doute.

Quelle joie pour l'esprit moderne de savourer les propos de ces *deipnosophistes*, confabulant entre eux sous la présidence attentive et sarcastique de Mlle Droz !

L'un des convives indique, avec beaucoup de verve, que les contemporains de Rabelais, rompant les chaînes de leurs habitudes, s'imaginèrent que l'Os renferme un baume sacramentel (Marcel De Grève).

Il ne contient, d'après un autre, que des jeux de mots capiteux : le discours sur Thélème ne serait, par exemple, que le développement antilogique d'une boutade paradoxale (Fernand Desonay.)

Cette opinion n'emporte pas les suffrages du troisième, qui jure ses grands dieux que l'Os regorge de confiture de ménage, mijotée dans le chaudron d'Érasme (E. V. Telle).

Mais un nouveau *devisant* entreprend de démontrer que l'Os protège, à coup sûr, un subtil fluide médical, puisque Rabelais, peignant les diverses contenances de Panurge, a su figurer en

éminent clinicien, les manifestations pittoresques d'une névrose d'angoisse bien définie (Mario Roques).

Un autre *symposiaste* ne craint pas de l'interrompre, pour tenter de lui prouver que l'Os recèle une quintessence d'argot technique, et se met à élucider, avec une compétence prodigieuse, certains termes nautiques, empruntés au Quart Livre (L. Denoix).

Se dépitant du tour artisanal que prend l'entretien, le digne continuateur de l'inégalable Abel Lefranc déclare que l'Os est le flacon d'une superfine liqueur de politesse naturelle, et que, si les raffinés, qui florissaient au temps de Rabelais, avaient eu l'heureuse faculté d'en humer quelques gouttes, elles les eussent à jamais guéris de toute affectation ausonienne et dégoûtés des subterfuges affectifs, dont ils dénaturaient leur simple sensualité (Robert Marichal).

Cependant, s'enivrant de leurs propres paroles, les banqueteurs s'introduisent par le rêve dans les multiples paradis artificiels, où Panurge traîne sa mélancolie. Ils pensent découvrir la véritable identité de Saint Panigon, roi de Cocagne, monarque d'origine italienne (Antoinette Huon).

Mais Mlle Droz, s'avisant que la conversation commence à languir, fait un signe à l'officieux Verdun L. Saulnier, qui clôt le débat par ces mots : « Souvenons-nous, mes chers collègues, que *Rabelais n'est pas seulement l'homme de l'expression truculente et folle. Il n'est pas seulement, dans le domaine de la pensée, l'auteur de ces grandes pages écrites à cœur ouvert, la lettre de Gargantua ou bien la Contion ès vaincus. A côté du Rabelais de l'expression généreuse, il est un Rabelais de la réticence.* »

Croyant qu'on les accuse de bavardage intempestif, les savants amis de Mlle Droz poussent d'aigres murmures, mais Verdun-L. Saulnier se hâte d'ajouter : « *Au demeurant, ceux qui parlent le plus sont parfois ceux aussi qui taisent le plus de choses.* »

Et les membres de l'Académie d'*Humanisme et Renaissance* fuient se cacher dans la nuit genevoise, afin de mieux se taire, tandis qu'au milieu de la table déserte, l'Os inviolé jette un tranquille éclat d'ivoire.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

L'HISTOIRE

LE PROTESTANT FRANÇAIS

Le beau livre de M. E. G. Léonard n'est pas une histoire du protestantisme (1). L'auteur a voulu dégager les traits d'un type social : le protestant français d'aujourd'hui. Car le protestant français n'est pas seulement l'homme d'une religion, d'un culte,

(1) Émile-G. Léonadr. *Le protestant français.* (Éd. Presses Universitaires).

d'une opinion. Il est, dans la plupart des cas (conversions, assez rares, mises à part), l'homme d'une race, d'une caste, que E.-G. Léonard assimile très justement à une noblesse. Le protestant français est « né ». Pendant des siècles, sa religion l'a mis à part, comme d'autres, ailleurs, ont été séparés par leur langue, ou leur couleur. Il s'agit donc d'un groupe constitué par une minorité historique héréditaire. Une minorité numériquement faible, puisqu'on l'évalue aujourd'hui à 800 000 environ. Et de ce chiffre, faut-il encore retirer les 250 000 luthériens d'Alsace, dont les caractères sociologiques sont très différents de ceux des réformés, et s'apparentent aux pays où la confession d'Augsbourg rallie l'ensemble de la population. Un groupe de 350 000 réformés a résisté aux pressions de l'Église romaine depuis la fin du XVIe siècle, et a survécu jusqu'à nous, réussissant à jouer sous la IIIe République un rôle important, disproportionné à son nombre. D'après M. Léonard, des jeunes militants voudraient aujourd'hui détacher le protestantisme de son contexte historique, et se refusent à l'envisager comme une minorité héréditaire — la dernière noblesse qui subsiste. C'est une tendance symétrique de celle des catholiques contemporains qui se proposent de débarrasser l'Église des alluvions étrangères, déposées par des civilisations désormais mortes. Mais, même quand il réagit contre son passé, le protestant est, plus que le catholique, l'homme d'un groupe historique quasi familial.

★

M. E. G. Léonard nous explique comment il s'est formé, par une double sélection géographique et sociale. Au milieu du XVIe siècle, la Réforme menaçait de s'étendre à tout le royaume ; aussi apparaissait-elle partout, et dans toutes les classes sociales : artisans, clercs, nobles, magistrats et officiers. Toutefois, dès la seconde moitié du XVIe siècle, l'opposition religieuse et militaire a circonscrit son activité : une géographie protestante est née, grâce, en particulier, au ralliement d'une partie de la noblesse qui entraînait avec elle ses tenanciers. Pendant très longtemps la noblesse française a conservé des attaches protestantes. Sans doute la haute aristocratie s'est-elle convertie dès Louis XIV, mais à l'époque de la Révolution, beaucoup de familles nobles se partageaient en branches catholiques et protestantes. C'est seulement sous la Restauration, que la noblesse protestante se convertit, à quelques exceptions près. Sous la Restauration, parce qu'alors la tradition protestante lui parut incompatible avec la fidélité légitimiste, nourrie de sensibilité catholique.

D'autre part, le petit peuple, même parfois dans les vieux pays protestants, échappa à la Réforme qui devint de plus en plus bourgeoise au début du XVIIe siècle, sous le régime de l'Édit, on comptait des hommes de robe, magistrats, avocats. Puis l'interprétation restrictive de l'Édit les élimina des offices. Depuis Sully, et son successeur Herwarth, les protestants demeurèrent toujours nombreux dans les charges de finances et conservèrent les fermes d'impôt : c'est l'origine de la banque protestante. Ils continuèrent

aussi à servir dans l'armée, où l'on ne regardait pas de trop près les preuves de catholicité. Mais, écartés des fonctions libérales, les réformés, surtout au XVIIIe siècle, et dans les bourgeoisies urbaines, devinrent des négociants, comme au Havre, à Bordeaux, à Marseille. Au cours du XIXe siècle, et, en particulier, de sa seconde moitié, ce caractère bourgeois fut accentué par l'exode rural qui draina au profit des villes les vieux réservoirs du protestantisme. Désormais le protestantisme n'est plus aussi localisé qu'à la fin de l'Ancien Régime, il s'étend à de nombreuses villes, loin de son aire historique : ces protestants urbains sont des bourgeois.

★

Au XIXe siècle, le protestantisme s'est conservé vivant et a résisté à la déchristianisation, dans la partie méridionale de l'aire géographique où M. Le Bras et le chanoine Boulard ont observé la persistance de la pratique catholique : il y a coïncidence des zones de fidélité religieuse. M. E.-G. Léonard voit là une confirmation de sa thèse sur l'origine du protestantisme : non pas une révolte contre une Église décadente, mais la réponse à des exigences spirituelles, provoquées par l'action profonde de la vieille Église. Aussi le protestantisme apparaît-il — et résiste-t-il — là où la vie religieuse est fervente, c'est-à-dire dans des régions d'ancienne implantation catholique. Cette idée, très neuve, mérite d'être soulignée et méditée.

Sur beaucoup de points, le protestant a réagi, au XIXe siècle, comme le catholique. Il a eu, vers 1820-1830, son Réveil, de couleur piétiste, qui a répandu l'étude, un peu délaissée, de la Bible. Mais, si ce mouvement s'inspire des *revivals* anglo-saxons ou allemands, est-il si différent des « missions » de la Restauration? On insiste beaucoup, en général, sur le caractère moraliste que prit alors le protestant. Et E.-G. Léonard le reconnaît, et le fait remonter à la prédication, indifférente aux dogmes, des pasteurs du Désert, au XVIIIe siècle. Mais le moralisme n'a-t-il pas également gagné la société catholique? et en particulier le tabou sexuel !

Pour caractériser le protestant français de la fin du XIXe siècle, ne faut-il pas plutôt s'adresser à ses adversaires? Il y eut alors toute une littérature antiprotestante calquée sur la littérature antisémite. *Le Péril protestant, la Conquête protestante*, correspondaient à *la France juive*. Or, sous l'Ancien Régime, sauf les révoltes du désespoir, le protestant français n'avait pas échappé à la vague qui au XVIIe siècle avait gagné toute l'opinion à l'absolutisme monarchique. Pendant la Révolution, il y eut des protestants à l'armée de Condé. Au XIXe siècle, grâce à Guizot et à la duchesse d'Orléans, les protestants adoptèrent d'enthousiasme la monarchie de Juillet, et boudèrent l'Empire. La tradition d'ailleurs persista : il y eut des protestants antidreyfusards, maurrassiens. Mais on ne les retient pas, ils ne paraissent pas assez significatifs. C'est qu'en effet, face à l'intransigeance catholique de ce temps, le protestantisme où les tendances libérales et modernistes s'étaient développées, parut, selon l'expression de Paul Sabatier « une religion

qui se tenait à sa place ». D'autre part, l'intolérance religieuse de l'Ordre moral indisposa la bourgeoisie protestante. Celle-ci, « retirant [son] appui à l'aristocratie conservatrice et à la haute bourgeoisie d'affaire et d'administration » l'apporta « désormais (et d'abord à contrecœur) à de nouvelles équipes, souvent sorties de [son] sein, d'intellectuels et de fonctionnaires, réellement républicains ». En effet, « c'est dans la bonne et moyenne bourgeoisie, citadine et rurale, du protestantisme, que la République trouva, après 1880, le personnel de magistrats, de professeurs, d'administrateurs, d'employés divers dont elle eut besoin de par l'accroissement de ses services et pour remplacer les démissionnaires après les premières mesures anticléricales. » « Cette fin du XIX^e^ siècle fut la grande époque de ce qu'on pourrait appeler le « positivisme protestant », je veux dire d'une faveur accordée à la Réforme pour des raisons sociales plus que religieuses, contreparties exactes de celles qui firent d'Auguste Comte, de Soury et de Charles Maurras, des apologistes du catholicisme. » (E.-G. Léonard.)

Aujourd'hui où le catholique est tolérant et le protestant unitaire, la polémique s'est éteinte. On peut d'ailleurs se demander où passe la frontière réelle entre le protestant et le catholique. Sans aucun doute, un catholique d'aujourd'hui, nuance « Témoignage chrétien », doit se sentir plus proche d'un protestant français que d'un catholique espagnol. Des intellectuels catholiques pratiquants sont embarrassés par le culte marial, même par les commentaires théologiques thomistes de la transsubstantiation. Sont-ils si loin des protestants qui reconnaissent la Présence Réelle? Et cependant, malgré leurs incertitudes dogmatiques, leur conception de l'Église les sépare absolument. Toutes leurs hésitations disparaissent lorsqu'ils franchissent le seuil du sanctuaire pour assister à la Messe. Ils ont une *sensibilité de l'Église et du prêtre*, semblable à celle de tous les autres catholiques, les plus soucieux d'orthodoxie, les plus simples, les plus superstitieux. Une sensibilité qui inquiète le protestant et l'écarte.

PHILIPPE ARIÈS.

JEAN DUCHÉ

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A JULIETTE

Dans *les Enfants du Bon Dieu*, Antoine Blondin imaginait un professeur d'Histoire « refaisant » celle-ci en tenant pour nul et non avenu le traité de Westphalie. Dans *Bâtons dans les roues* et quelques autres ouvrages d'un sérieux non moins incontestable, Jacques Perret troussait une alerte et roborative chronique mérovingienne à la lueur des chandelles démocratiques. Jean Duché prend la suite de ces éminents historiens avec une alacrité de bon aloi : « *L'Histoire m'ennuie*, déclare-t-il tout de go. *C'est du passé, classé, jugé, figé, c'est du temps mort... Il devenait urgent d'oublier l'Histoire.* » Entendez : l'Histoire telle qu'on la traite « dans les livres » et qui, comme chacun sait, néglige volontiers l'essentiel pour l'accessoire : « *Dans l'esprit d'une ménagère du XV^e^ siècle*, note encore Jean Duché, *il est juste que le prix du hareng saur passe avant Charles VII.* » Ce langage me plaît,

pour des raisons assez voisines de celles qui me faisaient goûter naguère le livre de François Baschet, *le Pacifique à vol d'oisif*, dont l'auteur, après un quasi-tour du monde, règle son compte à toute une littérature de voyages et d'aventures dont on nous rebat un peu les oreilles, ces temps-ci.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier l'Histoire, ou de l'utiliser à toutes fins utiles, comme font par exemple les marxistes, mais d'essayer à tout le moins de ne plus voir en elle ce passé « classé, jugé, figé », ce « temps mort » qu'elle est pour ses spécialistes. L'Histoire n'a d'intérêt qu'en tant que « présent ressuscité », réalité dépassée, peut-être, mais « actualisée ». Nous faisons tous de l'Histoire — comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Mais en 194... ou en 195..., il faut bien dire que, comme la ménagère évoquée par Jean Duché, la plupart des gens se souciaient, se soucient davantage du prix du hareng saur — ou de l'entrecôte — que des événements d'Extrême-Orient ou d'Afrique du Nord. Je ne suis pas certain qu'ils aient tout à fait tort. Je ne suis pas certain non plus que la longueur du nez de Cléopâtre ou les réactions d'un bourgeois parisien sous la Terreur, par exemple, soient moins instructives, aient moins de sens, ou un sens moins actuel, que les vues des historiens sur l'impérialisme wisigoth dans ses rapports avec la loi salique et la conquête de l'Occident par le christianisme.

Bref, c'est sous cet angle et dans cette optique « familiers » que Jean Duché aborde l'histoire de France. Je ne sais pas trop ce qu'en penseront les historiens officiels — mais j'avoue que c'est la première fois depuis longtemps que je lis sans ennui une *Histoire de France;* tout de même, je le répète, que le livre de François Baschet m'a réconcilié avec les récits de voyages. A vue de nez, d'ailleurs, et si je m'en rapporte à l'avis de gens plus « sérieux » que je ne prétends l'être en ce domaine, ledit Jean Duché n'a pris, avec l'intouchable Histoire des manuels scolaires, aucune liberté excessive. Son irrévérence n'est pas légèreté. Il raconte, mais ne nous en conte pas. Il m'a (fort agréablement) rappelé l'époque de mes quinze ans, où j'apprenais beaucoup plus utilement l'histoire du règne de Louis XIII, de la Fronde et de la Saint-Barthélémy chez Alexandre Dumas que chez Malet et Isaac. Après tout, ces choses qu'il est bon de savoir, ne fût-ce que pour ne pas passer pour un analphabète ou un snob, autant les apprendre en se divertissant qu'en luttant contre l'incoercible ennui qui se dégage invariablement des manuels classiques...

Si j'avais un fils de seize ans, je crois que je lui ferais lire sans retard *l'Histoire de France racontée à Juliette*, me préservant ainsi de la haine sournoise que je portais moi-même à mon père, du temps que cet excellent homme ne me laissait me plonger dans *les Trois mousquetaires* ou *les Quarante-Cinq* qu'après s'être assuré que le traité de Westphalie, déjà cité, n'avait plus de secrets pour moi. Or, aujourd'hui encore, j'en sais beaucoup moins sur ce dernier que sur les intrigues de palais aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles... Je ne cèlerai point que le livre de Jean Duché a sérieusement enrichi, lui aussi, mon bagage historique. C'est la grâce que je souhaite à ses prochains et sans doute innombrables lecteurs — lesquels, du même coup, auront passé une

ou deux soirées bien plaisantes; ce qui n'est pas, non plus, négligeable.

(Éd. Amiot-Dumont.) C. E.

LE THÉATRE

CEUX QUI NE SONT PAS INVITÉS

La reprise des *Bonnes* de Jean Genet au Théâtre de la Huchette nous a permis de reprendre le chemin de cet étrange quartier où, parmi les bistrots arabes et les restaurants grecs, se sont souvent jouées, au cours de ces dernières années, les pièces qui vous consolent de la morne splendeur des théâtres de la Rive Droite. A l'Athénée, avec Jouvet, la pièce de Genet avait choqué nombre de belles dames qui croyaient que l'on voulait porter atteinte à leur autorité domestique. Genet, il est vrai, était encore peu connu du grand public ; ses œuvres étaient plus ou moins clandestines et Sartre n'avait pas publié ses volumineux commentaires.

La mise en scène de Jouvet, les actrices qu'il avait choisies : Monique Mélinand, Yvette Etiévant et Yolande Lafont, le décor de Christian Bérard et les meubles de Jacques Damiot (le lit provenait d'une maison récemment fermée) avaient donné à cette « tragédie des confidentes » cet aspect baroque, cette lucidité désespérée qui sont les formes mêmes de l'inspiration de Genet, de ce style classique improvisé à voix haute par un autodidacte de génie.

En reprenant la pièce à la Huchette, Tania Balachova, et ses interprètes (un des rôles est tenu alternativement par Annie Reinberg et Tatiana Mouhkine) ont voulu redonner à cette œuvre son sens « humain, trop humain ». Selon une technique qu'on croirait héritée du Théâtre d'Art de Moscou (celui de Stanilawsky), Tania Balachova joue le texte avec une franchise qui rend aux thèmes de Genet leur intensité première. La tragédie ne se joue plus entre « Madame » et les deux bonnes qui veulent l'assassiner avec ce mélange d'amour et de haine caractéristique de je ne sais quel rite cannibale, mais entre les deux bonnes elles-mêmes qui, bien que se donnant le nom de sœurs, forment un de ces couples maudits dont Genet aime exalter la mémoire. La différence d'âge entre Claire et Solange — voulue, paraît-il, par l'auteur — est observée ici. Ce n'est pas la plus âgée qui mène le jeu. C'est la plus jeune qui, dans l'extraordinaire scène du début, joue le rôle de Madame, c'est elle qui s'empoisonne à la fin : Madame est exclue définitivement du royaume mortel de la tragédie.

Ainsi interprétée, la pièce de Genet — que je mets au rang des meilleures pièces écrites ces dernières années — cesse définitivement d'appartenir au luxe et à l'aisance des rapports humains. Elle s'inscrit au cœur de la violence la plus insoutenable : celle

qui fonde ce « théâtre de la cruauté » dont les origines sont aussi multiples que les fins.

★

C'est également à la Huchette que l'aventure théâtrale de Georges Schehadé avait commencé avec ce *Monsieur Bob'le* que Georges Vital yavait monté. Or, dans sa nouvelle pièce : *la Soirée des Proverbes*, il y a une maison perdue au milieu de la forêt, située au «sommet du monde », d'où les paroles « peuvent faire le tour de la terre ». C'est par un de ces hasards favorables aux poètes que *la Soirée* a été jouée par Jean-Louis Barrault dans ce nouveau petit théâtre qu'il a construit au-dessus du hall du Marigny et qui ressemble justement à ces lieux privilégiés — ateliers de grands peintres, jardins secrets ou demeures somptueuses et abandonnées — qui vous arrachent à l'enlisement de la ville.

Le souffle de Schehadé vient à nous, on le sait, du Liban. Poète français, que d'autres poètes de sa race tels que St. John Perse, Jules Supervielle ou André Breton, saluent dans le *Cahier* consacré au « Petit Théâtre (1) », Schehadé *ajoute* à la poésie française les charmes de la pensée et de la poésie orientale. Non qu'il s'agisse d'influences intellectuelles que le poète des *Poésies* aurait subies, mais d'un climat infiniment plus propice que le nôtre aux jardins et aux sources, à la transparence du ciel. Gabriel Bonnoure ne se fait pas faute, toujours dans ces *Cahiers*, de rappeler le caractère sapiental, « gnomique » de la poésie orientale. Il suffirait d'autre part de lire le texte de Louis Massignon consacré au martyre d'El Halladj, pour voir qu'un personnage de la pièce de Schehadé tel que le diacre Constantin s'apparente directement à ces « gyrovagues », à ces mystiques-bouffons que connut le soufisme. Mais de telles références, historiques et professorales, ne seraient utiles que si l'on était incapable de percevoir du premier coup d'œil, la justesse du dessin de Schehadé, la vérité de ses métaphores, son extraordinaire connaissance « de la vie et du songe », de la mort aussi, comprise comme une joie, comme la réalisation d'une jeunesse à jamais intacte. Ainsi meurent Tristan et Perceval ; ainsi meurt cet Argengeorge, héros silencieux de cette *Soirée des Proverbes*, tué par son double, le chasseur Alexis « qui ne chasse que la nuit ».

Argengeorge n'a pas été convié à cette *Soirée* où les hommes et les femmes qui ont perdu leur jeunesse, portent des masques (« Nous ne pouvons laisser entrer ici quelqu'un dont on voit le visage »), qui ont perdu surtout la liberté du langage pensent pouvoir figer la connaissance et l'amour dans ces « proverbes » au sens perdu.

La matière métaphysique d'une telle œuvre, qui apparente Schehadé — bien malgré lui — à Swedenborg ou aux Catarrhes, qui n'est pas sans rappeler certains aspects de l'œuvre de Strindberg, est cependant estompée par le rire et l'émotion qui courent, légers, comme des liserons dans cette forêt de mots et d'images.

(1) Le quatrième cahier de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault (Éd. Julliard).

Forêt transparente et obscure à la fois, comme si Schehadé ne voulait pas se livrer du premier abord. Seule, une longue fréquentation de son œuvre permet de savoir que ce jeu n'est jamais gratuit, que les rapports entre les personnages, entre les phrases, obéissent à une nécessité aussi absolue que des œuvres comme *le Songe d'une nuit d'été* ou *Comme il vous plaira*. Le modernisme de Schehadé n'est qu'une apparence. Son langage est patiné, usé par les siècles. S'il paraît spontané, infiniment libre, c'est qu'il a pour lui l'éternité : aucune œuvre n'est plus jeune que celle qui est faite pour durer.

Regrettons que les mauvaises habitudes nées du théâtre de boulevard ne permettent plus aux spectateurs d'écouter une œuvre de longue haleine. Dans la version représentée au « Petit Marigny », le second acte a été réduit à un intermède et on a coupé, ici et là, nombre de répliques importantes. L'*action* y gagne, mais non le rêve. Peut-être pourra-t-on également penser que *la Soirée des Proverbes*. avec ses vingt-deux personnages, était faite pour un plus grand plateau, que les décors et les costumes de Labisse et de Marie-Hélène Dasté n'ont pas laissé une place assez importante à la féerie — qui n'aurait pas fait double emploi avec la poésie de Schehadé.

Jean-Louis Barrault, cependant, a déroulé le fil de cette « histoire merveilleuse » comme il avait, autrefois, déroulé celui du *Soulier de satin*. Dans le rôle, malheureusement épisodique, du diacre Constantin (qui mêle à ses prières des cris de chat, de chien et d'oiseaux), il est l'interprète qui a le mieux senti le point d'équilibre, entre humour et sensibilité, du style de *la Soirée*. Si l'on voulait critiquer une distribution aussi riche que nombreuse, il faudrait s'en prendre au déséquilibre qui ne manque pas de se produire entre de jeunes acteurs qui jouent des rôles de vieillards et d'autres qui ont l'âge de leur rôle (Pierre Bertin, André Brunot, Jean Servais, Beauchamp). On trouve cependant autant de *métier* et d'assurance chez Jean-Pierre Grandval ou chez Michel Piccoli qui tient le rôle difficile — parce que tout de *présence* — d'Argengeorge. La mise en place de ces personnages est d'une précision d'horlogerie.

C'est en lisant la pièce qui vient de paraître dans sa version intégrale (chez Gallimard) que l'on pourra juger à quel point la tâche de Barrault était difficile. A l'exception d'un ou deux braiments sans importance, *la Soirée des Proverbes* a été accueillie dans la presse avec un enthousiasme et une compréhension que je n'espérais pas. La preuve serait ainsi faite que le destin du théâtre et le destin de la poésie n'ont pas cessé de se confondre.

GUY DUMUR.

THÉATRE ET COLLECTIVITÉ

J'ai déjà noté comme un signe que la *Bibliothèque d'esthétique* (1), dont l'objet est de grouper des études et réflexions sur

(1) Éd. Flammarion.

l'art, soit jusqu'ici presque tout entière dévorée — on ne s'en plaint pas — par le théâtre. Le précédent volume n'était rien de moins que ces *Témoignages* de Jouvet, petite somme de réflexions et d'expériences, incomplète, inachevée, d'autant plus émouvante, testament sans apprêt où l'on entend non seulement la pensée, mais la voix et jusqu'à la respiration du comédien. Or, de ce message posthume, on n'a pas dit grand-chose, cependant qu'on discourait à perdre haleine tout autour de Jouvet mort — et souvent du Jouvet le plus anecdotique. Ainsi vont le monde et le théâtre — surtout quand le cinéma s'en mêle.

Le recueil qui paraît aujourd'hui dans la collection rassemble les travaux, entretiens et débats suscités par le Centre d'Études philosophiques et techniques du théâtre que dirige M. A. Villiers, sur le thème (et sous le titre) : *Théâtre et collectivité.* Les notions de « communion » et de « participation » dramatiques sont examinées par MM. Gouhier et Souriau, et cet intérêt, somme toute assez neuf, des philosophes pour le théâtre est lui-même très significatif. C'est encore en philosophe que Mme Lise Gauthier, dont les travaux contribuent à définir et approfondir l'idée si féconde de *présence* et à mettre en lumière le *rôle* — au sens le plus précis — du spectateur, traite ici du public pour l'opposer à la foule. Une assemblée de spectateurs peut n'être pas un public, n'être qu'un aggloméraț de « gens » (les « gens » de Copeau). Jusqu'à ce moment — qui arrive ou n'arrive pas — ce moment intensément, essentiellement dramatique, où ces « gens » rassemblés au hasard, cette foule, populaire ou mondaine, « prend » dans sa masse pour former le public. Le public, ce « monstre intelligent, sensible, juste » dit J.-L. Barrault

Chaque exposé d'idées est suivi, en effet, de débats, d'échanges, d'interventions d'où jaillissent des étincelles, quand c'est un Barrault, justement, ou un Vilar qui parle. De Jean Vilar, on lira des pages riches de substance et d'un accent si simplement sincère ; notamment, sur ce qu'il n'a pas trouvé à Avignon — lui seul, dont l'exigence dépassait la nôtre. Et quoi donc? Précisément, cette mystérieuse charge et décharge d'émotion collective. En passant, on notera les plus fermes déclarations sur le théâtre idéologique ; ces déclarations qu'il ne faisait pas pour les besoins de la cause — il n'était pas encore directeur du T. N. P. — et qui suffisent à faire justice de certaines accusations diffuses, feutrées, mais trop efficaces. Je ne citerai que ce propos bref et décisif : « *Quand le rideau se lève et que l'interprète parle, la défense des intérêts d'une classe, fussent-ils légitimes, doivent se taire.* » Il devrait y avoir là de quoi fermer aussi la bouche à quelques-uns de nos apprentis chasseurs-de-sorcières.

Il va de soi que Copeau est au centre de ces problèmes et que son nom revient tout au long du recueil. Encore qu'un des aspects collectifs du théâtre, et même le premier, ne soit pas abordé : « communion » entre l'œuvre et le public, sans doute, mais communion préalable entre les créateurs qui concourent à une œuvre, par nature, collective : « *La communion du cœur, et celle de tout l'être, pour une œuvre aussi passionnée, aussi importante, aussi*

sacrée que celle des artisans du moyen âge. » Précepte et acte de foi que je relève dans les lettres inédites de Copeau à Jouvet que publient les *Cahiers* de la Compagnie Madeleine Renaud - J.-L. Barrault (1). L'accent tendre et fervent de ces lettres touche le cœur ; et avec elles, on est plongé dans le bouillonnement de projets et d'idées des années 1915-1916.

★

Avec *Tartuffe* (2), la collection « Mises en scène » publie son treizième volume, toujours selon la même excellente formule : le texte et, en regard, les indications et croquis du metteur en scène : ici, Fernand Ledoux. Cependant, la petite collection (3) dirigée par Catherine Valogne met les bouchées doubles : j'ai signalé récemment les trois premiers cahiers ; trois autres paraissent aujourd'hui. Ce n'est pas, sans doute, par une rencontre fortuite qu'ils sont consacrés à Molière par L. Chancerel, à Copeau par G. Lerminier, et à Jean Dasté par P.-L. Mignon. Le lien entre ces trois « metteurs en scène » est trop évident pour qu'on ait besoin de le souligner. Ces biographies abrégées mais pleines de faits et de renseignements, et très bien illustrées, constituent d'utiles aides-mémoire, d'excellents petits instruments de vulgarisation quand elles s'attachent à cerner les traits essentiels d'un Copeau ou de Molière ; plus utiles encore, pour éclairer la figure et l'effort d'un artiste aussi éloigné de tout bruit, et d'une humilité aussi féconde, que l'est Jean Dasté.

★

Textes. — Le troisième tome vient de paraître du théâtre de Ghelderode (4). Il contient cinq pièces, dont quatre n'ont pas été représentées en France, du moins à ma connaissance : *la Pie sur le gibet; Pantagleize; D'un diable qui prêcha merveille; Sortie de l'acteur* et *l'École des bouffons*, dont une réplique est très révélatrice : « Le secret de notre art... de tout art qui veut durer, c'est la cruauté. »

Des trois volumes (4) que comprendra le théâtre de Lorca, le second paraît d'abord (5) : avec *Noces de sang*, *Yerma* et *Doña Rosita*, dans la traduction (faite, pour la première pièce au moins, sur le manuscrit original) que Lorca avait confiée lui-même à Mme Marcelle Auclair. Jean Prévost avait écrit les belles adaptations des poèmes de *Bodas de sangre*. La mort l'empêcha de transcrire les poèmes de *Yerma*. Après avoir, un temps, renoncé à traduire ce drame, Mme Auclair demanda à Paul Lorenz de recomposer les poèmes ; et elle requit la collaboration de Michel Prévost pour

(1) Éd. Julliard (2e cahier).
(2) Éd. Le Seuil.
(3) « Les Metteurs en scène, » Presses littéraires de France.
(4) Ed. Gallimard.
(5) Cf. *La Table Ronde*, n° 73.

Doña Rosita. Cette traduction, souhaitée par Federico Garcia, lui est fidèle ; elle eût certainement été selon son cœur.

YVES FLORENNE.

LE CINÉMA

L'AMOUR MOINS SCANDALEUX QUE LA GUERRE

Je n'ai pas eu la place, dans le dernier numéro de *la Table Ronde*, de parler de la reprise de *l'Extravagant M. Deeds* que nous devons au *Studio 28*. Le film date de 1937 ou de 1938. Il aura bientôt vingt ans. Il nous vient, comme on sait d'Amérique, de cette Amérique qui nous paraît si souvent lointaine, étrangère, incompréhensible. Or ce film, qui n'est pas un chef-d'œuvre, qui n'est pas une de ces œuvres sur lesquelles les publics des cinés-clubs peuvent aimer à se pencher, est un des films les plus prochains qui soient. C'est un des rares films où nous décelions des complicités, où il nous soit possible d'entr'apercevoir des clins d'œil. Ce n'est pas un film fait pour émouvoir, et il émeut tout de même, aujourd'hui plus qu'il y a vingt ans, maintenant que nous savons ce que nous avons perdu et que nous ne retrouverons plus jamais. Se peut-il que nous viennent *Salomé* et autres foutaises en couleurs des mêmes usines que ce Deeds rêveur, tendre, silencieux? Gary Cooper, qui en est réduit à jouer les cow-boys, maintenant que l'on n'écrit plus de textes à sa mesure, s'y montrait un comédien comme nous en avons peu en France. Je n'en veux pour exemple, que la scène qu'il joue en pan de chemise. Le pan de chemise appartient chez nous au genre du pire vaudeville. Aucun de nos acteurs ne se risquerait à se montrer sous ce jour, qui ne soit d'abord résolu à faire rire à n'importe quel prix. Gary Cooper fait passer le pan de chemise avec l'élégance désinvolte qu'il apporte au moindre de ses gestes. Le cinéma américain n'a pu atteindre cette qualité dans le naturel que parce qu'il n'était pas handicapé par trois cents ans de Comédie — Française et de monologues hurlés devant le trou du souffleur. Aujourd'hui, l'absence de ce handicap ne lui sert plus de rien. Il n'a plus besoin que de lions, de hyènes, de panthères, d'empereurs romains, d'ours, il n'a plus besoin de comédiens qui sachent jouer même en pans de chemise.

Si vous revoyez ce film, vous remarquerez aussi combien le décor y tient peu de place. La petite ville natale de Deeds, on ne nous la montre pas. A peine si on nous montre la gare : simplement une fanfare municipale massée à l'arrière du dernier wagon d'un train. Les spectateurs de 1937 avaient beaucoup plus d'imagination. Ils pouvaient se dispenser de la couleur et de l'écran panoramique.

En portant à l'écran *le Blé en herbe*, Claude Autant-Lara tentait une gageure. Il courait le risque qu'on lui opposât *le Diable au corps. Le Diable au corps*, qui est un chef-d'œuvre, et que l'on peut revoir sans se lasser jamais, avait en outre l'avantage d'être en 1946, un film insolite. A cette époque, grâce à la rencontre des gaullistes et des communistes, le patriotisme était intouchable. Nous venions de gagner la guerre. Après vingt-cinq ans, le sujet de Radiguet redevenait un sujet brûlant. Le courage d'Autant-Lara n'était pas mince. Et il eut assez de goût pour que son audace ne se retournât pas contre lui. L'amour, quoi qu'on en pense, n'est pas une affaire à propos de laquelle le scandale soit aussi menaçant qu'à propos de la guerre. Les gens ferment les yeux, ils ne rentrent pas en colère. (On en vient d'avoir une nouvelle preuve avec la pièce de Marcel Aymé : c'est la moindre des choses qu'un digne directeur de laboratoire pharmaceutique se révèle un satyre.) Telle est la principale raison qui fait que *le Blé en herbe* étonne moins que *le Diable au corps*. Étonne moins, détonne moins : l'ordre bourgeois, la morale bourgeoise ne sont pas menacés. Il faut donc ne pas comparer deux œuvres qui ne peuvent pas nous émouvoir pour les mêmes motifs.

Le roman de Colette est un des romans les plus *fragiles* qui soient. Sa perfection tient à des détails infimes, remarquablement choisis et mis en place, à la juste et délicate répartition de la lumière et de l'ombre. On pouvait craindre que le toucher revienne à le détruire. J'admire que les adaptateurs, Aurenche, Bost et Lara, aient su le plier aux exigences d'une construction dramatique, sans le défigurer, sans le priver de ses couleurs indécises, sans lui ôter son charme tenace, qui se tient à mi-chemin de la pudeur extrême et de l'indécence. Trop de pudeur ou trop de liberté, et l'affaire était manquée. On a beau jeu ensuite de dire : mais ce n'est pas *tout à fait* le roman de Mme Colette. Mais *le Diable au corps* n'était pas non plus *tout à fait* le roman de Radiguet. Peut-on citer d'ailleurs un seul film qui ait été la transcription fidèle d'un roman de Balzac, Stendhal, Dostoïewsky, Bernanos, Graham Greene...? Il ne s'agit jamais que de savoir si l'interprétation est valable, forte, intéressante, persuasive. Dans huit sur dix des cas, on est obligé de répondre non. Ici, on n'hésite pas à répondre oui. Le film n'est pas fait pour se substituer au livre. Il n'est pas fait non plus pour l'illustrer. A partir d'un sujet identique, il se développe selon d'autres lois.

On a reproché à Lara l'ouverture du film : un pensionnat de jeunes filles qui se baignent dans une mer sur laquelle souffle un grand vent, tandis que sort des vagues, indifférent à la panique qu'il provoque, un jeune garçon nu dont le corps sera l'un des enjeux du drame qui va se jouer. Ces quelques minutes de cinéma muet sont d'une virtuosité éclatante. Elles n'ont certes rien à voir avec l'œuvre originale. Mais, je le répète, un réalisateur n'est pas astreint aux mêmes obligations qu'un traducteur, il a d'autres servitudes et d'autres libertés. Ce morceau de bravoure préliminaire est conduit de main de maître. Ensuite, le rythme se ralentit. Il le faut pour que se développe une action en demi-teintes que

Lara et ses collaborateurs mènent sans commettre, à mes yeux, d'erreurs. Si je cherchais à toutes forces les fautes du film, je ne parviendrais pas à les trouver du côté des enfants mais du côté de la Dame en Blanc. Son rôle paraît, de temps en temps, relever d'une vieille esthétique théâtrale, presque mélodramatique. Le personnage veut cela sans doute, et le jeu d'Edwige Feuillère en accuse un peu le caractère. Mais cela était, sans doute, presque inévitable.

Je pense que dans quelques années, lorsque le *Rapport Kinsey* tomes I et II, sera au programme du baccalauréat de première partie, le film de Claude Autant-Lara et le roman de Colette paraîtront bien démodés, rétrogrades et ridicules. Il était temps, il n'était que temps. Nous sommes encore disposés à nous émouvoir de *Daphnis et Chloé.* Demain, cette vieille histoire sera jetée aux orties. Et quand je dis qu'il sera trop tard, il l'est peut-être déjà, si j'en juge par la presse. A moins que plus simplement les vieillards de quarante ou cinquante ans — et aussi bien de trente — ne veuillent plus se souvenir des grandes vacances de leurs quinze ans.

Il aurait été grave que le film de Claude Autant-Lara ne nous montrât que le décor de ces grandes vacances sans nous en montrer le désordre. Ce n'est pas le cas. Mais c'est le cas du film qu'on a tiré du *Fond du problème* de nous montrer, non sans luxe, non sans bonheur, le décor du roman, et de n'avoir rien gardé de son âpreté et de ses brûlures. C'est ici qu'il faut parler d'illustrations, d'ailleurs fort belles. Mais le titre ment. L'amour n'est pas absent du film d'Autant-Lara, mais Dieu est absent du film anglo-saxon et le fond du problème, dans ce dernier cas, ce n'était pas l'amour, c'était Dieu. Il ne reste là que la surface des choses, que les corps, que les visages, que les paysages de la Sierra Leone.

Les lecteurs de *la Table Ronde* qui s'intéressent au cinéma trouveront beaucoup d'intérêt à un ouvrage abondamment illustré qui vient de paraître aux éditions du Seuil : *Regards neufs sur le cinéma.* Le livre nous dit davantage ce que le cinéma a été que ce qu'il sera. Ce qu'il sera, qui peut le prévoir? Chaque fois que sort ce qu'il est encore possible d'appeler un bon film (*le Blé en herbe* en est le plus récent exemple) je me dis que c'est autant de pris à l'ennemi, autant de gagné contre l'imbécillité qui monte. J'ai le sentiment d'un hasard, d'une chance qui se renouvellera de plus en plus rarement.

MICHEL BRASPART.

LES BEAUX-ARTS

LA BIENNALE DE SAO PAULO (fin.)

Après la France, c'est l'Italie qui a remporté le plus grand nombre de victoires à la Biennale de São Paulo, où elle présentait l'ensemble le plus nombreux d'ouvrages : une rétrospective du Futu-

risme et un panorama varié — presque trop — de sa production artistique actuelle : peintres figuratifs, assez conservateurs ou sollicités par l'expressionnisme, peintres abstraits, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, tous étaient présents à São Paulo, où l'on a surtout remarqué les eaux-fortes de Morandi, les compositions d'Afro, San Tommaso et Vedova, les sculptures de Marini. Plus délicates que puissantes, un peu trop uniformément blondes ou grises, presque féminines, mineures en un mot, les planches de Morandi n'en possèdent pas moins un charme très prenant, qu'elles doivent à la justesse équilibrée des formes, à la légèreté du dessin, à l'enveloppement de la lumière, à la discrétion de l'émotion, au sentiment très subtil, dans les natures mortes, de la vie cachée des objets et de la présence humaine. Les trois peintres abstraits m'ont paru posséder une éloquence de la couleur et de l'exécution, un *brio* qui se situe dans la tradition italienne, la plus caractéristique — et que l'on retrouve chez les sculpteurs, Marini en particulier. Inspiré de modèles aussi divers que Picasso — dont les scènes de tauromachie n'ont pas laissé d'agir sur son *Grand Cheval* de 1951 — que Degas, et surtout que les Italiens du Quattrocento et les Étrusques antiques, l'art de l'illustre sculpteur accuse une virtuosité, une éloquence (dans l'invention des gestes et des mouvements en particulier) qui font de lui une sorte de Bourdelle italien — et l'archaïsme auquel il sacrifie très délibérément, jusque dans le choix de ses patines, ne contribue pas peu à renforcer cette impression, non plus qu'une sorte de maniérisme qu'on retrouve chez bon nombre de ses confrères d'Outre-monts, Mascherini en particulier. Beaucoup de goût, un sens plastique très vif, une prodigieuse habileté manuelle, une souplesse extrême d'inspiration et de technique, telles me paraissent les caractéristiques de l'art italien contemporain, dont on trouve là-même les forces et les faiblesses, les chances et les handicaps. Mais au total, un art vivant, divers, adroit, bien à l'image, en somme, de l'Italie contemporaine.

Passer d'Italie en Autriche, c'est demeurer dans ce climat de goût, de savoir-faire et de savoir-plaire : la section autrichienne m'a semblé une des plus séduisantes et une des mieux venues de la Biennale. Un métier aigu, sans être cruel ; rien d'insistant, beaucoup d'esprit ; une invention pleine de fantaisie et de bonne humeur ; de la vraie poésie où se continue celle de Klee ; c'est là, dans ces qualités alertes et sensibles, que résident l'originalité et le charme très prenant des artistes autrichiens, dont les meilleurs m'ont paru les sculpteurs Hoflehner et Lein Fellner — un des rares sculpteurs d'aujourd'hui, celui-ci, à pouvoir faire un portrait où se rencontrent vie et style, — le dessinateur Hutter, le graveur Beck, sans oublier Maria Bijsan-Bilger : ses terres-cuites, ses aquarelles, sa tapisserie unissent le charme de l'imagerie populaire à celui de la poésie la plus fantaisiste, sans qu'il en coûte rien à une plastique très sûre, fondée, en sculpture, sur des profits imprévus, cocasses, pleins de mouvements, et, en peinture, sur un trait agile, décoratif et poétique.

A peine moins slave que germanique, l'art autrichien avoue —

surtout lorsqu'il est pratiqué par une Maria Bijsan-Bilger dont l'origine est illyrienne — des affinités avec celui du seul artiste qui représentait celui de la Yougoslavie : Lubarda. Du moins le faisait-il avec un talent indiscutable et une sympathique originalité ! Une palette vive ; des alliances hardies, bariolées de tons, qui n'en sont pas pour autant inharmonieuses ; un dessin cursif et large — quelquefois un peu lâche ; une matière solide, qui cherche fréquemment à donner l'illusion de la fresque et vise de ce fait à la qualité murale ; un sens, par-dessus tout, très vif et très heureux, de la composition et des ordonnances, personnelles, fortement ramassées, centripètes avec dynamisme ; autant de caractères qui définissent la peinture de Lubarda, un des artistes de la Biennale que le jury a justement récompensé et que le public a remarqué.

Plus graphique que coloriste, l'art autrichien nous acheminait dans un autre sens, vers l'art allemand, dont le meilleur champion à São Paulo m'a semblé le dessinateur Otto Pankok. Dans ses dessins inspirés par des arbres, des rochers, des fleurs, des mousses, des cailloux, s'expriment, en un langage moderne, l'éternel panthéisme germanique, la vieille hantise d'un Altdorfer pour la forêt ou le minéral, la permanente tentation à s'abîmer dans le chaos tourbillonnant de la nature. Trop portée à l'expressionnisme, la peinture ne m'a pas semblé de la même qualité, bien qu'elle fût relevée par une merveilleuse rétrospective de Klee. Mais qu'ajouter à tout ce qu'ont déjà inspiré l'art de ce peintre incomparable? Ne vaut-il pas mieux s'abandonner à l'invitation qu'il vous adresse — celle d'écouter sa musique aérienne dans le ravissement, et dans le silence.

Sans m'attarder en Scandinavie dont la bonne volonté artistique me paraît supérieure aux réalisations picturales (et je n'oublie pas Munch dont le génie ne me semble pas évident, en dehors de ses bois gravés), j'ai hâte de gagner la Hollande dont la section, présentée avec un goût parfait, était une des meilleures de la Biennale. Une rétrospective de Mondrian et, dans la salle réservée aux jeunes, deux beaux ensembles d'Appel et de Frieda Hunziker montraient le génie pictural néerlandais aux prises avec ses deux tentations constantes : celle de la fougue, de la violence dans la palette et la facture, de la griserie expressionniste et praticienne — et celle du puritanisme, de la rigueur austère dans le dessin et l'exécution, d'une réserve qui peut aller jusqu'à l'inhibition. Mais qu'il se réclame de Franz Hals et de Van Gogh, ou de Vermeer et de Sanraedam, le génie néerlandais n'en est pas moins essentiellement pictural, capable (il n'y en a pas tant) à penser peinture et peinture pure.

Il en va de même de celui de la Belgique voisine — terre de peintres, s'il en est, et de peintres sensibles au pouvoir du ton, de la pâte, du coup de pinceau. Sans doute la grande génération expressionniste n'est-elle plus : Brusselmans a suivi Permeke et De Smet dans la tombe ; mais la relève a été assurée par des peintres qui, pour la plupart, réagissent contre leur art et préconisent une peinture moins sensuelle, moins brutale, d'un accent,

il se peut, plus wallon que flamand. Bertrand, Anne Bonnet, Delahaut, à un moindre degré Mendelson, ainsi qu'en gravure Alechinsky et Saverys en dessin, montrent l'adhésion — assez surprenante, mais heureuse — de la Belgique expressionniste à un art non figuratif, voire abstrait, et à des recherches de construction et d'ordonnance dont les spéculations n'altèrent en rien le sens foncier de la couleur et de la matière, le don plastique de la tradition belge.

Franchissant la mer, nous rencontrons dans la section de l'Angleterre, présentées par M. Sweeney avec une invention, une verve saisissantes les sculptures de Henri Moore dont j'ai déjà eu l'occasion de parler et qui rejettent un peu dans l'ombre les peintures qui les entourent : celles de Scott n'en accusent pas moins une vigueur, une sécheresse de grande allure, et il n'est pas jusqu'à leur chromatisme acide et inharmonieux qui ne produise un certain effet et ne puisse être imputé à mérite à leur auteur, en qui il révèle une personnalité courageuse. et bien britanique.

D'Angleterre le voyage est facile aux États-Unis : là aussi, un sculpteur l'emporte sur les peintres et même sur les dessinateurs qui pourtant avaient de rares qualités, qui de poésie et qui de verve : je pense en particulier à Corbett et à Ben Shahn. Un sculpteur? Le mot est-il propre pour caractériser Calder? Et ne vaudrait-il pas mieux voir en lui tout à la fois un imagier et un poète? Art d'assembler selon un certain ordre des volumes définis, la sculpture peut-elle faire place à cette forme d'art inventée par Calder (et quelques autres, que l'on oublie injustement, en particulier le Français (Périssac.)? Est-elle compatible avec ces créations à qui manquent deux apanages essentiels de la sculpture : la forme et l'immobilité? Autant de questions que je me pose à propos des « mobiles » et des « stabiles » de Calder, et d'une façon d'autant plus pressante que son ensemble de São Paulo m'a sinon déçu, du moins convaincu des limites de son art. Je l'ai beaucoup aimé — je l'aime encore avec tendresse, mais enfin quarante-cinq ouvrages réunis de Calder donnent une impression de monotonie et d'artisanat qui engendre quelque gêne. On pense trop aux enseignes de jadis, d'une part, et, de l'autre, à ces plantes vertes dont on décore les intérieurs, pour ne pas poser au moins la question de la facilité d'invention et de création de ces pièces... Et l'on se demande alors si le mérite d'avoir annexé à l'art des terres neuves n'est pas mince en regard de cette répétition dans l'imagination des formes, à peine transposées de celles de la nature, et dans l'organisation quasi-mécanique d'objets qui n'exigent même pas la possession d'une technique comme celle du fer forgé maîtrisé par les faiseurs d'enseignes. Mais l'on se demande aussi si cela vaut la peine de se poser ces questions, et s'il ne serait pas plus simple et plus légitime de s'abandonner au plaisir procuré par ces mobiles — quitte, lorsque l'on en est lassé, à se tourner vers des sculptures qui soient, elles, des sculptures.

Des envois du Nouveau Monde, ce qui m'a paru, avec l'ensemble de Calder, digne du plus grand intérêt, c'est celui de Cuba et celui

du Brésil. Représenté par le seul Tamayo et par quelques graveurs, le Mexique était, pour ainsi dire, presque absent de la Biennale. L'activité artistique de Cuba s'y affirmait, au contraire, avec un bonheur remarquable : Mario Carreño, Luis Martinez Pedro, René Portocarrero, Raoul Milian m'ont fait l'effet d'artistes doués et heureusement orientés, capables d'éviter, qui, le formalisme de l'art concret, et, qui, la littérature du Surréalisme, par l'union qu'ils réussissent entre le plastique et le sentiment. Près d'eux, les autres peintres de l'Amérique espagnole paraissent bien incomplets — victimes de l'art concret qui sévit là plus que partout ailleurs.

Le Brésil s'en défend avec plus ou moins de bonheur, trouvant un bouclier dans l'expressionnisme qu'y ont implanté Lazar Segall, Portinari, Emiliano de Caralvanti et, plus encore, dans l'authenticité de ses artistes naïfs tels qu'Hector des Prazeres, Élisa Martins Da Silveira, voire Alfredo Volpi (encore que sa peinture diffère radicalement de celles des deux « primitifs du XX^e siècle » que j'ai nommés avant lui : elle n'a de commun avec la leur que la sincérité, la fraîcheur et une charmante humilité en face des problèmes artistiques). Mais, plus encore qu'en peinture, c'est dans le dessin et dans la gravure que les Brésiliens ont donné le meilleur d'eux-mêmes. J'ai beaucoup apprécié l'attention méticuleuse avec laquelle Arnaldo Pedroso d'Horta détaille les feuilles et les tiges, objets ordinaires de son art. Il y a là une application et une sensibilité qui évoqueraient celles du Douanier Rousseau, si les dispositions intellectuelles de l'auteur n'étaient pas si différentes, moins proches, en vérité, de celles de l'auteur de *la Charmeuse de serpents* que de celles de tels dessinateurs du XV^e siècle à son déclin et du XVI^e siècle à son aube, pour qui le dessin était moyen de définir et instrument de connaissance. Qu'Arnaldo Pedroso d'Horta prenne un jour le burin en main et qu'il traduise par cette technique sa vision et son sentiment (que son crayon déjà, si je peux dire « burinise »), il trouvera là, j'en suis certain, son moyen et son domaine, l'instrument le plus propre à satisfaire son goût du trait précis, du détail mis en valeur pour en extraire la poésie, du fouillis ordonné, hiérarchisé, qualifié, et il en deviendra du coup une sorte de Laboureur tropical, aussi habile à rendre l'aisance du Cerdan que Laboureur l'était à dire la province bretonne et la campagne de France. Comme lui, Aldemir Martins, trouve son aliment dans le vie brésilienne, les types des Cangaceiros, les attitudes si nobles des Indiens, qu'il exprime également avec un graphisme insistant. Hilde Weber Abrano veut, elle, au contraire, suggérer : ses traits économes, presque griffonnés, n'en possèdent pas moins un vrai pouvoir de camper des formes dans leur mobilité, avec décision et esprit.

Quant aux graveurs, débiteurs, plus ou moins, du pionnier de cet art au Brésil, l'expressionniste Oswaldo Goeldi — une manière de Goerg de l'Amérique du Sud — ils excellent à susciter des phantasmes pleins de verve avec un métier habile, un peu trop complaisant, peut-être, à sa propre virtuosité. Mais qu'importe cette griserie de jeunes techniciens qui s'enivrent de leurs ressources, puisque cette science, loin de tourner dans le vide, leur

permet d'exprimer un message humain, où la Weltanschaung du Surréalisme se corrige et se fortifie des prestiges de l'art abstrait? Marcelo Grassmann, Faigu Ostrower, Arthur Luiz Piza (qui a beaucoup appris, à Paris, de Friedlander) prêtent une vie graphique à des songes qui en reçoivent un accent de véracité péremptoire. Sous leurs doigts la gravure brésilienne, comme le dessin brésilien sous ceux de leurs camarades, a atteint à ce que l'on appelle un peu naïvement la « classe internationale », et ce m'est un bien agréable devoir que de le reconnaître publiquement.

C'en est un autre que de souligner la ferveur de la vie artistique là-bas. Sait-on assez en France que, quel que soit l'appui reçu par la Biennale des différents pouvoirs publics, elle est avant tout l'œuvre d'un homme, ou plutôt d'un couple, M. et Mme Matarazzo Sobrinho, comme le Musée d'art de São Paulo est, lui aussi, la création d'un animateur — Assis Chateaubriand — et d'une pléiade de Mécènes? Et je me prends à rêver avec mélancolie, avec un peu d'envie aussi peut-être, à ce pays pour lequel le terme de ce mécénat n'est pas un mot vide. Imagine-t-on en France tel grand industriel, tel banquier puissant, ou tel groupement de gros capitalistes finançant de façon toute désintéressée une manifestation aussi importante et aussi coûteuse que la Biennale de São Paulo? Je sais bien que les conditions économiques ne sont pas les mêmes dans les deux pays, mais je regrette tout de même que M. et Mme Matarazzo-Sobrinho ne trouvent pas chez nous d'imitateurs... Car il faut prendre bien garde à cette vérité — si banale! mais si présemptoir : c'est le cas que l'on fait de l'art, c'est la sympathie agissante dont on l'entoure, c'est l'aide qu'on lui apporte qui le font prospérer. Les grands clients font souvent lever les grands artistes. Et je cherche en vain — ou presque — en France ces grands clients... Ceux du Brésil ont déjà doté leur pays de l'architecture la plus remarquable peut-être qu'il se fasse aujourd'hui au monde (et que cette architecture soit fille de notre Le Corbusier qui, chez nous, n'a pas pu donner sa mesure, sa mesure immense, voilà qui augmente ma mélancolie). Je ne doute pas qu'ils ne le pourvoient bientôt d'un mouvement de peintres, de sculpteurs, de graveurs remarquables. Les signes ne manquent pas, qui l'annoncent sans ambiguïté. Cela, ainsi, sera la récompense des créateurs et des « mainteneurs » de la Biennale de São Paulo : ils auront bien mérité de leur pays et de l'art.

BERNARD DORIVAL.

LA RENTRÉE DE BERNARD BUFFET

Comme chaque année la Galerie Drouant-David et la Galerie Visconti viennent de nous présenter, en une exposition jumelée, les dernières œuvres de Bernard Buffet qui sont des nus, d'une part, et des animaux, d'autre part. Point n'est besoin d'insister sur l'histoire de ce peintre de vingt-cinq ans, inconnu il y a quelques années, et qui occupe aujourd'hui une place enviable à côté de

ses aînés les plus célèbres. C'est assez dire que ses deux expositions étaient attendues avec une impatience et une curiosité qu'on devine aisément. Car, régulièrement, Bernard Buffet remet tout en jeu. Est-ce à dessein que la toile qu'il envoie à tel salon n'est jamais des meilleures? Toujours est-il que, chaque fois, on en profite pour annoncer sa fin prochaine, pour dénoncer cet édifice de scandale et de snobisme intimement mêlés, et, chaque fois, il se relève victorieux de ses propres cendres. Il y a deux ans, nous avons pu admirer les trois panneaux gigantesques qui décrivaient la Passion du Christ. Cinq mètres sur trois ! On n'avait pas fait cela depuis des années. Et qui se risquerait à le faire sans craindre le ridicule? Seule, une espèce d'inconscience ou de grâce particulière permet à Bernard Buffet de réussir là où tout autre échouerait. En 1953 c'étaient des paysages, exposés avec la même sûreté et — je dirai presque — le même défi. Peintre de natures mortes, de compositions impressionnantes, il ne lui manquait, pour être complet, que d'être paysagiste. Nous savons, désormais, qu'il l'est. Qu'allait-il bien maintenant pouvoir inventer? Et c'est à dessein que j'utilise ce verbe, car il y a chez Bernard Buffet une invention, une recherche permanente qui sont à la base même de son art. Cette fois, il n'a pas employé des formats démesurés — quoique les toiles qui nous occupent mesurent, en moyenne, trois mètres sur deux — il n'a pas utilisé un sujet nouveau, au contraire, il a traité d'un thème vieux comme la peinture et qu'il connaissait parfaitement. Mais il l'a renouvelé. Il pouvait se payer le luxe de refaire indéfiniment la même chambre pauvre, les mêmes objets misérables et les mêmes êtres lugubres. Il le pouvait, mais cette fois c'est à lui que Bernard Buffet a voulu prouver qu'il était capable de reprendre une vieille chanson et d'en faire un chef-d'œuvre.

La première chose à remarquer, lorsqu'on connaît la peinture de Bernard Buffet, est le volume des personnages. Les femmes ne sont plus squelettiques comme autrefois, elles ont pris de l'embonpoint et leurs seins, lourds et pleins, s'étalent largement sur un ventre gonflé par la maternité. Oh ! elles ne sont pas gaies ces femmes. Harem de dégoût et d'horreur, voilà ce que représentent les huit toiles exposées. Mais, la peinture, ce n'est pas uniquement le sujet ! Il y a même un certain art qui s'en passe délibérément, et semble ne pas s'en porter plus mal. Ces femmes sont laides, on n'aimerait pas partager leur lit, c'est entendu. On l'a dit et on le redira. Je voudrais cependant, qu'ici, on regarde autre chose. Combien de fois a-t-on dit que Bernard Buffet n'était pas un coloriste? Ceux qui n'y voyaient pas assez pour apprécier la science qui présidait à la répartition des couleurs dans ses premières toiles, distinguent peut-être, aujourd'hui, les rouges, les jaunes et les verts qui éclatent dans ses nouvelles œuvres. La couleur y est traitée de main de maître. Rien n'est laissé de côté. Pas un centimètre qui ne soit vérifié. Pas un, non plus, qui soit vulgaire. Les rouges de Bernard Buffet ne tuent ni les jaunes, ni les lilas, ni les gris. Ils sont aussi éclatants que possible ; mais d'un éclat aussi discret que sûr. Il se dégage de cet assemblage de couleur

une somptuosité comme on n'en trouve que dans les fresques de Pompéï.

Le dessin n'a d'égal, ici, que la composition. Ils sont tous les deux rigoureux et implacables. Je pense à cette femme, dans la toile à trois personnages, couchée sur une bergère, les bras et les jambes repliés, le corps complètement contorsionné, semblable, par l'enchevêtrement des membres, à une grenouille prête à détendre ses muscles. Je ne sais rien de plus direct, de plus vrai, que ce dessin. Je pense aussi à cette autre femme — moderne Olympia — allongée sur une espèce de sofa de reps ou de velours rouge et qui attend l'admirateur avec la tranquillité des forts. Un vase, à ses côtés, est rempli d'anémones et dans un pot, un caoutchouc s'étire.

Il y a dans ces compositions une telle grandeur, qui nous transporte au cœur même de la peinture, que, ces femmes que vous trouverez laides, je n'aperçois plus que la matière dont elles sont faites, et je les trouve belles.

Pour montrer, sans doute, qu'il n'est pas dévoré par son sujet, Bernard Buffet, a tenu à exposer sur la rive gauche des dessins d'animaux qu'il a appelés *Bestiaire*. Je suis sûr qu'on ne pourra plus voir un lion ou un chameau — pour ne citer que ceux-là — sans penser à Buffet. Le dessin est toujours d'une tenue exemplaire, mais nous devons dire que ces bêtes nous ont souvent attendri. La girafe ferait pleurer n'importe qui et l'éléphant, ennuyé de porter une trompe si longue, appelle vraiment notre pitié.

Pourquoi Bernard Buffet qui a peint des femmes épouvantables a-t-il dessinés des animaux gentils? Pourquoi cette indulgence qu'il refuse à l'homme la donne-t-il à la bête? Mais, qu'il peigne des femmes ou des coqs, des natures mortes ou des paysages, qu'il soit plus tendre ou plus impitoyable, qu'importe, puisqu'il est toujours lui-même, à travers ses différents aspects et ses contradictions, et que sa peinture n'est que le reflet de sa personnalité aussi complexe que complète.

Est-il besoin d'ajouter que cela seul compte vraiment?

PIERRE BERGÉ.

LA VIE COMME ELLE VIENT

GRANDE COUTURE

Verte et rose.

C'est probablement parce qu'il y a toujours d'aimables surprises sur la terre pour ceux qui en sont dignes, que je reçus une invitation sur un carton d'un joli rose de Chine, m'informant que « les femmes sensibles seraient exaucées », et qu'Albert Simonin

« enverrait le duce sur la fristouque et le rechampi de frime chez les gisquettes ».

Je crois être sensible, je sais que je ne suis jamais exaucée, j'ignore en quoi consistent les gisquettes et les fristouques. Par contre, certaine de l'intérêt que j'éprouvais à connaître en Albert Simonin le père immortel de l'Intouchable Grisbi, je me précipitai au lieu dit de la convocation. C'était un Institut de Beauté.

« O langue verte, pensai-je en m'asseyant, la toute première, sur une petite chaise dorée, face à une estrade close de rideaux de satin, ô langue verte, ta fortune est faite si tu obtiens ainsi droit d'asile dans les temples de la frivolité ! » Et, bien que les rapports entre la sensibilité féminine et la verdure du langage ne me parussent pas très clairement indiqués, j'en vins à supposer que les clientes étaient simplement sensibles au plaisir de dépenser leur grisbi pour acquérir des fards coûteux. Les rideaux en s'écartant m'empêchèrent de m'égarer plus avant. Mais Albert Simonin n'est pas quelqu'un qui se donne. C'est quelqu'un qui se mérite. Avant qu'il parût, de jeunes personnes défilèrent, dont l'éclatante jeunesse, l'intacte beauté, posèrent d'autres problèmes. Je voyais bien ce qu'elles faisaient pour l'Institut, mais lui que faisait-il pour elles? Qu'apporte la fontaine de Jouvence aux filles de seize ans? Mais peut-être après tout n'étaient-elles que des filles de cent ans, rénovées...

Je m'arrachai toutefois à cette spéculation sans issue en me récitant, histoire de recréer l'ambiance, quelques strophes empruntées aux *Déliquescences d'Adoré Floupette* : « Verte, verte était mon âme... », quand, les rideaux qui s'étaient refermés se rouvrirent cette fois pour de bon, et c'était lui. C'était lui, le visage empreint de timide bienveillance, et d'une bonne volonté que personne ne cherchait à secourir. Car, horreur, la sensibilité n'était pas de notre côté, mais du sien. Lui, bien que dur par définition, il était visiblement très gentil, alors que nous, gentilles par définition nous étions dures, et que rien n'est plus dur, en apparence du moins, qu'une femme qui essaie de comprendre les secrets d'une coiffure et d'un maquillage. La main droite étreignant une longue baguette, Albert Simonin qui, aidé de cette baguette, devait nous décrire en son vert langage la mise en plis d'une chevelure de cuivre rose, sur la tête d'un mannequin, perdit pied devant nos impitoyables regards. Ainsi qu'Esther devant Assuérus, il sentit ses forces l'abandonner, murmura, défaillant, qu'une oreille se dit « portugaise » et disparut derrière les rideaux refermés sur sa noble défaite. Voilà pourquoi je mourrai sans savoir en quoi consistent les rechampis de fristouque, et les gisquettes de frime...

Les robes porte-bonheur.

Mais ainsi préparée, on peut entrer dans ce cycle des collections de printemps qui inspire une si vive curiosité, comme si tout à coup l'axe de l'univers étant changé, les robes et non plus la politique, les chapeaux et non plus les traités, allaient nous assurer une sorte de bonheur de vivre et de détente. Si l'on en juge

par les noms sous lesquels, cette saison, les couturiers abritent leurs créations, la joie n'est pas loin. L'une s'appelle « Bouquet », l'autre « Bonne humeur », une autre « Vent de printemps », une autre encore « Muguet » et l'on sait ce que pour les Parisiens le muguet signifie. Enfin, la plus jeune de toutes se donne pour maîtres le Bonheur et la Chance ainsi que leurs symboles qui sont le trèfle, le poisson, le blé, le muguet, la tortue. On peut se dire à priori, qu'une robe ornée de poissons relève davantage du surréalisme que de la couture. Il se trouve que la couture recule les bornes du surréalisme, et que les poissons nagent à leur aise sur les jupes. Et pourquoi pas les poissons, puisqu'une autre est brodée, d'après le Cabinet des Singes du Cardinal de Rohan? » Poissonneries, singeries, lustres de cristal, saules, bambous et miroirs, voilà pour une collection. Une autre offre la jupe « abracadabra ». Ce vêtement n'a ni crochets, ni boutons, ni fermeture-éclair, ni ceinture. Si vous portez un vêtement abracadabra vous représentez le fin du fin de la ligne « fluide », ligne qui devrait rejoindre les poissons, car elle est faite pour les sirènes.

Mais ce qu'il y a d'étrange dans la mode, si l'on songe que finalement toutes les femmes au printemps porteront la *même* robe, c'est qu'au départ, tous les chemins divergent. Par exemple, cette ligne fluide n'a rien à voir avec la ligne « fondante », suggérée par une autre maison. Je ne sais pas non plus ce que « la flûte et la trompette » ont à voir avec le « champignon ». Ni comment la ligne « Tanagra » pourra jamais coïncider avec la ligne « gothique » laquelle partage d'ailleurs ses faveurs dans une même maison avec la ligne « Degas ».

J'eus une enfance bercée des prouesses de César (était-ce César?) qui dictait simultanément des messages à tous ses généraux, lesquels s'inspirant de ces directives, remportaient sous tous les ciels avec des effectifs dissemblables et sur des terrains différents, autant de victoires.

Les décrets césariens de la mode sont autrement glorieux et variés. D'autre part, je crois que l'on pourrait proposer comme exemple de têtes solides, de mémoires infaillibles et d'endurance sans précédent, les simples exploits qui consistent pour les initiés à passer d'une maison de couture à une autre, à raison d'un minimum de quatre et cinq par jour, et à en déduire quelque chose quant à l'avenir. Car si vous sortez par exemple de la « Chlamyde grecque », pour tomber dans « Jeux-de Pinces » qui vous enserre dans un réseau mathématique de nervures ayant pour base un corset droit rigidement baleiné, vous avez le droit de vous poser des questions. Et ce ne sont ni la « Jolie Madame » ni le « Champignon » qui vous rendront votre équilibre, bien que la dame soit vraiment jolie et le champignon nullement vénéneux.

Peut-être pourrait-on s'inspirer, à la rigueur, des confidences qui ornent les programmes des grandes maisons et qui sont conçues en termes dignes des frontons antiques. J'y relève « que le classicisme pensé n'exclut pas le sens profond d'une féminité qui s'affirme par... » eh bien, par les points de féminité qui nous sont signalés un peu plus loin, j'ai nommé hanches et poitrine. J'y

relève, avec égarement, que dans la même maison, la silhouette « en roseau » fera concurrence à la silhouette « en clarine ». Et que les accessoires seront « les bêtes à bon Dieu (toujours le bonheur) ainsi que les *célibataires* de toutes les couleurs. Entendez par là, les *bleuets*, et non pas qu'une dame élégante doit se promener escortée d'un monsieur non marié, sans distinction de race. D'autre part, songeant à cette abracadabra qui se place toute seule sur le corps, je suis sévèrement rappelée à l'ordre par une « rupture avec la nonchalance », intimée sur un ton dictatorial. « Les jeux de pince n'ont pas été décidés au hasard. Ils visent toujours à exaspérer la féminité de la silhouette. Celle-ci renonce de façon formelle à toute souplesse non dirigée, à toute nonchalance, à tout laisser aller. Rupture délibérée avec les variantes des lignes fluides... La femme féminisée, printanière, jeune, alertement gainée, est remodelée entre des pinces irrésistibles... »

Mais voilà qu'ailleurs une autre voix murmure : « La mode dit adieu à la ligne princesse, et vogue vers de nouvelles aventures. Jeune, souple et simple comme la fleur qui l'incarne (le muguet) la mode du printemps n'impose à la femme d'autre entrave que celle que lui suggère sa seule coquetterie... » Reste à savoir, bien entendu, si sa seule coquetterie la soumettra aux pinces irrésistibles...

Paradis et paradous.

Mais au moins, puisque les lignes refusent de s'associer, que diront les couleurs? « Il n'en est qu'une », dit celui-ci. C'est le bleu de Paris. Et un autre « tous les tons de beige et de bleu, mais de bleu chinois ». Un autre encore conseille « les blancs de ciment, les gris Corot, le mauve crépusculaire, et le rouge tuile ». Un autre « le rose coquillage, les tons réséda et ficelle ». Un autre, le bleu « célibataire », le blanc Iphigénie... Mais une seule chose s'affirme par-dessus ce conflit de lignes, cette bataille de couleurs, ces ordres contradictoires, ces dictatures ennemies... C'est le triomphe des fleurs. Jamais on n'en a tant vu, avec une plus radieuse profusion, sur les chapeaux et les écharpes, sur les épaules et les corsages, sur les ceintures de ruban, le poignet des gants, l'ourlet des jupes, et même tressées de façon à former des colliers semblables à ceux que portent les femmes des îles heureuses, et qui ne sont guère vêtues que de cela. Et quand les fleurs ne sont pas ajoutées, elles sont imprimées. Elles sont imprimées sur tous les tissus, qu'il s'agisse de soie ou de coton, de taffetas ou de gaze. Et ce sont toutes les fleurs du Paradis et du Paradou, les fleurs des champs comme les fleurs de serre, les roses comme les lilas, et les myosotis comme les hortensias et les jacinthes ; de sorte que si toutes les femmes suivent au moins cette mode-là, même si les lignes sont grecques ou gothiques, inspirées de Maupassant ou de la Belle Hélène, s'accrochent sans boutons, ou relèvent des mathématiques supérieures et de la cruauté mentale, Paris aura l'air d'un immense bouquet.

Retour de Chanel.

Mais quel que fût l'intérêt de la mode nouvelle présentée dans les maisons qui depuis longtemps gouvernent l'opinion, une collection était attendue avec une fièvre dont on ne peut dire qu'elle était disproportionnée, puisqu'il s'agissait du retour de Chanel sur la scène de la couture, scène abandonnée par elle depuis vingt ans... Il paraît qu'on a tout dit là-dessus. Tout? Je crois qu'il faut autant de courage que d'imprudence (et l'un ne va pas toujours sans l'autre) pour reprendre après une si longue interruption, un métier qui, même si l'on s'y soumet avec assiduité, ne vous épargne pas ses redoutables surprises. Rien ne change plus que la mode. Rien n'est plus fuyant, plus traître. Sans doute, la mode s'était-elle fixée dans les yeux de Chanel, avant la guerre, comme se grave dans la prunelle la suprême vision de ce qu'on aime, qu'il s'agisse d'un visage, d'un paysage, d'une robe... Mais, ce qui se justifie, pour ceux-là, ne pardonne pas pour celle-ci. Chanel, cette grande créatrice, cette grande révolutionnaire qui fit pour la mode pendant la première guerre ce que Dior fit en 1945 ; et qui la libéra de ses carcans et de ses chaînes, revient précisément au moment où chaînes et carcans reparaissent. Elle revient avec de longues lignes indécises, qui tombent toutes seules sans soutien d'aucune sorte, et dont la distinction est un peu celle des dames du corps enseignant, le jour d'une distribution de prix. Elle revient avec une optique des longueurs qui ne correspond plus à la furieuse allure de la vie moderne. Comme des poissons mélancoliques, des mannequins (dont le Tout-Paris furieux d'être, faute de place, assis par terre, cherchait en vain à retrouver les noms et à reconnaître les visages) évoluaient entre les piliers de miroirs. Les invités retrouvaient, pour peu qu'ils fussent assez près pour les saisir au passage, certains détails où se reconnaissaient les griffes d'une main faiblissante. Un sursaut de fidélité rappelait à beaucoup d'entre nous, combien, avant la guerre nous avions aimé tout cela... On a prononcé, à propos de cette collection le mot de « rétrospective ». Les rétrospectives sont parfois les miroirs de la sensibilité.

GERMAINE BEAUMONT.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1954. 65422.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________

adresse : ______________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE.*

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

3 "Vermillon"

ROBERT BRASILLACH

ANIMATEURS DE THÉATRE

Un volume in-16 couronne... 590 fr.
Exemplaires sur Alfa........ 1200 fr.

JEAN-JACQUES HAUWUY

HISTOIRES BRUTES

Un volume in-16 couronne......... 390 fr.

HENRY MULLER

SIX PAS EN ARRIÈRE

Un volume in-16 couronne.... 490 fr.
Exemplaires sur Alfa......... 980 fr.

LTR

PLON

SIMONE

EN ATTENDANT L'AURORE

Pièce en deux actes

La comtesse Alberte vit depuis vingt ans dans une étrange réclusion volontaire : « Les volets de son hôtel se sont fermés, les rideaux ont vu retomber leurs embrasses et une mousseline épaisse a voilé les miroirs ». Les horloges aussi ont été arrêtées, car c'est le cours même du temps que l'orgueilleuse créature a voulu suspendre pour rester fidèle à la dernière vision que le monde a eu de sa beauté. L'approche de la mort, en lui rendant la conscience du temps écoulé, lui fait désirer de se venger de l'homme qui l'a autrefois cruellement traitée. Elle obtient de la mort un sursis et retrouve pour accomplir sa vengeance la fraîcheur et la beauté de ses vingt ans, sous lesquels elle pourra cacher sa dure expérience et sa volonté de rendre le mal...

Sur ce thème Mme Simone a composé une pièce intense et pathétique qui tranche violemment sur la production théâtrale de ces dernières années.

Cette pièce a été créée à la Comédie Française dans le courant du mois avec Mme Annie Ducaux et MM. Aimé Clariond et Jean Marchat dans les principaux rôles.

In-16, 128 pages — **330 F**

15 exemplaires numérotés sur pur fil. . . . . **1 350 F**

Romans du même auteur :

JOURS DE COLÈRE. . . . . **450 F**
LE BAL DES ARDENTS. . . . . **420 F**
Sur alfa . . . . **600 F**
Sur pur fil . . . . **1 200 F**
Sur hollande . . . . **2 400 F**
LE DÉSORDRE . . . . **300 F**
Sur hollande. . . . . **1 500 F**

PLON

SIMONNE JACQUEMARD
Vincent
"...place Simonne Jacquemard au tout premier rang de nos jeunes écrivains." 390 fr. (ARTS)
CAMILLE BOURNIQUEL
retour à Cirgue
"...le charme envoûtant d'une longue et lente histoire." Luc Estang 600 fr. (LA CROIX)
JEAN-MARIE GERBAULT
le sang de février
"...avec ces résonances émouvantes que savent seuls trouver les écrivains qui aiment leurs personnages." (LETTRES FRANÇAISES) 480 fr.
SEUIL

HENRI BOSCO
L'ANTIQUAIRE
un roman puissant et mystérieux
400 PAGES 690 FR.
nrf
néo

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

LES ENFANTS DE KAYWANA

ROMAN
d'EDGAR MITTELHOLZER

Traduit de l'anglais
par Clément LECLERC

●

En 1616 venant de Zélande, débarque en Guyane, Aert Adriansen van Groenwegel, capitaine au long cours...
et l'histoire commence : une histoire qui rappellera aux grandes personnes le plaisir oublié qu'elles prirent aux livres d'aventures de leur adolescence.

Ce roman nous emmène très loin ; il vaut un voyage.

●

Un volume in-8° carré, couverture 3 couleurs, jaquette 3 couleurs. . . 1 720 fr.

STOCK
publie :

LETTRES DE KATHERINE MANSFIELD A J. MIDDLETON-MURRY

Traduit de l'anglais par
ANNE MARCEL

Introduction
d'ANDRÉ BAY

« Tout ce que j'écris, tout ce que j'écrirai jamais, sera le fruit de notre amour : de la prose d'amour ».

690 fr.

EVELYN WAUGH

HOMMES EN ARMES

roman

Traduit de l'anglais par
J. DUMAS-SIMART

De la drôle de guerre jusqu'à Dakar... avec l'armée anglaise et un héros pas comme les autres.

600 fr.

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
★
HISTOIRE DE LA IIIe RÉPUBLIQUE
TOME II
LA RÉPUBLIQUE DES RÉPUBLICAINS
"Le Boulangisme, la conquête coloniale, Panamá, l'Alliance russe"
Rappel
Tome I : L'ENFANCE DE LA TROISIÈME
UN VOLUME
HACHETTE

MOULOUD MAMMERI
La colline oubliée
PRIX DES QUATRE JURYS
PLON

CHARLES PEGUY
UN POÈTE L'A DIT
Textes inédits

Mme DE NOAILLES - HALEVY - SOUVENIRS MILITAIRES
LE FONCTIONNARISME - PASCAL - LES DÉBUTS DE L'AFFAIRE DREYFUS

et le jugement de Peguy sur de nombreuses autres questions intéressant son temps et le nôtre.

nrf

PASCAL et...
Charles PÉGUY côte à côte

dans les

CLASSIQUES ILLUSTRÉS VAUBOURDOLLE

En vente		A paraître	
M. BARRÈS	Ch. PÉGUY	DUHAMEL	Chaque volume illustré sous couverture illustrée
A. FRANCE	M. PROUST	GIRAUDOUX	
P. LOTI	J. ROMAINS	F. MAURIAC	
MONTHERLANT	P. VALÉRY	etc...	**52 fr.**

HACHETTE

Pour la première fois des morceaux choisis d'auteurs contemporains dans une collection jusqu'ici réservée aux classiques.

J U L L I A R D

Après

L'AMOUR DE RIEN

Prix Renaudot 1952

et

LE MOUTON NOIR

paru dans la TABLE RONDE
et dont **FRANÇOIS MAURIAC**
a dit :

« Je viens d'être pris comme il ne m'arrive plus souvent de l'être. »

JACQUES PERRY

publie son nouveau roman :

MONSIEUR D'USTELLES

RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES

Si le XIX^e siècle a été le siècle de l'histoire

ROBERT K. MERTON
éléments de méthode sociologique
600 F.

1

F.A. VON. HAYEK
scientisme et sciences sociales
essai sur le mauvais usage de la raison
495 F.

2

JEAN STOETZEL
jeunesse sans chrysanthème ni sabre
la jeunesse japonaise d'après-guerre

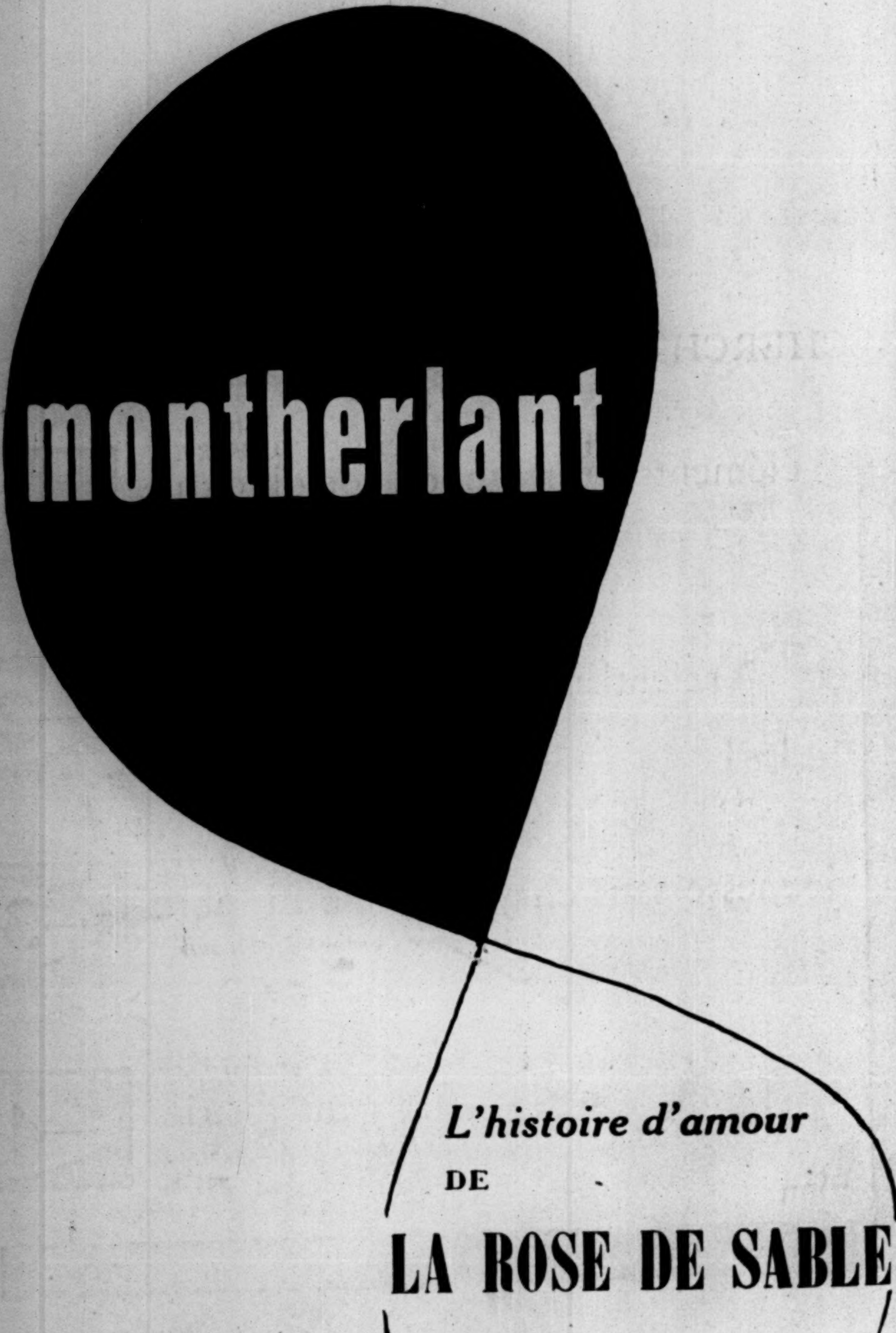
3

DENISE PAULME
les gens du riz
kissi de la haute guinée française
795 F.

4

plon

le XX^e siècle sera le siècle des sciences sociales



Printed in France.

PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : ~ 16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adresses. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre

GRASSET

Vient de paraître :

HERVÉ BAZIN

L'Huile sur le feu Roman

Édit. originale " LES CAHIERS VERTS "

MARCEL AYMÉ

Les Quatre vérités Pièce en quatre actes

ANDRÉ DHÔTEL

Le Maître de pension Roman

JEAN GUITTON

Dialogues avec Monsieur Pouget

Sur la pluralité des Mondes. — Le Christ des Évangiles. L'Avenir de notre espèce.

JEAN GIONO

Les vraies richesses Illustré

Nouvelle édition

PHAM VAN KY

Celui qui règnera Roman

PIERRE DUBOURG

Dramaturgie de Jean Cocteau

Pièces et films

En souscription

BERNARD GRASSET

Sur le plaisir

Avec une lettre dédicacée à LÉON BÉRARD

Tirage limité à 3 ex. Vieux Japon à 2 500 fr., 8 ex. Japon Impérial à 2 000 fr. 20 ex. Montval à 1 000 fr., 45 ex. arches à 660 fr., 250 ex. Johannot à 330 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

denoël

HENRY JAMES

CARNETS

Un recueil de notes, de projets, où l'on voit s'ébaucher et se parfaire l'œuvre du grand romancier. Un ouvrage capital pour la connaissance du Tour d'Ecrou des Ambassadeurs et de Washington Square.

denoël

BARRÈS, FRANCE
LOTI, MONTHERLANT
PÉGUY, PROUST
J. ROMAINS, VALÉRY
sont entrés dans les...

Bientôt:
DUHAMEL
GIRAUDOUX
MAURIAC

CLASSIQUES
ILLUSTRÉS
VAUBOURDOLLE

Pour la première fois des auteurs contemporains dans une collection jusqu'ici réservée aux classiques

52 Frs. CHAQUE VOLUME

HACHETTE

Les Temps Modernes

Revue mensuelle dirigée par J.-P. SARTRE

Au sommaire : Mars

JEAN BASQUE

JOURNAL D'UNE DOUBLE LIBÉRATION

GEORGE LAMMING — Les Iles Fortunées
STOETZEL — Jeunesse sans chrysanthèmes ni sabres
J.-B. PONTALIS — La Maladie de Flaubert
HECTOR DE GALARD — Le Maccarthysme et ses victimes

100e NUMÉRO

Le N° 200 f. - 30, rue de l'Université - Paris 7e

JULLIARD

denoël

HEINRICH BÖLL

LE TRAIN ÉTAIT A L'HEURE

Traduit de l'Allemand par Colette AUDRY

Le meilleur roman d'un des écrivains les plus caractéristiques de la nouvelle littérature allemande.

Un volume : 248 pages. 600 fr.

denoël

PLON

JOYCE CARY

SARA

Traduit de l'anglais par
YVONNE DAVET

Collection " Feux croisés "

En s'identifiant à son héroïne, personnage primitif qui conserve dans les pires aventures son inaltérable candeur, l'auteur de **Missié Johnson** a réussi sa création maîtresse. On admirera l'art incomparable avec lequel Joyce Cary fait agir, parler, écrire, cette fille de ferme tantôt cuisinière, tantôt bourgeoise, et l'extraordinaire puissance de vie qui anime tous ses personnages. Il y a là une saveur et une verdeur dont peu de romans contemporains offrent l'exemple.

In-16, 320 pages	570 fr.
50 exemplaires numérotés sur alfa.	1 075 fr.

Du même auteur, dans la même collection :

CLIMATS DE LUNE	390 F
Sur alfa.	690 F
MISSIÉ JOHNSON	600 F
Sur alfa.	1 200 F

PLON

ALBERT
CAMUS

L'ÉTÉ

essai

nrf